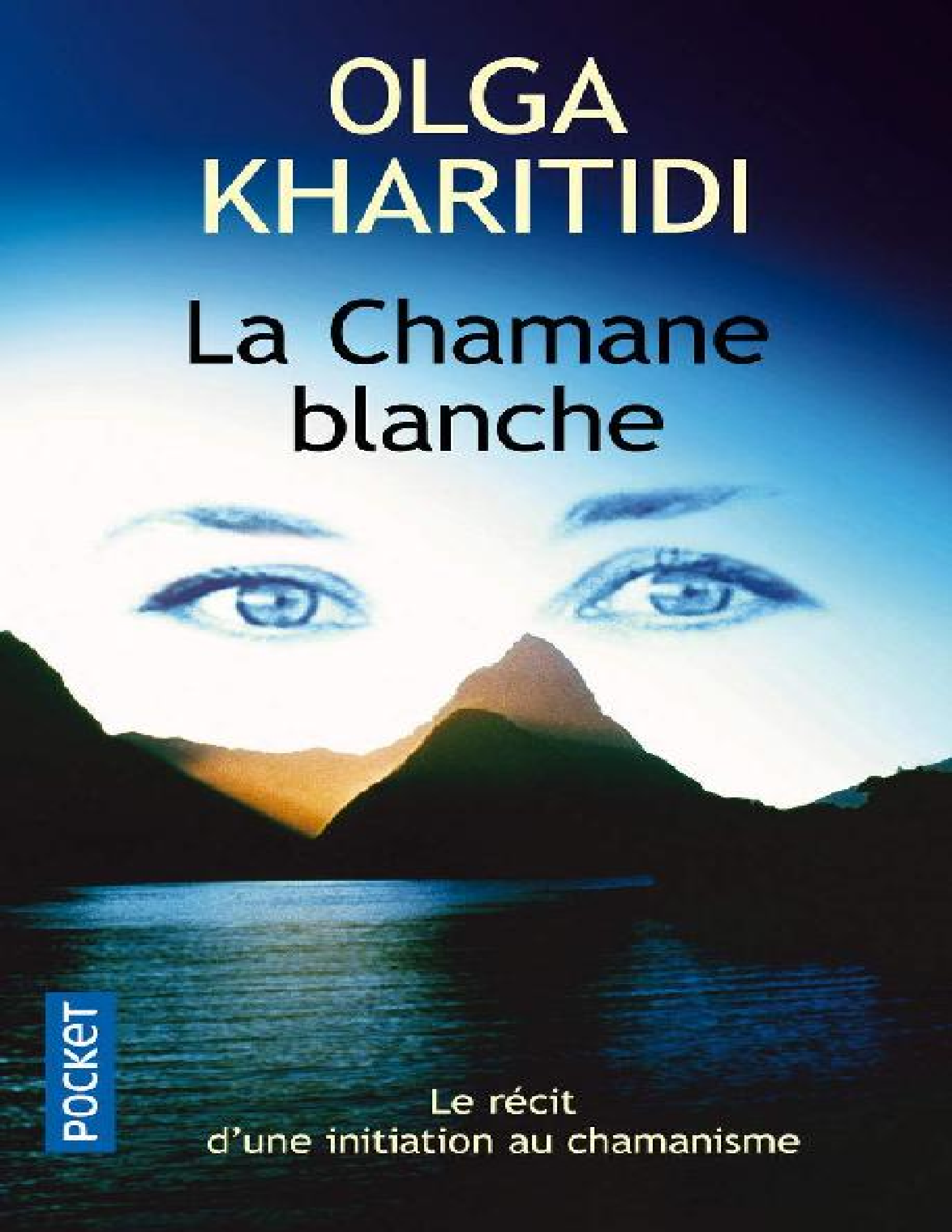
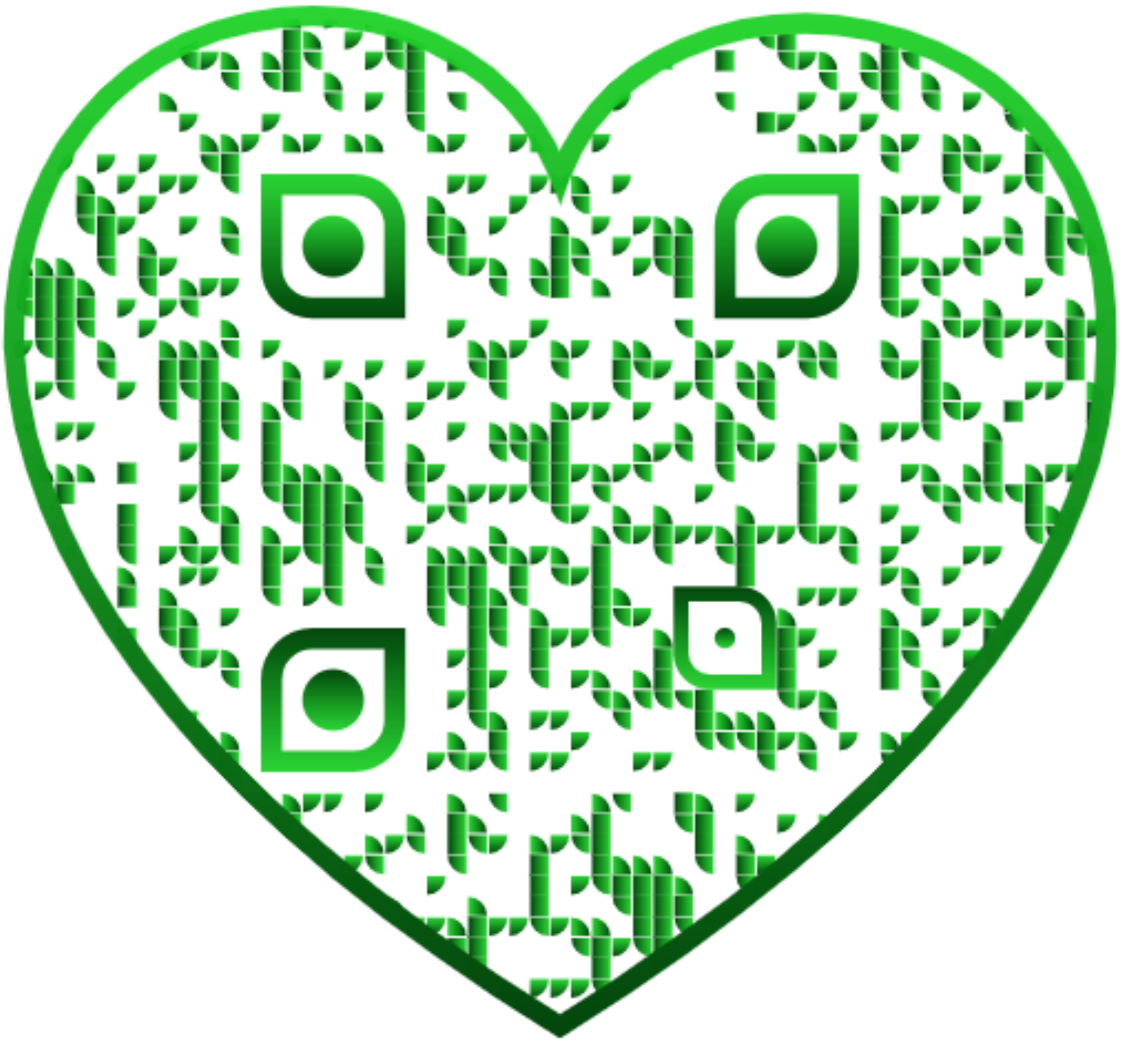

OLGA
KHARITIDI
La Chamane
blanche
POCKET
Le récit
d'une initiation au chamanisme



OLGA
KHARITIDI
La Chamane
blanche
POCKET
Le récit
d'une initiation au chamanisme

OLGA KHARITIDI

LA CHAMANE BLANCHE

L'initiation d'une psychiatre à la médecine traditionnelle des âmes

POCKET

Olga Kharitidi

Née en Russie, Olga Kharitidi a une formation de psychiatre. Elle a d'abord exercé dans un hôpital à Novossibirsk, en Sibérie. Initiée au chamanisme par Oumaï, une femme chaman, dans les montagnes de l'Altaï, elle voyage ensuite à travers la Sibérie, l'Ouzbékistan et le Kazakhstan, pour approfondir ses connaissances. Olga Kharitidi souhaite concilier le chamanisme et la psychiatrie dans sa pratique thérapeutique quotidienne. En 1996, elle écrit *La Chamane blanche* à partir de sa propre expérience. Le livre devient un best-seller traduit dans le monde entier. Olga Kharitidi vit aujourd'hui aux États-Unis.

« Le but suprême du voyageur est de ne plus savoir ce qu'il contemple. Chaque être, chaque chose est occasion de voyage, de contemplation. »

Lie t'seu

Si un mot prononcé dans l'air
Dans le vent
Dans les arbres ou les buissons
Pouvait être surpris par les bêtes sauvages,
Que cette Science sacrée nous revienne.
Atharva-Veda (VII, 66)

Selon la tradition, cet hymne servait à demander pardon pour les éventuels manquements aux règles de transmission du Savoir sacré.

NOTE DE L'AUTEUR

Ce qu'on va lire est l'histoire véritable d'une période de ma vie où, par un étrange concours de circonstances, je laissai mes activités professionnelles dans un hôpital psychiatrique de Novossibirsk pour connaître une série d'expériences et de révélations chamaniques très particulières dans une région au très riche passé mystique : les monts de l'Altaï. À quelques détails près, tous les événements décrits dans cet ouvrage correspondent à la réalité. Les quelques modifications que j'ai apportées n'ont eu pour but que de protéger la vie privée de mes parents et amis. Les passages au présent sont directement tirés de mes journaux intimes. Quant aux dialogues, je les ai rapportés le plus fidèlement possible. Le motif de la vignette reproduit l'un des tatouages trouvés sur une momie exhumée dans un antique tombeau altaïque.

Olga Kharitidi

PROLOGUE

La pluie finit par cesser et les nuages se dissipèrent rapidement, poussés par de forts vents d'est. Dehors, ce fut le silence, et une obscurité quasi totale. Par la porte-fenêtre ouverte du balcon, la brise fraîche apportait dans l'appartement la senteur de feuilles mouillées et d'asphalte humide de la nuit.

J'éteignis la lumière et allai sur le balcon jeter un dernier coup d'œil sur le ciel vespéral. Sous mes yeux s'étendait la ville entière, paquebot géant aux hublots allumés. Et pourtant, cette ville lumineuse et immense d'apparence ne représentait en réalité qu'un infime fragment de Terre, et ses lumières étaient insignifiantes sous les milliers d'étoiles qui scintillaient dans la nuit claire et paisible.

Appuyée sur la balustrade de mon étroit balcon, je regardais le ciel étoilé et aspirais l'air odoriférant et doux. Soudain, sans que j'en eusse été avertie, l'une des lumières se mit à grossir et à briller plus vivement que les autres. Puis le ciel sembla se déchirer et être saisi de violents tourbillons, comme si la trompe d'une gigantesque tornade se rapprochait de plus en plus, au point que je ne vis plus qu'elle.

Je sens une énorme puissance inconnue qui s'approche, et je sais que je suis une fois de plus appelée ailleurs, dans un autre temps. Il est trop tard pour fuir, ou même pour avoir peur, bien que je sois désormais si habituée à l'« inhabituel » que je n'aurais peut-être pas peur si j'en avais le loisir.

En un clin d'œil, la scène change du tout au tout. Là où, un instant auparavant, il n'y avait que le clair ciel nocturne, tout mon champ de vision est inondé de lumière. Je flotte loin au-dessus du sol, en un lieu où je ne suis jamais allée. Mon esprit fonctionne différemment maintenant, comme si j'étais quelqu'un d'autre, sans souvenir du passé. Je n'ai pas peur, je suis simplement consciente et docile. Je sais que j'ai été amenée ici dans un but. J'ai confiance et attends de découvrir ce que j'aurai à faire.

M'étant rapprochée du sol, je vois, en bas, l'herbe verte du printemps. Elle est haute et regorge de vie nouvelle, ondulant sous la brise. Son parfum vient jusqu'à moi, et cette sensation purement

physique m'aide à me débarrasser d'autres pensées, me centre sur ce lieu. Soudain, sur ma droite, de forts roulements de tambour s'imposent à mon attention. Mon odorat m'a déjà attirée vers ce nouvel endroit, et voilà que mon ouïe renforce ce qui m'y attache. Mon corps se meut aisément dans l'espace, et je me tourne sur la droite, vers les roulements de tambour. La scène qui se déroule sous mes yeux, je n'aurais jamais pu l'imaginer.

Dix hommes de vingt-cinq à quarante ans, les cheveux ramassés en longues queues de cheval, dansent en rond sous moi. Ils portent des vêtements souples aux tons atténués, couleur de terre, ornés de motifs géométriques qui ne ressemblent à rien de ce que j'ai jamais vu. Le roulement de tambour ne cesse pas et, bien que les mouvements des hommes soient gracieux, on sent une insistance manifeste dans leur danse. Tandis que je descends encore pour mieux voir, j'aperçois une femme allongée au centre du cercle. Les hommes tournent autour d'elle avec une expression d'une grande intensité sur leur visage. On n'entend rien d'autre que le tambour qui bat de façon pressante. D'abord, je ne comprends pas ce qui donne à ces hommes un air si insolite mais, à mesure que je distingue davantage de détails, je constate sur leur visage un degré de conscience et de concentration sur leur cérémonie que les modernes ont perdu. Je me rends compte que ce sont des hommes d'autrefois, et que ce que je vis remonte à des millénaires.

Je flotte toujours au-dessus du cercle des danseurs, descendant lentement vers ce qui est le but de ma présence ici. Le point central de la danse et des battements de tambour apparaît plus distinctement à mesure que je perds de l'altitude. Au milieu, la silhouette inerte d'une femme d'une beauté incroyable est couchée sur l'herbe. La modestie de sa robe simple d'un jaune gris fait vivement ressortir les bijoux raffinés qui ornent son cou et son corsage. Si les colliers sont de facture rustique, les joyaux qui y scintillent sont magnifiques. Je sais qu'elle vient de mourir.

Je regarde autour de moi pour essayer de comprendre, à partir de ces éléments épars, ce qui se passe et ce qu'il m'appartient de faire ici. Une vieille femme attire mon regard. Elle est assise sur un petit coffre de bois près d'une sorte de yourte au toit d'herbe pointu. Elle fume la pipe et ses yeux vont sans cesse du cercle des danseurs au ciel, partout immédiatement présente. Physiquement, elle doit être quasi centenaire, mais on ne lui donne pas d'âge. Elle a la

peau sombre et ridée comme un parchemin teint qui aurait été exposé au soleil pendant plusieurs vies. Ses yeux sont bridés, comme ceux de bien des Mongols contemporains que j'ai vus. Ils se rétrécissent encore quand elle louche en aspirant la fumée de sa pipe.

Elle n'a pas, dans la cérémonie, à se déplacer physiquement comme les autres. Le rythme de son être est bien plus lent que celui des danseurs. Sa danse est intérieure. Elle respire calmement et parfois lève lentement la tête vers le ciel, comme dans l'attente de quelque chose. Au moment où cette pensée me vient, elle tourne les yeux droit sur moi, et je sais qu'elle m'a vue. C'est recevoir un pouvoir que d'être reconnue par cette femme, et je sens au tréfonds de moi un bizarre mélange de joie et de crainte.

Je continue de flotter un peu au-dessus du sol. « Qui suis-je, et que suis-je venue faire ici ? » Tandis que la question se formule dans mon esprit, je sens le regard de la femme se concentrer sur moi. Puis le tambour se tait brusquement et les danseurs s'arrêtent. Comme un seul homme, ils lèvent les yeux sur moi et entonnent une mélopée. J'ignore leur langue mais, dans leurs acclamations, je reconnais cependant les mots « La Déesse blanche ! La Déesse blanche est venue ! » Si je comprends ces paroles, ce n'est pas parce que je connais la langue mais parce qu'elles sont comme insufflées en mon être, avec le regard pénétrant de la vieille femme, dont les ondes, je le sens, me traversent continuellement.

Soudain, c'est vers ces hommes que revient mon attention; ils ont suffisamment élargi leur cercle autour de la jolie fille pour que je puisse me poser sans mal à son côté. La tête levée vers moi, ils me regardent et je sens qu'ils attendent ce qui va se passer. Rien ne me surprend. Si la surprise doit venir, ce sera plus tard, quand je me retrouverai sur mon balcon.

Le corps dans lequel je flotte est un énorme corps de femme, qui fait dix fois ma taille normale. Blanche et sans poids, je suis comme un nuage. Je sais au plus intime de moi-même que l'on m'a amenée ici pour rendre cette morte à la vie.

Je me pose sur le sol. Je touche son corps et les épaisses tresses brunes le long de son doux visage hâlé. Je sens que, dans son corps, elle flotte à la frontière de la vie et de la mort, et je sais qu'il est en mon pouvoir de la faire basculer vers la vie. Je soulève son corps inerte par les épaules et l'assieds. D'une certaine façon, je sais qu'il faut la maintenir dans cette position pour que le flux de la vie

revienne dans son corps. Quand elle pourra rester assise toute seule, ce sera le signe qu'elle est pleinement revenue à elle. Je commence à faire des passes autour de sa tête et de sa poitrine. Mes mains se déplacent d'elles-mêmes, au rythme d'un rite antique, et je n'ignore pas que ces gestes, d'autres les ont faits il y a des milliers d'années. Les mouvements restaurent et rééquilibrent son énergie et, quand tout paraît accompli, je la lâche. Et la voici qui, toute seule, revient lentement à elle, traversant petit à petit des couches d'inconscience et de conscience, son corps parvenant à la guérison sur une voie qu'une force inconnue a dégagée par mon intermédiaire.

Ma tâche accomplie, je suis soulevée par une énergie invisible et flotte à nouveau au-dessus de la scène. Je monte toujours plus haut. Sur le point de perdre de vue tout ce qui est en bas, je retrouve les yeux de la vieille femme. Elle me regarde toujours, et fume toujours la pipe, pleinement consciente de ma présence et sachant qui je suis. Son visage exprime la gratitude. Au moment où tout va disparaître, je reconnais en cette vieille femme mon vieil ami et maître Oumaï, dans une nouvelle manifestation.

Je me retrouve sur mon balcon et, sous mes yeux, le ciel nocturne continue de briller. Le passage de mon voyage à la « réalité », à supposer que celle-ci soit plus réelle que celui-là, s'est fait d'un coup. Bien que femme moderne du XX^{e} siècle, j'ai désormais appris à accepter ces expériences qui autrefois m'étaient si étrangères.

Soudain, j'entends une voix qui dit en moi : « Ces gens-là étaient des Indiens qui vivaient dans un passé très lointain. Par les rites et les cérémonies qu'ils accomplissaient il y a des milliers d'années, ils savaient parfaitement franchir les barrières de l'espace et du temps. Ils avaient accès à l'énergie des hommes futurs et savaient la capter dans leurs cérémonies. »

Je me souviens de ce à quoi ressemblait la trompe dans le ciel au début de mon voyage, et comment mon expérience s'est modifiée quand je me suis retrouvée à flotter au-dessus de ces vieilles terres. J'entends la même voix me dire «Les Indiens savaient naviguer sur les bateaux de Belovodié[1] », et j'aperçois un petit point lumineux qui traverse rapidement le ciel noir. En quelques secondes, il a disparu. Quand il est parti, je reste à regarder les milliers d'étoiles, parmi lesquelles se cache un mystère de plus.

Maintenant le voyage est bien fini, et je suis une fois de plus dans mon petit appartement en pleine Sibérie. Tout a commencé ici, il y a plus d'un an, quand je me suis réveillée par un matin d'hiver en apparence normal et suis partie travailler sans savoir que toute ma vie allait changer. Ce jour, je m'en souviens comme si c'était hier.

1

Ce matin-là, comme presque tous les matins, mon réveil sonna à 6 heures pile. Le bus qui m'emmenait à l'hôpital psychiatrique où je travaillais partait exactement une heure plus tard de la station de métro située à quelques pâtés de maisons de chez moi. Je ne pouvais pas me permettre de le rater, car c'était le dernier bus qui me conduirait au travail à l'heure.

J'eus particulièrement du mal à m'arracher du lit. Il faisait encore plus froid que d'habitude dans l'appartement, et, dehors, le ciel restait sombre, de lourds nuages de neige masquant les étoiles qui auraient pu éclairer la nuit. Le froid extrême qui régnait dans ma chambre indiquait sans l'ombre d'un doute que la chaudière principale de l'immeuble était en panne, et je risquais donc de me trouver sans chauffage suffisant pendant de nombreux jours encore. Avec cette perspective en tête, je me glissai à contrecœur hors de mon petit lit bien chaud et me préparai en vue d'une longue journée de travail. Après avoir rapidement pris un petit déjeuner simple de pain grillé et de café, plus pour me réchauffer que pour me nourrir, je menai à bien mes tâches matinales.

En fermant la porte de chez moi, je soupirai à la pensée du long trajet qui m'attendait comme chaque matin pour aller exercer une profession que j'aimais. Je me retrouvai dans la rue gelée et glissante, mon haleine ouvrant devant moi une voie de buée froide dans l'air tranquille. Il avait neigé toute la nuit, et le concierge ne s'était pas encore risqué à dégager les allées encombrées autour de l'immeuble. J'avais du mal à avancer contre le vent glacé qui s'était mis à souffler. Je frissonnai, autant sous l'effet de ce début de journée peu engageant qu'en raison du vent et de la neige. En fait, la matinée était lugubre, et les hauts immeubles qui m'entouraient se dressaient comme d'énormes monstres noirs et sans âme. Quelques

fenêtres seulement, sur des centaines, étaient éclairées, et chacune était une manifestation de vie humaine dans cette jungle de pierre sibérienne.

L'arrêt de l'autobus était à un quart d'heure à pied. Je marchai vite, la tête baissée, pour me protéger le mieux possible du vent. Les flocons n'étaient doux et beaux que lorsqu'ils se posaient sur mon visage, mes mains et mes vêtements. Quand ils atteignirent la peau nue de mon cou, je sentis de nouveau un frisson me parcourir.

Mes pas pressés créaient un rythme auquel j'adaptai la prière de ce matin-là, que je prononçai à voix basse, sur le ton chantant des prédicateurs et ensorceleurs : « Je veux une place assise ! Je veux une place assise ! » À cette époque de l'année, il fallait beaucoup de chance pour trouver une place assise dans l'autobus, et j'avais tant besoin du petit somme que je ferais si j'en avais l'occasion. Mais mon souhait ne fut pas comblé. Arrivée à la station, je trouvai déjà une longue queue de silhouettes fantomatiques. On voyait la neige tomber lentement sous la lumière pâle des lampadaires et à la lueur rouge des feux arrière d'apparitions blanches en forme de voitures dont le vent avait assourdi le moteur. Ce matin, tandis que je m'approchais de la foule, elle se fondit en une nuée translucide d'haleines communes, long dragon sinueux crachant la fumée du tabac et maudissant bruyamment le vent froid et l'autobus en retard.

J'aurais dû me douter qu'on ne pouvait espérer trouver une place assise, ni faire un somme en cette saison à cause des hommes qui allaient hors de la ville pêcher sur le fleuve gelé. Chaque jour, mon bus traversait l'Ob, un des grands fleuves de Sibérie. Son cours large et puissant séparait ma ville, Novossibirsk, en deux. Trois longs ponts reliaient les divers quartiers de la ville. C'est après la construction du premier pont, à la fin du siècle dernier, que la ville a commencé de grandir. En hiver, l'Ob est recouvert d'une épaisse couche de glace et les pêcheurs peuvent aller jusqu'au milieu du fleuve, où ils creusent un trou rond. Puis ils s'installent sur la glace, racontent des histoires et bavardent avec leurs amis pendant des heures, en attendant que morde le premier poisson affamé. L'itinéraire du bus suit la rive de l'Ob jusqu'à mon hôpital et aujourd'hui, comme presque tous les jours d'hiver, le bus était plein de pêcheurs matinaux, assis aux meilleures places avec leur matériel encombrant, qui, vêtus de longues houppelandes sombres, braillaient des jurons.

Si je devais sortir de la ville, c'était parce que je travaillais dans un grand hôpital psychiatrique, avec des milliers de patients. On avait en effet toujours considéré qu'il était plus sûr d'installer pareils établissements dans des banlieues. Après ce qui me parut beaucoup plus de deux heures de voyage debout, ballottée en même temps que maintenue par la foule qui me pressait de toutes parts dans ce bus sans chauffage, j'arrivai enfin au terminus, à l'hôpital. Je descendis et marchai d'un bon pas pour dégourdir mes jambes ankylosées.

Chaque jour, le même spectacle lugubre m'attendait : treize bâtiments caca d'oie à un étage, comme des baraques militaires, avec leurs petites fenêtres recouvertes d'épais grillages rouillés. C'était là que se passait l'essentiel de ma vie, c'était mon hôpital.

En traversant la cour, je vis une vingtaine de personnes sortir du bâtiment qui servait de cuisine. Elles portaient les grosses boîtes métalliques dans lesquelles on mettait le petit déjeuner et se hâtaient vers leur pavillon, dans le vain espoir de garder chauds le thé et le gruau du matin. Je les distinguais à peine, parce qu'il faisait encore très sombre, mais j'entendais distinctement leurs pas sur la neige gelée ainsi que le tintement de leurs boîtes, tandis qu'elles se séparaient pour rejoindre des bâtiments différents. Le même gruau, la seule nourriture dont nous disposâmes, nous était servi chaque jour. Les lourdes boîtes, avec leurs deux poignées et leur couvercle plat, faisaient penser aux récipients utilisés dans les prisons pour apporter leur repas aux détenus.

Il y avait des patients que leur état autorisait à faire des petits travaux dans l'hôpital. Ils portaient tous le même tricot gris à longues manches, avec leur numéro de pavillon inscrit dans le dos. Les femmes avaient la tête couverte d'un châle, les hommes le crâne rasé. Malgré l'obscurité, beaucoup me reconnurent et me lancèrent un salut amical. Je soignais certains d'entre eux depuis longtemps. Les autres, des nouveaux que je connaissais mal, restèrent silencieux.

J'arrivai dans mon service et me préparai pour la conférence du matin. J'appréhendais toujours ces réunions. Les infirmières allaient me raconter ce qui était arrivé pendant la nuit, comment les vieux malades l'avaient passée, et me parler des nouveaux patients. Chaque jour, je devais être prête à tout. Aujourd'hui ne faisait pas exception, et je me mis malgré moi à penser d'avance

aux nombreuses difficultés que pourraient poser mes malades les plus atteints.

La surveillante de nuit me rapporta d'abord qu'un garçon de salle que j'avais embauché le mois précédent s'était soûlé et avait sauvagement tabassé un malade sénile et sans méchanceté pour le simple motif que celui-ci avait refusé de répondre à une de ses demandes absurdes. Le garçon, chaussé de lourdes bottes militaires, avait roué le vieillard de coups de pied, l'envoyant aux urgences avec la rate éclatée.

Je formai le vœu que le pauvre homme survécût. Il me semblait qu'en un sens ce qui était arrivé était de ma faute, mais je savais, au fond, qu'il n'en était rien. Il n'y avait guère que les anciens détenus pour accepter le travail de garçon de salle, et ils apportaient souvent avec eux leur alcoolisme et leur toxicomanie. Ils se succédaient quasiment d'un mois sur l'autre, et quand l'un était renvoyé à la suite d'un incident, c'était un autre qui prenait sa place, avec le même visage hébété par l'alcool et le même cynisme, une combinaison peu heureuse pour les malades dont ils étaient chargés. Je n'avais pas le choix, ce qui me permettait au moins de me dire plus facilement que je n'aurais eu en fait aucun moyen de protéger mon patient. Il était au bloc opératoire à ce moment-là, et je récitai mentalement une brève prière à son intention.

La surveillante me parla ensuite d'un nouveau malade admis pendant la nuit. C'est la police qui l'avait amené à 3 heures du matin. Je lus le rapport du policier :

« Le malade a été trouvé dans la forêt à 25 km de la ville. Il courait sur la voie ferrée en sens inverse du train qui arrivait sur lui. Après son arrestation, il n'a pas su donner d'explication. Il n'a pas répondu aux questions et s'est montré incapable de se rattacher à ce qui l'entourait. Il ne s'est même pas rendu compte qu'il était arrêté.

Vêtements : uniforme militaire, sale et déchiré.

Papiers : militaires ; soldat de l'armée Rouge.

Parle tout seul. On comprend parfois qu'il voit des passagers d'OVNI autour de lui. »

Il faudrait que je le voie plus tard. D'abord, j'avais à faire ma visite du matin.

Quatre-vingts malades mentaux vivaient dans des salles dont les plafonniers diffusaient une faible lumière bleue. Il n'y avait pas de portes. Les patients portaient tous les mêmes pyjamas rayés et salis.

Ils étaient cinq à dix par chambre. Une vingtaine d'hommes partageaient la grande pièce réservée aux malades chroniques. Les filles de salle essayaient bien de laver et de nettoyer, mais il était impossible de se débarrasser de l'âcre relent de sueur, d'urine, de médicaments et de renfermé. C'était l'odeur ordinaire de mon lieu de travail, et je m'y étais faite depuis longtemps.

Un malade me demanda de réduire sa dose de médicaments parce qu'il se sentait déjà mieux. Un autre ne m'entendit pas venir parce qu'il n'y avait plus de place dans son esprit que pour les voix intérieures. Un troisième se contentait de rire tranquillement dans un coin. Ils étaient tous différents. Ce qu'ils avaient en commun, c'étaient des visages d'une pâleur quasi fantomatique, et des yeux cernés. Ces gens-là ne voyaient pas le ciel, ni ne respiraient l'air pur. Ils m'étaient tous si proches que j'avais l'impression qu'ils faisaient partie de ma famille. Je connaissais les antécédents de chacun, depuis son enfance jusqu'au moment où la maladie mentale avait ruiné ses espoirs, sa carrière et sa vie de famille — sa vie tout court —, jusqu'au moment où il était entré dans ce qu'on appelait la « Maison de fous ».

Je passais de l'un à l'autre, donnant comme chaque jour aux infirmières des recommandations sur les traitements, répondant aux questions, notant l'évolution de l'état de santé des malades. Le nouveau patient me revint brièvement à l'esprit. « Un soldat ; très intéressant. Les horreurs de la vie de caserne l'ont elles amené à simuler la folie ? »

Bien des hommes feignaient la démence pour se faire réformer. La plupart étaient enrôlés sous les drapeaux juste après l'école, à dix-huit ans. Au sortir d'un foyer familial bien protégé, beaucoup avaient du mal à supporter le choc; les anciens se moquaient d'eux, les humiliaient et parfois même les battaient. Telle était la loi non écrite de l'armée. Ce que tu ne faisais pas subir à autrui, c'était toi qui le subissais. Tout le monde ne pouvait pas faire face. Et, effectivement, certains craquaient et perdaient réellement la raison, au point qu'il fallait les enfermer. D'autres préféraient la sécurité relative de l'hôpital psychiatrique et faisaient semblant d'être malades.

J'entrai dans la salle où se trouvaient les nouveaux patients. D'emblée je vis que ce soldat était indubitablement malade. Il était assis dans un coin, raide de peur, et ressemblait plus à un animal effrayé qu'à un être humain. Tout son corps trahissait une tension

incroyable. Je me suis toujours demandé d'où les malades mentaux tiraient cette impossible énergie et comment leur corps la suscitait.

Cette même énergie qui immobilisait le soldat pouvait aussi lui donner une force herculéenne qui amenait souvent les malades à s'infliger des blessures, ou à blesser autrui. C'est une scène à laquelle j'avais souvent assisté, avec bien des patients. Les vêtements de ce garçon étaient exactement tels que le policier les avait décrits, c'est-à-dire déchirés et sales. De peur de lui faire plus de mal que de bien, l'équipe de nuit avait renoncé à les lui changer, laissant à l'équipe de jour le soin de s'en charger. Maintenant encore, assis nerveusement sur le sol, il essayait de les déchirer davantage. Le tissu militaire était solide, et il lui aurait été impossible de l'arracher dans son état normal.

Tandis que je le regardais, il continuait de détruire les quelques hardes qui lui restaient. Ses yeux bleu clair inexpressifs fixaient le néant. Peut-être cette salle contenait-elle son corps, mais le reste de son être était tout entier quelque part au-delà. Ses lèvres murmuraient des mots incompréhensibles. Je lui posai les questions indispensables, sans attendre de réponse. Je ne pouvais accéder à ce qui était à ce moment sa « réalité », mais je réfléchis au dosage de l'injection que j'allais lui prescrire. Plus tard, je le savais, quand il aurait recouvré sa lucidité, il me décrirait les images qu'il voyait et ce qu'il vivait en ce moment. Il devait avoir entre dix-sept et dix-huit ans. Il était très maigre. Peut-être était-ce l'effet de la malnutrition, caractère spécifique de l'armée. Ses cheveux châtains avaient été coupés court par les coiffeurs militaires et ne dépassaient guère les deux centimètres sur l'ensemble de son crâne, donnant à son visage un air très vulnérable mais ouvert. Sa physionomie était encore à bien des égards celle d'un enfant, marquée par une expression de terreur intense. C'était tout au plus un jeune garçon que rien, absolument rien, n'avait préparé à faire face aux traumatismes qui allaient probablement le marquer pour toute sa vie. En attendant, une dose moyenne d'halopéridol en injection intraveineuse devrait suffire pour l'apaiser et l'aider à revenir à la réalité.

Le malade suivant était un certain Sergueï, un beau et vigoureux jeune homme qui, apparemment, semblait pouvoir rentrer bientôt chez lui. Il me parlait franchement, avait l'air enjoué et évoquait sur le mode critique ses expériences de malade. Il s'était montré très serviable dans le pavillon. Mais peut-être tout cela était-il un

peu trop bien, un peu trop enjoué, un peu trop ouvert. Il désirait ardemment rentrer chez lui pour retrouver son épouse bien-aimée, mais je savais que sa psychose était en grande partie faite de jalousie pathologique.

Comme toujours dans le cas des malades potentiellement dangereux, le chef de service thérapeutique avait été consulté. Il avait prescrit un mélange de drogues qui abolirait la volonté consciente de Sergueï et l'obligerait à dire la vérité. Je ne lui avais pas encore administré ce traitement, qui m'aurait pourtant à coup sûr révélé ce qu'étaient en réalité ses relations avec sa femme. Ce genre de décision me plaçait toujours devant le même dilemme moral. À la place de Sergueï, quel serait mon sentiment si l'on entrait sans permission dans mon psychisme au moyen de drogues pour obtenir une réponse à toutes les questions qu'on jugerait utile de poser ? Je n'ai jamais changé d'avis à ce sujet, et c'est un point qui n'a jamais cessé de me troubler. Avec un peu de chance, je trouverais un moyen de régler le cas de Sergueï sans avoir à lui donner les médicaments prescrits. De toute façon, je savais déjà qu'il me faudrait voir son épouse et insister pour qu'elle demande le divorce. Je devais faire comprendre à cette femme la nécessité de s'éloigner de lui et le plus vite possible. Sa maladie resterait toujours trop dangereuse et il y avait trop de risques pour qu'un jour, dans un accès de fureur irrationnelle, il ne la tue, ou ne tue quelqu'un d'autre. Malheureusement, je ne savais que trop de quelle façon tragique des histoires semblables s'étaient terminées.

Alors que j'en finissais mentalement avec Sergueï, j'entendis l'infirmière me rappeler dans mon cabinet. La mère du jeune patient, le soldat Andreï, était arrivée. Elle avait reçu un appel de l'administration militaire et elle était venue tout de suite. En général, les parents, même les mères, ne se rendaient pas si vite à la maison des fous.

Elle était très russe d'allure. Son fils lui ressemblait beaucoup et avait le même visage simple et avenant, les mêmes traits sans beauté. L'agitation de ses mains me rappelait aussi son fils, tandis qu'elle froissait sa sombre robe d'hiver paysanne, craignant de s'asseoir sans permission. Les papiers d'Andreï m'avaient appris qu'elle vivait dans un petit village voisin avec son mari et deux fils, dont celui qui était maintenant à l'hôpital. Il était évident qu'elle n'était jamais entrée dans une clinique psychiatrique. Elle ne saisissait pas encore ce qui

était arrivé à son aîné. En fait, elle se réjouissait qu'il ait pu revenir si vite sain et sauf de l'armée. Elle n'aurait plus à se soucier dorénavant, elle qui le pensait parti pour deux ans. Elle ne faisait pas encore de différence entre schizophrénie et grippe.

Sa première question fut celle d'une mère affectueuse : « Dites-moi, docteur, quand est-ce qu'il ira mieux ? »

Si j'avais dû lui avouer d'emblée toute la vérité, je lui aurais répondu : « Jamais. » Au lieu de cela je lui dis : « Il faudra une quinzaine de jours pour qu'il se rétablisse. » Le bonheur éclaira son visage. Plus tard, j'aurais à lui expliquer qu'il sortirait effectivement de son état actuel de névrose aiguë, mais qu'il ne serait jamais plus comme avant une fois rentré à la maison. Peut-être au début la différence serait-elle légère mais, avec le temps, sa personnalité et son comportement allaient changer de plus en plus. Ce ne serait plus jamais le garçon normal qu'elle avait connu. Comment pouvais-je lui dire qu'un mal qui détruit les esprits et les âmes sans distinction s'était déjà installé en lui ? Je savais par expérience que la schizophrénie ne lâchait pas celui qu'elle avait pris dans ses serres. Cette même expérience me disait également que, dans un premier temps, elle ne me croirait pas. Elle attendrait que son fils revienne de l'hôpital et guérisse complètement avec le soutien d'une famille affectueuse. Son mari et elle lui demanderaient de participer comme autrefois aux tâches domestiques quotidiennes. Tout paraîtrait quasi normal, jusqu'à ce qu'un jour les serres s'enfoncent de nouveau dans son corps et le poussent à courir sur une voie de chemin de fer différente, à la rencontre d'un autre train. C'était probablement ce qui allait arriver, et ensuite la mère vivrait dans la hantise du départ sous les drapeaux de son autre fils, le petit. Pour l'instant, elle en avait assez entendu, et elle alla annoncer à son mari et à son autre fils la bonne nouvelle du retour d'Andreï dans une quinzaine de jours.

Ce sentiment navrant de faiblesse professionnelle, d'impuissance en tant que médecin, était un des aspects les plus difficiles de mon métier. Je n'ai jamais pu me faire à l'idée de ma défaite partielle ou complète face aux maladies que je combattais. J'ignore si d'autres spécialistes ont aussi régulièrement le même sentiment, mais c'est une des caractéristiques du métier de psychiatre.

Il n'existe pas de drogues, de médicaments, de technique chirurgicale rapide qui permettent de rendre sa raison à un patient

comme c'est le cas pour d'autres maladies. Pendant quelques instants, je fermai les yeux, on frappa à la porte de mon cabinet.

— Entrez ! m'écriai-je, heureuse de cette interruption.

Mon ami Anatoli entra, et je me réjouis de voir quelqu'un avec qui j'aimais discuter.

— Bonjour, dit-il. Veux-tu que nous déjeunions ensemble ?

La matinée avait passé vite, et je ne m'étais pas aperçue qu'il était déjà midi. C'était l'heure préférée du personnel de l'hôpital; nous avions alors la possibilité de nous rendre visite d'un service à l'autre, et de bavarder autour du déjeuner que nous avions apporté. Celui-ci se composait généralement de sandwiches ou de salades accompagnés d'une tasse de thé bien fort ou de café. Nous ne nous régalions de desserts ou de caviar que lors d'occasions particulières comme les anniversaires ou les fêtes nationales, n'ayant pas les moyens d'en acheter régulièrement.

J'aimais bien Anatoli. Jeune et inventif, intelligent et sensible, il était l'un de nos meilleurs médecins. On parlait souvent de lui. Ses professeurs et collègues lui promettaient une brillante carrière de psychiatre, mais il ne répondait pas encore à leur attente. Je m'étais souvent dit que j'aborderais la question avec lui, mais le moment n'avait jamais semblé tout à fait venu. Aujourd'hui, j'étais décidée à l'interroger à ce sujet. Assis sur le canapé en face de moi, vêtu de la blouse hospitalière réglementaire il tenait à la main la traditionnelle tasse de thé. Son regard était comme d'habitude caché derrière des verres teintés.

— Vous savez, Anatoli, beaucoup vous considèrent comme un génie de la psychiatrie. Puis-je vous demander pourquoi jusqu'à présent votre carrière ne correspond pas à cette opinion ?

Il prit mon observation comme un compliment, avec un plaisir visible.

— Ma carrière se déroule bien, répondit-il.

Puis il ajouta, avec une moue ironique :

— Mais je pense que vous savez que nous ne sommes pas ici dans un hôpital psychiatrique ?

Mon visage ne trahit aucune surprise car j'avais fini par m'habituer à son goût du paradoxe.

— Ceci n'est pas du tout un hôpital. C'est une nef des fous géante et nous qui sommes l'équipage nous croyons vraiment que l'on nous a embauchés comme médecins. Nous croyons même que nous

pouvons soigner les gens et les guérir. Mais je ne pense pas que ce soit une bonne idée de faire carrière sur une nef des fous. Nous ne pouvons que naviguer à l'aveuglette sur l'océan de réalité qui nous entoure, en croyant que nous savons ce que nous faisons. Nous poursuivrons notre navigation vers des caps que nous ignorons parce que nous ne pouvons pas nous arrêter. Chacun d'entre nous a choisi de traverser la réalité à bord de ce bateau, et nous ne pouvons plus le quitter maintenant. C'est en effet le plus sûr endroit où nous puissions nous trouver si nous pensons que nous sommes médecins et pouvons réellement soigner des gens atteints de folie.

— Vous pensez qu'il n'y a aucune issue ? demandai-je, ayant bien compris le faux-fuyant qu'il empruntait pour ne pas répondre sérieusement à ma question.

— Oh, je pense qu'il y a peut-être un véhicule que nous pourrions emprunter pour rejoindre la réalité. Vous l'avez sous les yeux. Regardez par là !

Avec un sourire sardonique, il m'indiqua d'un geste la fenêtre. À travers la vitre, je vis la silhouette familière du vieux trolleybus abandonné dans la cour devant notre bâtiment. Il n'avait plus de roues mais sa carcasse rouillée était complète, avec ses cornes métalliques dressées vers le ciel, tendues vers des fils électriques désormais absents. Personne ne savait pourquoi ce trolleybus avait été laissé au milieu de la cour de l'hôpital.

Maintenant, Anatoli riait. Il n'avait toujours pas répondu à ma question concernant sa carrière, et il y avait dans son regard quelque chose de méphistophélique.

— Merci beaucoup pour le thé et pour la compagnie. Mais il est l'heure de retourner au travail et de compléter de nouveaux dossiers de passagers — pardon, je veux dire de patients.

2

Plus tard, tandis que je finissais ma paperasserie et pensais déjà avec appréhension au long trajet de bus qui m'attendait pour rentrer chez moi, le téléphone sonna. Je décrochai et reconnus une voix familière :

— Allô, Olga ?

Anna et moi étions depuis de nombreuses années liées par une amitié étroite, et j'avais appris à reconnaître les nombreuses facettes de sa personnalité rien qu'au timbre et au rythme de sa voix. Aujourd'hui elle paraissait fatiguée et soucieuse.

Comme d'habitude, nous commençâmes par bavarder de tout et de rien. Une tierce personne qui nous aurait écoutées aurait sans doute jugé notre conversation insignifiante, mais à chaque fois que nous parlions, même de rien, je redécouvrais l'importance de notre amitié. Il y avait toujours une expression, une émotion, ou simplement un flux d'énergie entre nous, qui me laissait joyeuse et alerte. Je savais qu'il en allait de même pour elle.

Le motif principal de son appel apparut vite quand elle me demanda si je pouvais trouver le temps de recevoir son voisin, qui craignait d'avoir de graves troubles mentaux. Je ne pouvais rejeter sa demande, et lui proposai de le faire venir à mon cabinet le lendemain à 15 heures. Comme Anna n'était jamais venue me voir à l'hôpital, je lui donnai les indications nécessaires et inscrivis le rendez-vous dans mon agenda. Nous convînmes d'une date pour nous revoir bientôt et prîmes congé l'une de l'autre.

Le lendemain, à 15 heures précises, la surveillante de jour m'amenait un jeune homme. Il se tenait à la porte de mon cabinet et hésitait à entrer.

— Bonjour, docteur. Votre amie Anna Anatolievna m'a envoyé vous consulter.

C'était un jeune Sibérien au beau visage mongol. Avec le temps, ce type de visage finissait par être empreint d'une dure virilité. Cet homme était assez jeune pour laisser paraître des traces de timidité et de sensibilité, particulièrement visibles à ce moment. Il était manifestement gêné et mal à l'aise à l'idée de se trouver dans le cabinet d'un psychiatre.

Dans l'exercice de ma profession, je m'étais aperçue que très peu de gens allaient consulter un psychiatre de leur propre initiative. Toute trace d'anomalie mentale était considérée comme un stigmate épouvantable, qui non seulement dissuadait d'aller chercher de l'aide mais poussait ceux qui s'y résolvaient à le cacher par tous les moyens possibles. Si leur état venait à être connu de leurs amis ou collègues, ils étaient inévitablement mis à l'écart. Nervosité mise à part, le jeune Sibérien qui se tenait face à moi n'avait certainement pas l'air d'un malade mental. Je devinais cependant qu'il devait s'imaginer être gravement atteint pour s'être confié à Anna, puis pour être venu ici tout seul. Il s'avança jusqu'au milieu de mon étroit cabinet, l'air toujours embarrassé et peu sûr de lui.

Je l'engageai à se mettre à l'aise, lui indiquant la chaise qui se trouvait devant mon bureau. Je l'observai tandis qu'il s'approchait et s'asseyait. On aurait dit un ouvrier. Il portait un costume anthracite soigné, une chemise blanche et une cravate noire. Je voyais bien que pour lui cette rencontre avait un caractère très officiel. Il s'assit nerveusement au bord de la chaise.

— Comment vous appelez-vous ?

— Nicolaï.

Il parlait russe avec un léger accent montagnard que je trouvai agréable. Anna m'avait dit qu'il venait de l'Altaï, région isolée, ethniquement distincte, avec sa propre langue. Je l'entendis sans surprise donner un nom typiquement russe. Tous les autochtones se voyaient automatiquement attribuer un nom russe quand ils demandaient aux autorités soviétiques un passeport intérieur. Cette vexation visait sciemment à hâter la destruction de leur culture en effaçant délibérément le patrimoine qui subsistait dans leurs noms.

Je ne le pressai pas, attendant simplement qu'il me raconte son histoire. Après un court silence qui lui permit de rassembler ses pensées, il dit :

— Merci d'avoir accepté de me recevoir. Si je suis ici, c'est parce que ça a commencé il y a environ un mois.

Il ne me regardait pas. Il était clair qu'il était encore très gêné, mais qu'il s'était intérieurement engagé à me parler et avait la ferme intention de le faire. Il avait sans aucun doute du mal à se confier à une étrangère, et il appréhendait ma réaction.

— La chose a commencé quand ma mère m'a demandé de venir la voir dans notre village de l'Altaï.

On comprenait à son expression qu'il ne tenait pas à parler de son village. C'était souvent le cas. Bien des jeunes venant travailler en ville préféraient cacher leurs origines campagnardes, par crainte du ridicule. Il poursuivit lentement.

— Mon oncle était tombé gravement malade, et ma mère avait besoin de moi pour le soigner. Nous étions ses seuls parents, et il avait vécu seul, à l'écart des gens du village. Je n'avais jamais recherché sa compagnie, mais je ne pouvais pas refuser ce service à ma mère. Je n'avais pas d'autre choix que de prendre un congé sans solde pour rentrer chez moi. J'y ai passé dix jours. Mon oncle est mort le cinquième jour. Il avait quatre-vingt-quatre ans et, comme la plupart des gens de son âge, il savait que son heure était venue et ne tenait plus à vivre. Chez nous, on pense qu'un homme de son âge a vécu sa vie et aspire à mourir. Je n'avais jamais beaucoup aimé mon oncle et je ne désirais rien changer à cet égard, souhaitant seulement l'aider à passer vite pour pouvoir retourner en ville.

Sa voix se mit à trembler et il marqua des pauses de plus en plus fréquentes à mesure qu'il progressait dans son récit. Il ne cessait de souligner qu'il n'avait jamais été proche de son oncle. Je ne pouvais m'empêcher de me demander pourquoi il était encore si nerveux. Sa personnalité sensible ne suffisait pas pour expliquer pourquoi il semblait avoir été si touché par la mort d'un vieux parent qu'il avait à peine connu. Je savais que son histoire n'était pas encore cohérente, mais je ne lui posai pas de questions et ne l'interrompis pas. Ma tâche était simplement pour l'instant de l'écouter, et de le laisser poursuivre son récit à sa façon.

Nicolaï continua de discourir, me racontant combien sa mère avait eu du mal à s'occuper de l'oncle moribond, et ce qu'il avait fait pour venir en aide à la pauvre femme. Puis il me donna son avis sur la nature de la maladie de son oncle, passant d'une hypothèse à l'autre. Je voyais bien que son angoisse contrecarrait son désir de

guérir, et qu'il essayait de trouver le courage de me faire connaître le fin mot de son histoire.

Finalement, je me résolus à l'interrompre pour essayer de le ramener aux raisons de sa présence ici.

— Nicolaï, vous m'avez dit que ce dont vous vouliez me parler avait commencé il y a un mois ?

Il en convint d'un signe de tête, sans un mot, ni un regard.

— Qu'est-ce qui s'est passé après la mort de votre oncle ?

— Oh, c'est une étrange histoire…

— Des histoires étranges, j'en ai souvent entendu. Qu'est-ce qu'elle a de si étrange, la vôtre ?

— Croyez-vous aux chamans ? demanda-t-il non sans hésitation.

Il me sembla tout à coup que c'était peut-être moi, et non plus lui, qui risquais d'être mal à l'aise. Je ne savais presque rien du chamanisme. Le terme « chaman » était très péjoratif dans notre société, il était le symbole malsain de croyances culturelles et spirituelles primitives. Il fallait que je fasse très attention à ce que j'allais répondre.

— Malheureusement, je sais seulement que le chamanisme est lié à l'ancienne religion des peuples de Sibérie, bien avant le christianisme. C'est tout. Mais je crois en l'existence de gens que l'on appelle chamans.

Petit à petit, et bien qu'il ne levât toujours pas les yeux vers moi, il semblait comprendre que j'acceptais ses propos sans le juger. Son corps se détendit, et sa voix parut moins nerveuse.

— Mon oncle était chaman, poursuivit-il. Pour cette raison, je n'aimais pas sa compagnie. Il vivait tout seul au bout du village. Beaucoup de gens là-bas pensaient qu'il avait de grands pouvoirs mais personne n'était certain qu'il les utilisait toujours à bon escient. Peut-être qu'ils avaient raison. Les gens le craignaient et l'évitaient, sauf quand ils avaient besoin qu'il les aide à résoudre leurs difficultés ou à se soigner. Moi, ces choses-là ne m'ont jamais intéressé. Depuis mon plus jeune âge, j'ai toujours cherché à m'éloigner de lui et à quitter mon village le plus tôt possible. Vous savez, il n'y a rien à faire à la campagne, surtout en hiver. Il fait froid et on s'ennuie. J'ai toujours su que j'irais à la ville tout de suite après le lycée. Je voulais être militaire, mais je n'ai pas été jugé apte. J'ai une très mauvaise vue. Alors, vous imaginez bien comme je me suis réjoui de trouver mon emploi actuel. Ça fait presque un an que je travaille,

maintenant, et on m'a promis un appartement pour l'année prochaine. C'est rare qu'on en ait un si vite. Pour l'instant, bien sûr, je loge dans un foyer.

Aussitôt que les jeunes trouvaient du travail dans une entreprise, je le savais, leurs noms étaient inscrits sur une liste d'attente pour obtenir un appartement. Parfois, il fallait vingt ans pour qu'un nom atteigne le haut de la liste. Il arrivait même qu'un nom disparaisse, et son malheureux titulaire n'était jamais gratifié d'un logement à lui. Ces gens-là passaient toute leur vie active dans des foyers, à trois ou quatre par chambre. Quelquefois, il n'y avait qu'une petite cuisine, une douche et un cabinet de toilette pour quinze ou vingt chambres. Je comprenais fort bien tout ce que signifiait pour Nicolaï la perspective d'obtenir si vite un appartement.

Il poursuivit.

— J'ai une fiancée, et nous prévoyons de nous marier. On peut donc dire que tous mes rêves sont sur le point de se réaliser. Maintenant j'ai peur de tout perdre. J'ai vraiment besoin de votre aide, docteur. Je suis prêt à faire n'importe quoi, à prendre n'importe quel médicament pour retrouver la santé, la santé mentale.

Il me regarda avec une expression d'attente désespérée que j'avais rarement vue dans les yeux de mes malades. J'avais encore du mal à ordonner son récit. Son oncle chaman était mort, et il craignait maintenant d'avoir perdu la raison. Je ne voyais pas bien encore ce qu'il avait. J'essayai de ne pas conclure trop vite à une forme de psychose, même si ce que j'avais entendu jusqu'à présent m'inclinait à le penser.

Il reprit avec hésitation :

— Je suis tombé malade le lendemain de la mort de mon oncle. Au moment de mourir il m'a prié de passer quelque temps avec lui seul à seul. Ça ne me disait rien, mais j'ai accepté parce que c'était sa dernière demande. Il vivait dans une petite maison sombre sans électricité. Il avait là tout un bric-à-brac : des plantes à moitié mortes, des pierres (certaines décorées), son tambour, des vêtements en lambeaux. Dans sa petite maison, tout était étrange. J'avais peur, mais je sentais que je n'avais pas le choix et que je devais passer seul avec lui les derniers jours qu'il lui restait à vivre.

« Alors mon oncle a commencé à m'entretenir de son pouvoir — du pouvoir des chamans. La première fois, il m'en a parlé plus de deux heures. Je n'étais pas attentif. Il me semblait que c'était un

fantasme de moribond, et je m'efforçais seulement d'être poli. Nous avons eu de nombreux autres entretiens. Je ne m'en souviens pas très bien, sauf du tout dernier. C'était un soir tard. Son état avait empiré, mais il ne m'avait laissé inviter personne pour partager notre intimité. Sa respiration s'est faite plus courte et plus difficile. Sa parole était heurtée, et j'avais l'impression qu'il s'embrouillait. Je savais que sa fin était proche. Enfin, il m'a demandé de m'approcher. Il faisait sombre. Seul le coin de la pièce où se trouvait son lit étroit et haut était vaguement éclairé par une seule bougie, qui brûlait sur une petite table parmi d'étranges amulettes et herbes séchées.

«Mon oncle était couché sous une épaisse couette multicolore toute rapiécée. Alors que je m'approchais, il a brusquement saisi ma main dans ses mains chaudes et sèches. Sa voix a soudain trouvé je ne sais où beaucoup de vigueur et de clarté. Il me regardait intensément. Tout son être s'était transformé de façon si spectaculaire que j'ai cru un instant qu'il s'était effectivement débarrassé de sa maladie.

«Lentement, et avec une grande concentration, comme s'il avait essayé de m'hypnotiser, il m'a dit : " Les pouvoirs chamaniques vivent avec nous en ce monde et doivent être laissés dans ce monde. Je meurs, et mon pouvoir ne me suivra pas là où je vais. Je te le donne, parce que les esprits le veulent. " Tandis qu'il parlait, je sentais une crampe douloureuse dans la main qu'il avait si farouchement agrippée. J'ai eu l'impression qu'une boule de feu me traversait. J'étais trop abasourdi pour m'apercevoir même à cet instant que mon oncle était mort. Je me sentais complètement étranger à moi-même. Je ne pouvais pas, et je ne peux toujours pas, décrire exactement ce qui m'est arrivé. Je comprends bien qu'il le faudrait pour que vous puissiez diagnostiquer mon mal, mais je ne sais pas quoi dire d'autre. J'ai bien essayé de comprendre cet événement en lisant des livres de psychiatrie, mais j'ai dû abandonner. J'avais trop de mal à en comprendre le vocabulaire.

Il avait quasiment revécu son expérience en la racontant, et sa main gauche avait paru saisie d'une crampe. Son visage transpirait, comme s'il avait de nouveau entendu la voix de son oncle défunt en me parlant.

— Laissons votre oncle pour quelques instants. Peut-être avez-vous davantage à me dire de votre vie en ville ?

Il accepta ma suggestion avec un soulagement manifeste.

— Que voudriez-vous que je vous dise ?

Il haussa les épaules d'un air irrésolu.

— Parlez-moi de votre travail, de vos collègues. Quelles relations entretenez-vous avec eux ?

— Excellentes…

Je le regardai sans un mot. Il était assis très droit, immobile au bord de sa chaise. Sa position trahissait une grande tension.

— Ils sont très gentils, mais très différents des habitants de mon village.

— Différents comment ?

— Oh, c'est difficile à dire. Je n'y ai jamais vraiment réfléchi. C'est juste une chose que j'ai sentie. Ils boivent beaucoup, même au travail. Chez moi, on aime aussi la vodka, mais on n'est jamais aussi grossier après quelques verres, et même quand on en a bu beaucoup.

J'imaginais ce jeune homme sensible au milieu des ouvriers de son usine, bien plus vulgaires que lui. Sur un point au moins son rêve de bonheur urbain avait été déçu.

— Essayez-vous de leur ressembler ?

— Non, je ne crois pas. Mais je comprends que je dois m'habituer à ma situation. C'était mon rêve d'habiter dans une grande ville, mais j'espérais bien plus. Je pense encore, d'ailleurs, que cette vie peut être beaucoup plus riche. Simplement, il faut que je m'y habitue. Et il faut que je sois en bonne santé.

Après une brève pause, qui parut l'aider à rassembler ses forces, il poursuivit son récit.

— Après la mort de mon oncle, j'ai eu beaucoup de fièvre pendant cinq jours. Je ne mangeais pas, je ne disais rien, je ne savais même plus qui j'étais. Dans mon délire je le voyais tout le temps. Grâce au docteur du district, qui est venu me voir et m'a fait des piqûres, la fièvre m'a quitté. J'ai oublié tout ce qui m'était arrivé pendant ma maladie et, bien que je me sois senti très faible encore, je suis retourné travailler. Ensuite mes forces physiques sont revenues petit à petit, mais en même temps mon esprit a été touché. J'ai commencé à entendre la voix de mon oncle me demander de me rappeler mes rêves. Sa voix me parvient maintenant sans avertissement, n'importe quand, n'importe où. Je l'entends quand je parle à des gens, et quand je suis dans le bus entouré d'étrangers. J'ai très peur quand ça m'arrive, et je sais que je dois

avoir l'air d'un fou. Je sens la panique m'envahir, et j'ai envie de fuir. Au point que je crains d'être mis à la porte de l'usine.

Il poussa un long et profond soupir et me demanda la permission de fumer.

Habituellement, je n'autorisais pas les patients à fumer dans mon cabinet. Pour Nicolaï, je fis une entorse à la règle, persuadée que cela l'aiderait à se sentir plus à l'aise pour se confier à moi. Il sortit de la poche de son costume un paquet de cigarettes sans filtre et se mit à chercher frénétiquement des allumettes dans toutes ses poches.

Je me levai et allai à l'autre bout de la pièce. Je pris des allumettes sur le réfrigérateur et la soucoupe qui tenait lieu de cendrier et les lui tendis. Le petit vasistas au-dessus de la fenêtre étant trop haut, je me servis d'un long bâton pour l'entrouvrir avant d'aller me rasseoir à mon bureau. Cette canne portait à un bout une tête humaine sculptée quelques années auparavant par un vieux patient qui, pendant vingt ans, s'était pris pour Dieu et qui avait essayé de créer des hommes à partir de bois. Il était mort l'année précédente, décrépit et seul comme la plupart de nos malades. Etant donné qu'il n'avait pas de famille pour l'enterrer, l'hôpital avait envoyé son corps à la faculté de médecine, pour l'amphithéâtre d'anatomie. Je me souvins qu'à mes débuts à la faculté de médecine l'une des choses les plus difficiles pour moi sur le plan psychologique avait été d'avoir à disséquer les corps maigres et souvent usés de grands vieillards. Par la suite, je n'eus plus d'autre choix que de les considérer comme des instruments de la science, m'efforçant d'oublier que ces gens-là avaient fini leur vie seuls, sans personne pour s'occuper d'eux, ni les aider dans leur agonie. Même à la faculté de médecine, où pourtant ils servaient la science, leurs corps inertes n'avaient droit à aucun respect.

Un air glacé s'engouffra par l'étroite ouverture du vantail et balaya mon cabinet comme un tourbillon. Nicolaï éloigna sa chaise de mon bureau, alluma une cigarette et se mit à avaler profondément la fumée.

«Que vais-je faire de lui ?», me demandai-je. Je savais que j'avais tous les moyens nécessaires pour engager efficacement un processus psychiatrique de diagnostic et de traitement. Si Nicolaï avait été un patient officiel, inscrit sur nos registres, j'aurais été plus ou moins tenue de demander une série d'examens de laboratoire

qui m'auraient révélé s'il souffrait des suites d'une fièvre inconnue, sous la forme d'une psychose organique résiduelle, avec d'éventuelles périodes de crise. Mais, dans ce cas-ci, je pouvais être plus souple, et je décidai d'essayer d'abord autre chose. Je ferais ce qui me semblait bon pour Nicolaï. En fonction du résultat, je pourrais toujours, par la suite, recourir à une thérapie psychiatrique plus classique. Je lui demandai s'il accepterait de se prêter à une expérience. Il hocha la tête en signe d'accord.

— Pensez-vous que vous pourriez entendre la voix de votre oncle, en ma présence ?

Il aspira longuement la fumée ; il était évident que la cigarette lui permettait de se sentir plus à l'aise.

— Je pense que oui, mais je ne sais pas comment le provoquer. Ça vient tout seul, indépendamment de ma volonté.

— Peut-être que nous pouvons nous y mettre à deux.

— Je veux bien essayer.

Je pressai le bouton caché au pied de mon bureau pour appeler l'infirmière. À l'origine, il avait été installé pour les cas où le médecin serait en difficulté avec des malades violents, mais nous l'utilisions pour communiquer à l'intérieur de l'hôpital.

Quand l'infirmière fut arrivée, je la priai de conduire Nicolaï dans la salle où nous procédions aux hypnoses, et de m'y attendre. Il éteignit sa cigarette, se leva et débarrassa l'infirmière de sa canadienne noire.

Je les regardai par la fenêtre traverser la cour enneigée. Ils discutaient, et je me demandai de quoi. Cette infirmière était une professionnelle, et je me réjouissais qu'elle soit revenue travailler après avoir pris sa retraite quelques mois auparavant, pour aider financièrement ses trois filles. Il n'était pas rare que des parents épaulent leurs enfants même après que ceux-ci s'étaient lancés dans la vie active. Cette infirmière, qui était à la fois consciencieuse et frugale, réussissait à acheter des vêtements à ses filles presque tous les deux mois. Elle y consacrait parfois plus de la moitié de son salaire, mais elle le faisait volontiers.

J'achevai de signer quelques papiers administratifs et me préparai à me rendre dans la salle d'hypnose quand le médecin de garde m'appela du service des entrées.

— Olga, je suis en train d'admettre dans ton service une femme gravement atteinte. Elle vient régulièrement depuis vingt ans. C'est

un cas de schizophrénie avérée. Elle a été admise chez nous pour la dernière fois il y a deux ans. Maintenant elle est au dernier stade de la cachexie. Apparemment, ça fait plus d'un mois qu'elle ne s'alimente pratiquement plus, à cause des voix qu'elle entend dans sa tête. Je vais rédiger toutes les ordonnances pour les infirmières de nuit, mais j'aimerais bien que tu la rencontres, elle et son mari, avant de rentrer chez toi.

— Quand sera-t-elle en salle ?

— Dans une heure et demie.

J'acceptai et fus soulagée à l'idée d'avoir encore du temps pour travailler d'abord avec Nicolaï.

La création de cette salle d'hypnose avait exigé beaucoup d'efforts. Elle était déjà en place à mon arrivée à l'hôpital, et c'était par miracle qu'elle avait vu le jour. J'avais maintes fois entendu raconter l'histoire de ces médecins dévoués, entrés dans la légende pour avoir fourni le matériel, les équipements, les meubles et la moquette nécessaires à la mise sur pied de cette précieuse installation. Elle n'aurait jamais pu exister si l'on avait suivi les voies officielles. La salle d'hypnose était essentielle pour mon travail, et je m'y étais toujours bien sentie.

J'entrai silencieusement dans cette pièce assombrie, l'épaisse moquette assourdissait mes pas. Une petite lampe rouge était posée sur le sol à chacun des angles. Le silence qui y régnait et la faible lueur rouge m'aidèrent à m'arracher mentalement et psychologiquement aux images et aux sons du monde extérieur.

L'infirmière avait déjà préparé Nicolaï. Il était installé dans un profond fauteuil moelleux au milieu de la salle et n'avait conservé que son pantalon et sa chemise blanche. L'infirmière avait emporté sa veste, sa cravate et ses chaussures dans une pièce voisine, où elle l'attendrait jusqu'à la fin de la séance. Il semblait détendu, et ne remarqua même pas mon arrivée. Je me dirigeai sans bruit vers lui et abaissai lentement le dossier du fauteuil.

— Nous pouvons commencer maintenant, Nicolaï. Il faut que vous répondiez franchement à mes questions, aussi exactement que possible. Si vous ne savez pas quoi dire, n'essayez pas d'inventer une réponse. Le succès de l'opération ne dépend pas du nombre de questions auxquelles vous aurez répondu mais de la qualité. Et nous n'avons pas à nous interroger sur ce qu'elle est, mais seulement

à faire confiance, en sachant qu'elle est déjà présente et vraie, et que nous pouvons nous laisser guider par elle.

Si je tenais des propos délibérément obscurs, c'était parce que je voulais semer la perplexité dans son esprit pour que mes paroles puissent pénétrer dans son inconscient.

Nicolaï ferma les yeux et les muscles de son visage se détendirent tandis que je lui parlais volontairement d'une voix de plus en plus profonde et douce, espaçant progressivement mes mots.

— Maintenant je vais poser à votre corps une question qui n'exige pas de réponse, Nicolaï. Vous n'êtes même pas obligé d'écouter. Il faut que votre corps accepte de vous garder contre la tension pendant notre travail. Maintenant je m'adresse directement à votre corps, et lui demande de coopérer avec nous et de vous protéger. J'attends une réponse.

Sa main gauche trembla légèrement, et mon expérience me dit que c'était un signe d'acceptation.

— Merci. Nicolaï, j'ai essayé à de nombreuses reprises dans le passé de rappeler un souvenir important mais n'y suis pas parvenue. Plus je me concentrais, plus ma mémoire se dérobait. J'ai essayé maintes fois, jusqu'à l'épuisement. Alors j'ai abandonné et me suis détendue. Peu après, l'image que je cherchais est remontée de mon inconscient. C'est alors que j'ai compris pour la première fois ce qu'était le pouvoir de l'inconscient, et combien il peut nous aider si nous apprenons à entrer en communication avec lui.

« Tandis que je vous parle en ce moment, il y a peut-être des choses que vous ne comprenez pas. Ne vous en occupez pas. Vous n'avez pas à saisir consciemment le sens de mes paroles ; ne troublez donc pas, en essayant de les comprendre, le calme et le sentiment de détente qui se répandent dans votre esprit et votre corps. Votre inconscient saura s'y retrouver. Je veux faire appel à cette force qui vous a parlé pour vous apprendre quelque chose d'important. Peut-être tout cela est-il encore obscur à vos yeux, mais ce que je veux, c'est vous aider à y voir clair.

« Vous rappelez-vous la dernière fois que vous avez entendu la voix de votre oncle ? Si c'est " oui ", bougez la main gauche, si c'est "non" la main droite. Lundi ?

La main droite de Nicolaï frémit.

— Mardi ?

— Non.

— Mercredi…

À «Vendredi», la main gauche bougea.

— Placez-vous là où c'est arrivé. Est-ce qu'il y fait noir ?

— Non.

— Vous êtes dans un endroit bien éclairé. Je pense que c'est votre lieu de travail. Vous causez avec un collègue.

Très attentive aux réactions de la main, je poursuivis après avoir perçu quelques légères pressions affirmatives.

— Maintenant, nous sommes juste avant le moment où votre oncle va parler. Restez bien calme et détendu : cette expérience se déroule sous notre contrôle et rien ne peut vous arriver. Vous êtes au point de vos souvenirs où vous pouvez entendre la voix de votre oncle. À votre travail, personne ne remarque quoi que ce soit. Ceux à qui vous parliez s'en vont, s'évanouissent. Votre attention est maintenant dirigée vers la voix de votre oncle.

Son visage se crispa. Son souffle s'accéléra et se fît plus profond. Je posai ma main sur sa poitrine et dis :

— Maintenant ma main respire en même temps que vos poumons, et nous pouvons ralentir ce rythme, le calmer ensemble, peu à peu.

Il s'apaisa et dit doucement, presque dans un murmure :

— Je l'entends…

— Écoutez tout ce que sa voix vous dit. Restez calme et ferme. Ma main est avec votre souffle, et vous pouvez me demander de vous aider ou de m'arrêter quand vous voulez. Mais vous n'aurez pas à vous arrêter, car vous êtes en sécurité sous ma protection.

Nicolaï dit d'une voix douce :

— Il ne me fait plus peur maintenant. Il n'est plus comme avant.

— Cessez de me parler, Nicolaï. Vous n'êtes pas venu pour cela, mais pour écouter. Alors allez-y. Je vous remercie de bien vouloir partager vos impressions avec moi, mais pas maintenant; on verra ça plus tard. Pour l'instant, essayez seulement de vous souvenir de tout ce que dit votre oncle, et montrez-vous réceptif.

Je restai une demi-heure penchée sur ce garçon allongé dans son fauteuil, ma main sur sa poitrine. Bien qu'il fît assez sombre, je voyais son visage. Il était détendu et, au premier abord, on aurait dit un dormeur. Petit à petit, quand il a commencé à revivre ses souvenirs, son expression s'est avivée. Ses yeux se sont mis à s'agiter sous les paupières closes. Manifestement, il voyait

des images très fortes. Toutes les émotions qu'il éprouvait se traduisaient sur son visage. Je l'ai d'abord vu s'étonner et manifester de la curiosité; puis il a exprimé une grande tristesse, au point qu'il m'a donné l'impression d'être sur le point de pleurer. Je sentais qu'il était très loin, et qu'il revivait quelque chose de très important. Je guidais de la main sa respiration et la ralentissais, prête à le réveiller si son état affectif me paraissait dangereux. Sinon, je le laisserais revenir tout seul quand il en aurait terminé.

Enfin, il poussa un long soupir très profond et m'annonça qu'il avait achevé son voyage et était prêt à revenir. Sa voix paraissait plus forte et plus assurée.

— Maintenant je vous demande de bien faire attention à ce que je vais vous dire. Progressivement, vous allez vous rappeler comment nous nous sommes rencontrés pour la première fois cet après-midi, votre arrivée à l'hôpital. Vous vous sentez probablement très différent maintenant, parce que vous avez en vous un nouveau souvenir. Quand vous serez revenu de votre voyage et retournerez dans mon cabinet, vous remarquerez des changements. Alors, vous vous souviendrez de ce qui vous est arrivé, et vous m'en parlerez. Quand j'ôterai ma main de votre poitrine, vous ouvrirez les yeux et serez de nouveau ici.

Je remarquai que sa main gauche serrait fortement le bras du fauteuil. Je la touchai doucement pour qu'il se détende. Je me dirigeai vers le mur, allumai le plafonnier et appuyai sur le bouton pour appeler l'infirmière. Les lampes rouges s'éteignirent automatiquement.

Je voyais maintenant les tableaux que le Musée des beaux-arts de Sibérie avait offerts à l'hôpital. Je me disais à chaque fois que c'était un miracle que des toiles aussi belles aient pu aboutir dans cet endroit invraisemblable. On y trouvait quelques superbes paysages, mais la toile que j'affectionnais le plus était le portrait d'une jeune femme d'autrefois, aux cheveux divisés par une raie, vêtue de riches parures bordées de dentelle. Elle avait un doux visage rassurant et, quand je travaillais là, j'avais presque l'impression qu'elle me soutenait.

L'infirmière aida Nicolaï à se relever et à remettre sa veste. Je jetai mon manteau de fourrure sur mes épaules et me dirigeai vers mon cabinet. J'étais contente de cette séance. Elle s'était très bien passée et j'avais apparemment eu raison d'essayer de résoudre le

conflit intérieur de Nicolaï sans recourir à des médicaments. J'espérais que cette expérience lui apporterait de quoi résoudre un conflit familial qui s'était manifesté sous une forme mythico-religieuse.

Quand il entra dans mon cabinet, il avait l'air sérieux et quelque peu différent. Sa transformation se manifestait notamment en ce qu'il semblait désormais parfaitement détendu et ne se souciait même plus de son aspect extérieur. Tenant sa cravate à la main, il s'installa à son aise sur cette même chaise qu'il avait occupée avec tant de nervosité tout à l'heure.

— Je tiens à vous remercier de votre aide. J'ai reçu un message très important, qui a changé bien des choses en moi.

Je l'écoutais attentivement, remarquant en même temps que mon amour-propre s'en trouvait grandi. Je me mis à penser que j'avais beaucoup de chance, en tant que médecin, d'entendre si souvent mes patients me tenir des propos de ce genre.

— Je suis heureuse d'avoir pu vous aider. J'espère que cela vous facilitera l'existence et vous permettra de réussir.

— Mais, docteur, tout a changé. Je crois qu'il faut que je devienne chaman.

Je n'en crus pas mes oreilles. Je restai immobile sur ma chaise et m'efforçai de conserver le même regard inexpressif en l'écoutant parler. Mais mon amour-propre s'effondrait, et la honte m'envahissait petit à petit. Comment avais-je pu laisser faire cela ? Cet homme était venu chercher du secours et je m'étais comportée en amateur, renforçant ses fantasmes. Je l'avais trahi, et j'eus soudain pitié de nous deux.

Nicolaï commença ses explications.

— Je suis vraiment entré en communication avec mon oncle. C'était comme s'il n'était pas mort. Il semblait bien en vie, et parlait comme une véritable personne. Je me suis aperçu que je ne pouvais opposer aucune objection à ce qu'il disait et, en fin de compte, il m'a convaincu. Il m'a pour ainsi dire montré toute l'histoire de notre peuple sous un angle auquel je n'avais jamais pensé. J'ai vu combien mon peuple avait la vie dure en Sibérie. J'ai compris comment il avait perdu sa religion et son pouvoir sous les pressions terribles exercées par les étrangers et du fait des mauvais esprits à l'œuvre parmi les nôtres. J'ai vu des amis à moi qui, pour obtenir certains emplois, avaient dû devenir communistes. J'ai vu que leur âme les

avait abandonnés et qu'ils étaient devenus les jouets du malin. D'un hiver à l'autre, j'ai accompagné ce peuple privé de joie et d'espoir, constamment effrayé. Ils n'osaient même pas appeler paisiblement la protection de leurs ancêtres, de peur d'être jetés en prison si quelqu'un s'en doutait. Docteur, ce que vous m'avez permis de voir a ouvert en moi quelque chose qui avait toujours été fermé, auquel j'ai désormais accès.

« Mon oncle ne m'a pas laissé le choix. Il m'a dit que je devais réellement devenir chaman. Sinon, mon état de santé s'aggraverait terriblement. Selon lui, je suis le seul à le pouvoir, et mon peuple va retrouver sa foi perdue. C'est dans ce sens que je dois travailler pour les miens. Je ne sais toujours pas ce que je dois en penser. J'ignore tout de ce qu'est un chaman. Mais je sens en même temps que c'est ma véritable vocation. Il me faudra du temps pour comprendre au juste ce que je dois faire.

Curieusement, je n'avais pas peur de ce qu'il disait, bien que ce fût très dangereux. Récemment encore, il aurait risqué la prison pour avoir tenu de pareils propos. Et malgré la perestroïka et la « nouvelle pensée », il pouvait encore avoir de graves ennuis si des oreilles malveillantes l'entendaient. Mais je n'avais pas peur. Bien des thèmes qu'il évoquait m'étaient proches. Je ne savais pas grand-chose des répressions dont étaient victimes les peuples autochtones, mais je savais ce que c'était que d'avoir à cacher ses sentiments religieux. Ma grand-mère m'avait fait baptiser secrètement dans l'Église orthodoxe russe, à Koursk, et j'avais souvent été dans l'impossibilité de manifester le vif attachement que j'éprouvais pour l'image de Jésus-Christ. Dans ma vie quotidienne, je n'avais pas l'occasion d'aller à l'église ou de rencontrer des personnes pieuses. Nul n'était autorisé à avoir chez lui des ouvrages religieux ou ésotériques d'aucune nature, pas même la Bible. Ceux qui en possédaient pouvaient à tout moment craindre une descente de police.

Je comprenais la vivacité des sentiments intimes de Nicolaï, et les miens s'en trouvèrent modifiés. Je ne cherchais plus à évaluer mes capacités thérapeutiques dans cette affaire. Je sentais qu'un événement important venait de se passer, et je cherchais surtout à en saisir la nature.

Nicolaï me tira de mes pensées :

— Mon oncle m'a chargé de vous transmettre un message.

Je ne réagis pas, tant cette idée me semblait folle.

— Il m'a dit : « Fais savoir à cette femme qu'elle rencontrera bientôt l'Esprit de la Mort. Qu'elle n'ait pas peur. »

Ces mots ne me plurent pas du tout. Je n'avais jamais aimé les prédictions, surtout quand elles étaient sinistres. J'examinai son costume du regard; sa chemise n'était pas boutonnée jusqu'en haut et il ne portait pas de cravate, ce qui me rappela que je n'avais pas affaire à un oracle mais à un simple ouvrier, ami d'une amie.

Je savais que la séance était pour l'essentiel terminée, et je me souvins aussi que la femme récemment admise à l'hôpital avait besoin de moi. Je décidai d'en finir rapidement avec Nicolaï.

— Je ne sais pas ce que c'est que cette histoire de message, Nicolaï, mais je tiens à vous souhaiter bonne chance dans toutes vos entreprises. Je crois que vous êtes capable de faire en toute occasion le bon choix, mais si vous avez encore besoin d'aide, ne craignez pas de venir me voir. Maintenant, je dois me rendre auprès d'un cas urgent.

Nicolaï semblait lui aussi vouloir en rester là.

— Très bien, docteur. Je vous remercie de votre aide et du temps que vous m'avez consacré. Peut-être qu'on se reverra. Au revoir.

Dès qu'il eut quitté mon cabinet, je me hâtai d'aller vers la fenêtre pour empêcher l'air glacé d'entrer. Pendant quelques instants, je restai paisiblement les yeux fixés sur la cour en bas. La séance avec Nicolaï n'avait pas été banale, et il me faudrait du temps pour comprendre ce qui s'était passé et l'intégrer dans mon expérience. Je regardai Nicolaï traverser la cour de l'hôpital pour rejoindre l'arrêt de l'autobus. Sa démarche rapide et décidée était celle d'un homme sûr de son fait. Je fermai le vasistas à l'aide du même bâton sculpté par « Dieu ».

3

J'étais responsable de dix malades du pavillon des femmes, et j'avais notamment pour fonction de voir chacune d'entre elles tous les deux jours. Je n'ai jamais su si je préférais travailler avec des femmes ou avec des hommes. Il y avait entre eux d'énormes différences.

Si mes patients hommes étaient souvent intéressants au point que certains étaient même devenus des amis — dans les limites de la relation médecin-malade — nombre d'entre eux étaient des criminels dont il fallait déterminer exactement l'état mental afin de l'exposer dans de longs rapports destinés au tribunal. Je n'ai jamais aimé la somme disproportionnée de paperasse que cela exigeait. Même si j'en comprenais la nécessité, je n'admettais pas que cette besogne me prive d'un temps que j'aurais préféré consacrer à mes patients.

Sur le plan de la procédure, j'avais la tâche plus facile avec les femmes, mais du fait de ma tendance naturelle à me rapprocher de ces épouses et mères et à me sentir en sympathie avec elles, j'avais du mal à m'en dissocier suffisamment pour maintenir la distance professionnelle nécessaire. Je m'étais aperçue que le travail avec les femmes menaçait beaucoup plus mon harmonie intérieure et exigeait bien plus d'équilibre affectif.

Tandis que j'entrai dans le pavillon des femmes, une de mes malades me héla. Elle venait de recevoir une photo de sa fille, qui vivait dans un orphelinat, et voulait me montrer combien elle était belle. Elle-même avait probablement été belle autrefois, avant que la maladie n'ait commencé son œuvre de destruction. Je la remerciai et lui dis qu'il faudrait que je regarde sa photo de plus près à un autre moment, étant très occupée aujourd'hui.

Les femmes faisaient la queue dans le couloir pour recevoir leurs médicaments, vêtues de ces tristes robes de coton terne qui étaient

distribuées d'une malade à l'autre, année après année. L'infirmière donnait à chacune les pilules prescrites, veillant à ce qu'elles soient toutes bien avalées. Bien des patients refusaient de croire qu'ils étaient malades et essayaient de cacher leurs médicaments au lieu de les prendre. L'infirmière ne pouvait les quitter de l'œil un instant et, de temps en temps, leur criait de se presser, d'ouvrir plus grand la bouche pour qu'elle puisse l'inspecter, avant de passer à la suivante.

Certaines malades chroniques étaient couchées dans le hall. Il n'était pas rare que l'hôpital fût surpeuplé. Tandis que je passais dans le couloir, presque toutes voulurent me dire un mot. Je saluai chacune d'entre elles mais ne m'arrêtai pas, car je n'en avais pas le temps. Ma journée tirait à sa fin, et je ne savais pas encore combien de temps me prendrait la nouvelle arrivée.

En m'approchant du service des urgences, j'entendis hurler dans la salle réservée aux malades violentes.

— Je sais qui vous êtes ! Il n'y a que moi qui sache qui se cache à l'intérieur du docteur !

Celle qui criait était encore jeune, mais c'était déjà une de nos plus anciennes pensionnaires. Malade depuis l'enfance, elle faisait au moins deux séjours par an chez nous. Cela faisait seulement quelques jours qu'elle était revenue. Comme c'était un autre médecin qui la soignait, je ne l'avais pas encore vue. On m'avait dit qu'elle était de nouveau enceinte, probablement en raison de la malheureuse habitude qu'elle avait d'errer dans les gares. Le médecin qui était chargé d'elle avait décidé d'interrompre sa grossesse sans lui demander son avis. Ce n'était pas la première fois que pareil événement lui arrivait, dans son existence pathologiquement perturbée, et elle n'avait aucune chance d'être jamais en état d'élever un enfant.

Dans les autres cas de malades mentales déjà mères de famille, le soin des enfants était d'ordinaire confié à un organisme de protection de la jeunesse. Je m'efforçais de prendre mes distances sur le plan affectif à chaque fois qu'il fallait en passer par là, mais je n'y réussissais pas toujours. Je me rappelais souvent une ancienne patiente, prénommée comme moi, Olga. Dans son état normal, c'était une mère affectueuse et dévouée. Elle avait un beau visage doux, très féminin, et il était toujours difficile d'imaginer l'être terrible et destructeur qu'elle pouvait devenir dans une de ses crises

de délire. En état de psychose, elle aurait pu laisser ses enfants mourir de faim ou les battre à mort, n'écoutant pendant tout ce temps que les voix qui retentissaient dans son esprit dément.

En se fondant sur les conclusions de la commission psychiatrique, le tribunal lui avait enlevé la garde de ses deux enfants, un garçon de quatre ans et une fille de neuf. Je la voyais souvent assise dans le hall en train de pleurer silencieusement. J'avais fait partie de cette commission, et si je ne doutais absolument pas que notre décision eût été nécessaire, je ne pouvais réprimer un sentiment de culpabilité à chaque fois que je la voyais pleurer si amèrement dans son coin.

Je m'approchai du service des malades violents et, à travers l'embrasure supérieure de la porte d'étable qui en interdisait l'entrée, regardai la fille qui hurlait. Elle serrait des deux mains le haut du vantail inférieur. Ses courts cheveux bruns étaient en désordre et un reflet maladif luisait dans ses grands yeux noirs. Elle s'était enduit les lèvres de rouge vif et paraissait incapable de se maîtriser. Je l'avais soignée à plusieurs reprises dans le passé et savais qu'elle n'était pas dangereuse.

— Katia ! Il faut vous calmer. Ce n'est pas la peine de crier.

Elle se soumit immédiatement et, avec un sourire forcé, rejoignit son lit dans l'angle de la pièce. Quand elle y fut, elle se retourna et eut le dernier mot :

— D'accord, docteur. On joue à cache-cache. Mais je sais qui vous êtes.

La nouvelle malade que j'étais venue voir se trouvait au service des urgences. Trois infirmières entouraient son lit, de sorte que je ne pus la voir en entrant dans la chambre. Les tuyaux du goutte-à-goutte étaient déjà branchés sur son corps.

— Comment allez-vous, docteur ? me demanda une infirmière en reculant pour me laisser accéder à la malade.

— Bonjour. Et elle, comment va-t-elle ?

— Elle est mourante, dit une voix que je ne connaissais pas.

Je tournai les yeux et vis, accroupi à l'angle de la pièce, un homme qui se levait. Il était grand et mince, et n'avait apparemment pas dormi depuis plusieurs jours. Il avait le teint pâle et les yeux cernés de jaune. Il était rasé de près et portait un complet veston; mais cette surface lisse cachait mal la peur et l'angoisse qu'il ressentait.

Une des infirmières vint en hâte m'expliquer la situation à voix basse.

— Excusez-nous, docteur, de l'avoir autorisé à venir.

Selon le règlement, les familles n'étaient pas admises aux urgences, et cet article était rarement violé.

— Il nous a suppliées de lui permettre de rester, et il était si bouleversé que nous n'avons pas pu le lui refuser.

— Voulez-vous attendre dans mon cabinet ? lui demandai-je.

On voyait sur son visage troublé combien il avait du mal à partir. Il souffrait intensément et semblait au bord des larmes.

— Je vous en supplie, docteur. Permettez-moi de rester. Elle va mourir…

— Je ne pense pas. Il faut que j'examine votre… C'est votre femme ?

— Oui.

— Il faut que j'examine votre femme, et puis je vous verrai. Veuillez m'attendre dans mon cabinet.

Soulagée de le voir accepter sans discuter, je priai une des infirmières de l'accompagner.

Je pouvais maintenant concentrer mon attention sur cette femme. Au premier abord je fus troublée. Ce n'était plus qu'un squelette recouvert d'une peau jaune distendue. Au fond de ses orbites creuses, ses yeux étaient fermés. Elle avait le souffle court. Une grosse aiguille était plantée dans sa peau près de la clavicule et, par un tuyau transparent, des gouttes de liquide nutritif pénétraient lentement dans son corps. En trois ou quatre jours de ce traitement, elle aurait retrouvé un peu de vitalité. Elle ne bougeait pas, mais je sentis qu'elle était consciente de ce qui l'entourait.

Je me rapprochai et lui pris la main. Elle était chaude et sèche. Bien qu'un peu plus rapide que la normale, son pouls était vigoureux et régulier. Je l'examinai. Rien ne semblait mettre sa vie en danger, sauf cet état d'épuisement dû à la malnutrition. Ses organes paraissaient suffisamment forts pour que, avec l'aide d'un traitement approprié, elle puisse recouvrer une parfaite santé.

— Je sais que vous m'entendez, lui dis-je en lui touchant la main. Et je suis certaine que bientôt vous vous sentirez mieux. Nous allons faire tout notre possible pour vous aider.

En réponse, elle ouvrit les yeux et me lança un regard d'une hostilité blessante. Elle avait des yeux d'un beau bleu profond, mais

ils étaient pleins d'une haine qui déformait tout son visage. Elle ne prononça pas un mot. Simplement, elle me regarda longtemps, avec une expression qui semblait venir d'un autre monde. Ce n'était pas un regard humain; c'était une fois de plus un de ces reflets de la maladie qui faisait passer mes patients de la lumière à l'obscurité, de la vie à l'inexistence. Je ne voulais plus la toucher et retirai promptement ma main tandis qu'elle fermait les yeux.

Le traitement que le médecin de garde avait prescrit semblait convenir, et je dis aux infirmières qu'elles pouvaient continuer comme ça.

Dans ce service, je partageais un cabinet avec un autre psychiatre qui, ce jour-là, était absent. La pièce était plus grande et moins confortable que celle que j'occupais dans le pavillon des hommes. Quand j'entrai, le mari de la nouvelle patiente était assis ; on aurait dit qu'il se trouvait dans un état profond de catalepsie. Il avait les yeux fixés sur une photo entourée d'un petit cadre de bois sombre qu'il tenait à la main et que, d'où j'étais, je ne pouvais pas distinguer.

Voyant son chagrin, je commençai par dire combien je comprenais qu'il veuille rester aux côtés de son épouse. Nous prîmes des dispositions pour qu'il puisse passer la nuit avec elle dans la salle d'urgence.

Il me remercia et me demanda de regarder la photo.

— Je voudrais que vous voyiez comment elle était avant de tomber malade. Je pense pouvoir vous aider en vous racontant mon mariage avec cette femme que j'aime plus que tout au monde.

Je pris la photo, tandis qu'il poursuivait avec volubilité. Il parla sans discontinuer, sans même sembler reprendre son souffle. Il me raconta des choses dont il n'avait probablement jamais parlé auparavant, et dont il n'avait même jamais pleinement pris conscience jusque-là. Il babilla longtemps, dans un de ces états d'émotivité extrême où les freins de la conscience et du sens de la dignité lâchent complètement. On aurait dit qu'il était emporté par un de ces flots auxquels les hommes ne s'abandonnent que quelquefois dans leur vie.

— Vous savez, mes collègues ont tendance à se moquer de moi. Ma femme est dingue. D'accord. Ils ne me posent jamais de questions là-dessus, ni ne me disent quoi que ce soit de blessant, mais je sens bien leur attitude. J'ai la chance d'être un excellent

mathématicien, alors on me respecte. Je suis à la tête d'un grand laboratoire et j'aime mon travail. Les deux seules choses qui m'aient jamais été chères dans la vie, c'est ma femme et mon travail.

« Dans nos jeunes années, avant qu'elle ne tombe malade, nous avons été très heureux ensemble. Nous disions que c'était de l'amour, mais ce n'est pas comme ça que je m'en souviens. Je pense que l'amour est très différent de cette attirance mutuelle qu'on éprouve quand on est jeune et qui disparaît très vite. Tandis que l'amour, c'est quelque chose qu'on peut garder toujours. Pendant toutes ces années où elle a été malade, je ne lui en ai jamais parlé, mais je sais qu'elle ne m'aimait pas. En fait, je pense qu'elle s'est mise à me haïr. Elle a essayé à de nombreuses reprises de se tuer, par tous les moyens imaginables.

« Les médecins m'ont dit que les tentatives de suicide étaient dues à des suggestions qu'elle entendait dans sa tête, mais je pense que ça venait d'elle. Je ne comprends pas. C'est vous la spécialiste. Peut-être que vous avez des explications scientifiques à me donner. Je crois seulement qu'à un moment elle a fait un choix contre la vie, et qu'elle a essayé de s'y conformer avec une force invincible.

Sur la vieille photographie, on voyait une jeune et jolie blonde. Avec ses cheveux tirés vers le haut, elle avait une coiffure démodée ; elle portait une robe décolletée qui laissait voir un beau cou. On aurait dit une vedette de cinéma des années soixante. Le seul lointain point commun entre cette femme et le squelette des urgences était la lumineuse énergie bleue qui émanait des yeux, bien que, sur la photo, on n'y ait pas vu l'expression de froide fureur.

— Ivan Sergueïevitch, m'exclamai-je malgré moi, pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt à l'hôpital ? Il y a plus d'un mois que votre femme n'a rien mangé, et vous n'avez rien fait pour l'aider. Pourquoi ?

— C'est ce qu'elle voulait. (Il était désormais très calme.) Elle ne m'a pas permis d'aller chercher du secours. Elle voulait mourir.

— Alors pourquoi avez-vous fini par l'amener ? Pourquoi ne l'avez-vous pas laissée mourir à la maison ?

— Je le regrette, docteur, je regrette beaucoup. Je n'aurais pas dû attendre si longtemps, et je comprends que c'est ma faute si elle se trouve dans cet état. J'ai toujours eu du mal à m'opposer à sa volonté. Je regrette vraiment.

En disant ces mots, Ivan semblait sur le point de craquer.

Je m'en voulus de l'avoir culpabilisé à ce point, surtout parce qu'à mon avis sa lenteur à se décider ne devait pas avoir de conséquences fatales. J'étais certaine que — sur le plan physique, sinon sur le plan mental — sa femme guérirait vite.

— Ne vous inquiétez pas, Ivan Sergueïevitch. Je suis sûre que votre femme va recouvrer la santé. Heureusement, nous avons ici tous les traitements nécessaires.

Il n'essaya même pas de dissimuler son incrédulité et se leva pour se rendre le plus vite possible à son côté. Je le laissai aller.

J'inscrivis tous les renseignements pertinents dans son dossier médical. La journée avait été longue et difficile et il me tardait de rentrer chez moi. Tandis que je quittais le service, j'aperçus Ivan par la porte ouverte de la salle des urgences. Il était si préoccupé par sa femme qu'il ne me remarqua pas. Je le vis la retourner et lui frotter le dos avec un coton imbibé d'alcool, pour éviter les escarres. Il savait ce qu'il fallait faire, ce qui allégerait considérablement la tâche des aides-soignantes.

Le trajet de retour offrait toujours un contraste agréable avec l'aller. L'hôpital était quasiment le premier arrêt et, dans le bus à peu près vide, je pouvais choisir ma place. Comme souvent, le paisible voyage à travers la campagne à la fin d'une longue journée de travail ne tarda pas à m'endormir.

Je me retrouvai bientôt dans mon petit studio, où je me préparai un dîner simple : pommes de terre sautées et filet de poisson local (je l'avais acheté sur le marché à un de ces pêcheurs qui m'accompagnaient chaque matin dans le bus). J'aurais aimé pouvoir garnir mes pommes de terre et mon poisson de légumes verts mais on n'en trouvait pas en hiver.

Après ce repas frugal, j'allai me coucher et m'endormis rapidement. Au milieu de la nuit, je me réveillai brusquement, effrayée par un cauchemar si violent qu'il me semblait plus réel que mes moments de veille. Il était si persistant qu'il me poursuivit même quand je me fus dressée sur mon lit et eus allumé la lumière. J'entendais encore la voix froide et lointaine de l'Oriental inconnu qui m'était apparu.

Il répète sans cesse :

— Je veux que vous voyiez son visage !

Je n'y comprends rien, mais ça ne l'empêche pas de poursuivre. Puis l'énergie se déplace. Je vois une femme, la nouvelle patiente des

urgences, l'épouse d'Ivan. Sa belle silhouette blanche ressort de façon saisissante dans l'espace effrayant, noir et vide, où elle flotte. Elle évolue lentement, avec grâce, s'élevant de plus en plus. Petit à petit, elle se tourne vers moi. Son visage a recouvré sa beauté. Son corps est normal et sain, avec une forme vivante et féminine qui ne porte pas de trace de maladie.

J'essaie de fuir cette vision, mais le film du rêve continue. C'est le mystérieux Oriental qui règle le spectacle, de plus en plus terrifiant. Maintenant la femme me regarde directement, avec dans ses yeux une expression de triomphe et de moquerie. Je suis hypnotisée. J'ai l'impression qu'elle m'arrache ma volonté.

— C'est une femme forte, comme il y en a peu, dit l'Oriental d'une voix rauque. Tout ce qu'elle avait à faire, elle l'accomplissait simplement et vite. Elle a fait tout ce que fait chacun, ici, mais avec plus d'honnêteté et de courage que la plupart.

Je vois la femme s'agenouiller devant une grande forme blanche qui vient d'apparaître au-dessus d'elle. Son visage devient extatique, comme si elle était entrée en transe. Elle ressemble maintenant beaucoup à la photo de sa jeunesse. La forme blanche descend lentement sur elle et recouvre entièrement son corps maintenant prosterné.

La sensation produite par la répétition de cette vision fut si intense qu'elle commença à m'arracher à l'emprise du rêve. Je m'efforçai le plus vite possible de me mettre entièrement hors de sa portée. Pour me réveiller pleinement et retrouver mon être, je me repris en mains le plus vigoureusement que je pus. Je me répétai que ça n'avait été qu'un rêve, et que la femme que j'avais vue dormait en fait paisiblement dans le lit d'hôpital où je l'avais laissée. Je me dis que j'étais simplement trop fatiguée depuis quelques jours, et qu'il fallait que j'y remédie sans tarder.

Ces efforts artificiels pour me rassurer n'effacèrent pas entièrement mes craintes. Je ne pouvais rejeter le sentiment contradictoire d'attirance et de peur que m'avait inspiré la puissante image de l'immense forme blanche qui avait recouvert et englouti ma patiente.

Il était inutile d'essayer de se rendormir après un tel rêve. J'attendis l'aube avec impatience et pris le premier bus du matin. J'avais hâte de me retrouver occupée, espérant ainsi desserrer les puissants crochets que le rêve avait plantés dans ma conscience.

J’essayai de ne plus y penser pendant le trajet vers l’hôpital et concentrai mon attention de façon répétitive sur les marches que j’allais monter pour entrer dans le service. L’hôpital serait un havre plus sûr, où mon cauchemar se dissiperait définitivement et où je pourrais retrouver mon état normal, de nouveau libre de toute anxiété.

Mes pas réels me menèrent enfin à la porte du pavillon. Je tournai en haut des escaliers et entrai. Les premières bouffées d’air saturé de cette odeur familière d’urine, de sueur et de désinfectants me parurent presque bienfaisantes ce matin-là, me rappelant ma réalité quotidienne. Désormais j’allais être avec d’autres personnes. Je serais obligée d’utiliser mon intelligence. Je serais le docteur, la psychiatre, celle qui maîtrise les voix et images de la nuit et qui reste hors de leur portée.

J’étais arrivée très tôt. Mes malades dormaient encore et les ampoules bleues du couloir étaient encore allumées. Tout était calme et tranquille, presque surréaliste après l’état d’agitation que j’avais connu. Je vis que la porte de la salle des urgences était fermée. Peut-être que ce pauvre Ivan avait pu s’assoupir pendant la nuit.

À me promener parmi mes patients endormis, dont les visages étaient déformés par la maladie même pendant leur sommeil, je ressentis un soulagement profond. J’étais de nouveau dans mon service familier. Tout était normal.

L’infirmière de garde, dans son bureau, remplissait le cahier de transmission. Je me demandai ce que j’allais lui dire pour expliquer pourquoi j’étais venue si tôt. Elle leva les yeux, et je m’aperçus immédiatement qu’elle était effrayée et troublée.

— Oh, docteur ! Pourquoi vous ont-ils dérangée ? Elle a passé si vite et de façon si surprenante ! Son corps est déjà à la morgue. Je leur avais dit de ne pas vous appeler avant le matin. Plus rien ne presse maintenant. Oh, docteur, je suis tellement désolée qu’on vous ait dérangée.

Je me précipitai dans la salle des urgences. J’y trouvai un lit vide avec des draps froissés. La pièce portait encore les traces des tentatives effrénées que l’équipe de nuit avait multipliées pour conserver une vie qui ne demandait qu’à s’éteindre. Du matériel de réanimation, des seringues utilisées, des compte-gouttes vides étaient éparpillés dans toute la pièce. Les machines et la médecine

moderne n'avaient pas été à la hauteur des mystères de la mort et avaient perdu la partie.

Je serrai nerveusement la barre métallique du lit; l'infirmière entra derrière moi.

— On ne pouvait absolument pas s'y attendre. D'abord elle a fait de l'arythmie, puis son cœur a très vite cessé de battre. On a tout essayé, en vain. Je n'y ai rien compris, docteur.

Je me sentais vidée, et je me contentai de hocher distraitement la tête pour indiquer à l'infirmière que je l'avais entendue. Ce que je voulais, en fait, c'était qu'on me laisse seule quelque temps, pour que je puisse mettre de l'ordre dans mes pensées. Je quittai la salle des urgences et me dirigeai lentement vers mon cabinet, peu sensible à ce qui se passait autour de moi. J'avançais machinalement, comme quelqu'un qui aurait des milliers de fois emprunté le même itinéraire. Tandis que j'entrais dans mon cabinet, une infirmière me demanda de sa voix la plus chaleureuse :

— Docteur, voulez-vous un café ?

— Oui, merci.

Il y avait sur mon bureau un vase avec sept roses blanches. On ne voyait pas souvent d'aussi belles fleurs en hiver, et elles semblaient déplacées dans le décor austère de mon cabinet.

— J'ai mis un peu de sucre dans l'eau pour que les fleurs restent fraîches plus longtemps, dit l'infirmière en me servant mon café. C'est Ivan Sergueïevitch qui les a apportées. Il est allé aux pompes funèbres et en est revenu avec ces fleurs. Il m'a bien précisé qu'il fallait vous les donner à vous. Comment a-t-il pu les trouver en plein hiver ?

Je compris que ces roses signifiaient qu'Ivan ne m'en voulait pas pour la mort de sa femme, et pourtant je la ressentais comme un choc profond. Une journée à peine s'était passée depuis mon étrange rencontre avec Nicolaï, et voilà que j'avais à faire face non seulement au décès absolument inattendu de la femme d'Ivan, mais à ce rêve effrayant qui y ajoutait une dimension mystérieuse. Le rapport d'autopsie me parvint quelques jours plus tard, sans rien régler. Les raisons de sa mort n'avaient pu être trouvées, ce qui me laissait à la fois soulagée et perplexe.

Il fallut plusieurs semaines pour que ces événements commencent à s'effacer de ma mémoire. Entre-temps, j'avais empli ma vie des tâches quotidiennes qui nous aident si opportunément à

oublier nos doutes et traumatismes. J'avais le sentiment que ce que j'avais connu jusque-là dans ce monde physique — ma formation, mon esprit rationnel — n'était peut-être pas toute la vie. Je sentais une présence nouvelle, sans pouvoir la nommer. Elle m'intriguait, et me plaisait bien. Comme je ne pouvais l'envisager rationnellement, je lui permis simplement d'exister et m'efforçai de continuer de vivre le plus normalement possible.

4

Quelque temps après, Anna m'invita à dîner chez elle. Bien que nous nous rencontrions d'ordinaire au moins une fois par semaine, je n'avais jamais abordé le cas de Nicolaï. Elle m'avait dit une fois en passant qu'il semblait aller mieux et qu'il m'était très reconnaissant de l'avoir aidé.

Je me rendis chez elle tout de suite après le travail et m'installai comme d'habitude sur le vieux divan étroit de son studio. Je parcourais le dernier numéro d'une revue de cinéma, m'informant des nouveaux films et me demandant si nous ne ferions pas mieux de sortir ce soir-là plutôt que de bavarder à la maison. Anna fumait plus que de coutume et paraissait nerveuse. Je sentais bien que quelque chose la tracassait. Depuis quelques mois, je savais qu'elle avait des ennuis de santé. Ses règles étaient devenues douloureuses et irrégulières; elle les avait plusieurs fois par mois et était épuisée. Tout d'abord, cela n'avait pas paru bien grave et je m'étais dit qu'on trouverait rapidement un remède à son problème. Nous appartenions l'une et l'autre à des familles de médecins, et je savais que ses parents lui avaient fait consulter les meilleurs spécialistes de la ville.

Enfin, elle me regarda droit dans les yeux et me dit que les médecins n'étaient toujours pas parvenus à diagnostiquer son mal. Ils lui avaient annoncé qu'il faudrait faire davantage d'analyses et qu'ils ne pouvaient commencer de traitement tant qu'ils ne savaient pas exactement ce qui n'allait pas.

En attendant, son état empirait visiblement. Elle était pâle, parfois même quasi défaite, ne se souciant plus de son aspect extérieur. Ses cheveux courts étaient hirsutes, elle ne mettait plus en valeur ses yeux bleu clair par son maquillage habituel et sa peau n'était plus ni nette ni saine. Son état s'était détérioré depuis notre

dernière rencontre. Elle me confia combien elle était fatiguée, et elle me dit qu'elle avait du mal à se lever le matin pour aller au travail.

Je pensais qu'Anna ne devait plus attendre et lui suggérai d'agir sans tarder. Je lui conseillai de se faire hospitaliser; ainsi, elle serait examinée par des gens vraiment compétents et pourrait en même temps se reposer.

Anna en convint mais refusa de se rendre à l'hôpital. C'est alors qu'elle me demanda :

— Tu te souviens de Nicolaï, cet homme que je t'avais recommandé ?

— Bien sûr.

— Tu te rappelles probablement que c'est mon voisin. Je l'ai croisé hier dans l'escalier. Il m'a demandé de mes nouvelles et je lui ai tout dit. J'étais très abattue et je crois qu'il s'en est aperçu. Il doit bientôt repartir pour son village de l'Altaï, il m'a proposé de l'accompagner, et de me faire soigner par un des anciens de là-haut. Nous partirons probablement en avril, dans quelques semaines, quand le gros de l'hiver sera passé.

« Quelqu'un de l'Altaï lui a parlé d'une guérisseuse. On dit qu'elle peut soigner n'importe qui. J'ai de moins en moins confiance en mes médecins, et je ne peux m'empêcher de penser que cette femme pourra peut-être m'aider. Nicolaï me dit qu'elle s'est aussi occupée de malades mentaux et je crois que ça devrait t'intéresser. On pourrait y aller ensemble. Veux-tu venir ? Je me sentirais bien mieux avec toi.

Je la regardais avec surprise tandis qu'elle parlait, de plus en plus étonnée à chaque phrase. C'était une folie que de vouloir aller dans l'Altaï. De toute façon, j'avais prévu de prendre mes vacances en été et de les passer au soleil, sur le bord de la mer Noire, et non en avril dans un trou perdu en Sibérie qui serait probablement encore enfoui sous la neige et la glace. Je répondis à Anna que je ne pouvais pas la suivre mais qu'elle devait peut-être y aller. Au mieux, cette femme l'aiderait. Au pire, ce serait toujours un voyage à la campagne avec un ami.

Mais, tandis que nous passions à d'autres sujets de conversation, je m'aperçus que cette idée me trottait toujours dans la tête. J'avais au plus profond de moi une sourde aspiration à rencontrer cette guérisseuse. Plus j'évitais d'y penser, plus j'en étais prisonnière. Une voix silencieuse au cœur de mon être me disait que cette

invitation dans l'Altaï pouvait être la clé qui me permettrait de comprendre les événements étranges et inexpliqués que j'avais connus récemment. Quelque chose d'inconnu semblait vouloir s'imposer dans mon existence, et je sentais de plus en plus nettement que je devais le laisser venir.

Ce ne fut donc pas, semble-t-il, une simple coïncidence si, peu après, au cours d'une pause-café matinale à l'hôpital, plusieurs de mes collaborateurs me firent observer que je travaillais trop, que j'étais beaucoup trop pâle et que je ferais sans doute bien d'aller me reposer un peu en prenant dès maintenant une partie de mes congés. Soulagée et excitée, je décidai de partir pour l'Altaï. J'appelai immédiatement Anna pour l'informer que je me joindrais à elle et pour coordonner nos projets.

Elle en fut ravie et s'étendit interminablement sur les détails du voyage.

— Mais, tu sais, nous partons demain. J'ignore si tu pourras trouver des billets pour le même train. Pourquoi ne prendrais-tu pas le premier train pour Biisk ? Tu me diras son numéro et nous viendrons te chercher à la gare. Ensuite, nous ferons la deuxième partie du voyage ensemble.

«Je suis si heureuse que tu te sois décidée, Olga.

Aujourd'hui, je commençais à penser que j'avais eu tort d'entreprendre tout ça, mais maintenant j'ai le sentiment que c'est la seule chose à faire. Je n'ai aucune idée du traitement que j'aurai à suivre et je me sentirai bien mieux si tu es à mon côté. Merci. On se retrouve à Biisk.

J'achetai un billet pour le train numéro huit et téléphonai à Anna pour l'informer que j'arriverais deux heures après elle et Nicolaï. Elle me dit qu'ils seraient heureux de m'attendre. Nicolaï avait fait demander à quelqu'un de son village de venir nous chercher en voiture à la gare. Comme il n'y avait pas de moyen de transport public ou commercial pour se rendre à Chouranak, le village de Nicolaï, il fallait trouver un chauffeur particulier.

Je bouclai ma petite valise, qui ne contenait que le minimum de vêtements, et pris un taxi jusqu'à la gare. Mon train partait de Novossibirsk à 22 heures et arrivait à Biisk le lendemain matin. Tandis que je rejoignais mon wagon, je ne pus m'empêcher de remarquer que même à cette heure tardive je sentais le printemps tout autour de moi. Il était dans la démarche des gens et dans le

chant des oiseaux, auquel se mêlait le gargouillis de la neige qui fondait. L'air sombre était plus doux et le couteau glacé de l'hiver, que seuls les vêtements les plus épais peuvent arrêter, avait disparu.

Comme d'habitude, la gare était bondée. Il n'y avait pas assez de sièges pour le tiers des passagers et visiteurs qui s'y trouvaient. Des familles entières dormaient sur des journaux par terre ou sur le large rebord des fenêtres. Des petits enfants pleuraient dans les bras de leur mère, mais moins fort que d'habitude, comme s'ils savaient que la saison nouvelle était là et que la bonne chaleur de l'été allait bientôt revenir. Même dans la salle d'attente mal aérée, encombrée de gens assis ou endormis n'importe où, il régnait une agréable atmosphère d'espoir.

Mon train était heureusement à l'heure. Comme je le craignais il était sale et l'air y était étouffant. Je me réjouis de ne pas devoir y passer plus d'une nuit. Mes voisins de compartiment étaient apparemment une famille de mineurs. Le mari ne parlait guère et la femme, fatiguée mais généreuse, me proposa un morceau de poulet, bien qu'il n'y en ait pas eu assez pour eux. Leur fils de deux ans dormait déjà quand ils étaient montés et, aussi surprenant cela soit-il, le vacarme causé par l'installation des autres voyageurs ne le réveilla même pas.

Je refusai poliment le poulet et leur offris la banquette du bas. Je grimpai sur celle du haut, heureuse d'échapper ainsi aux questions du genre : « Où allez-vous ? Pour voir qui ? Combien de temps ? » Manifestement, la femme avait envie de parler, mais pas moi. Bercée par le bruit et les premiers mouvements réguliers du train, je m'endormis immédiatement. Je savais que le lendemain je me retrouverais dans un monde nouveau.

Le matin, ce fut le tintement des cuillères de métal contre les verres qui me réveilla. La famille buvait son thé après avoir fini le poulet de la veille. Nous étions presque arrivés à Biisk, ce qui me ravit. J'avais juste le temps de me passer un peu d'eau sur le visage dans l'unique lavabo du wagon, après avoir attendu mon tour en compagnie des nombreuses personnes qui souhaitaient en faire autant.

Le train roulait déjà dans les faubourgs de la ville quand je pus enfin m'asseoir et regarder par la fenêtre. Je n'avais aucune idée du type de pays où nous nous trouvions. Sachant que Biisk était en altitude, je pensais au moins voir des montagnes au loin. Je

n'aperçus au lieu de cela que de tristes immeubles gris tous semblables, entourés de quelques arbres malingres. Le paysage rappelait tellement Novossibirsk que je n'y trouvai rien d'inspirant.

Après une dernière secousse, le train s'immobilisa. Les voyageurs se penchèrent par les fenêtres, le cou tendu, pour apercevoir les personnes venues les chercher. J'en fis de même. Je fus déçue de ne trouver aucune silhouette familière sur le quai.

Je descendis ma valise du filet et pris congé de mes voisins de nuit. Tandis que je sortais, l'air vif des hautes terres me confirma dans l'idée que le printemps n'avait pas encore atteint Biisk. Certains arbrisseaux disparaissaient presque encore sous la neige, et l'air du petit matin était proprement glacé. Avant même que cette pensée eût achevé de me traverser l'esprit, le froid intense me picotait déjà désagréablement l'épiderme.

Un porteur somnolent apparut derrière l'énorme chariot qu'il poussait lourdement. Son tablier avait dû être blanc mais, avec le temps, il était devenu si miteux qu'on n'en pouvait plus nommer la couleur. Il me proposa d'emporter ma minuscule valise jusqu'à l'arrêt des taxis.

J'avais à peine refusé que j'entendis Anna m'appeler. Elle courait vers moi de l'autre côté du quai en riant d'excitation.

— Tu nous avais donné un mauvais numéro de wagon et nous t'attendions à l'autre bout du train. Je suis si contente que tu sois là.

Elle me serra dans ses bras.

En arrivant à la sortie, j'aperçus Nicolaï qui se tenait tranquillement non loin de là. Il me salua cette fois sans cérémonie, plus comme une amie que comme un médecin ; il avait beaucoup changé, et paraissait plus enjoué, plus détendu, plus sûr de lui aussi. Il semblait même plus vieux. Ses cheveux bruns avaient poussé depuis que je l'avais vu. Il s'était fait une queue de cheval et portait de chauds vêtements de travail.

Je le saluai, il me débarrassa de ma valise et nous nous dirigeâmes vers la rue. Seuls deux vieux taxis, quelques voitures particulières et une jeep kaki y étaient garés. Le chauffeur de celle-ci descendit à notre rencontre. C'était un homme grand et fort chaussé de bottes de caoutchouc boueuses, vêtu d'un pardessus épais et coiffé d'une chapka de lapin noire.

Nicolaï nous le présenta : c'était son voisin Sergueï. Celui-ci nous fit tout de suite comprendre qu'il n'était pas heureux d'être là et qu'il

n'était venu que par devoir. Son impatience à retrouver son village apparut dans la brusquerie avec laquelle il nous intima de monter à bord.

Anna et moi nous installâmes docilement à l'arrière comme on nous l'avait indiqué. Anna me chuchota qu'à en juger par ses manières autoritaires Sergueï devait sortir de l'armée.

— Il est trop âgé pour ça, répondis-je, et nous nous mîmes toutes les deux à pouffer de rire.

Le moteur de la jeep faisait un bruit terrible mais semblait tourner rond et nous partîmes pour la dernière étape de notre voyage, Chounarak. Il n'y avait aucun passant à cette heure matinale, mais la circulation automobile était déjà assez dense dans les rues de la ville. La plupart des voitures étaient vieilles et cabossées et faisaient encore plus de bruit que la nôtre. De temps en temps, un gros camion nous frôlait dangereusement, laissant derrière lui une traînée de fumée brunâtre qui mettait beaucoup de temps à se dissiper dans l'air glacé du matin.

Quand nous fûmes sortis de la ville, je n'avais rien vu d'autre que ce que j'avais brièvement aperçu du train. S'il y avait quelque chose de particulier à Biisk, ça m'avait échappé. Nous roulions sur la grande route, seulement accompagnés de quelques camions. Plus les immeubles s'espaçaient, plus les arbres étaient nombreux. Bientôt ils enserrèrent la route de part et d'autre et se firent plus gros et plus hardis ; on aurait dit qu'ils allaient se rejoindre sur la route étroite où nous filions.

Sergueï était tellement expert dans l'art d'éviter les affreux nids de poule de la chaussée que je lui pardonnai vite sa brusquerie militaire. À l'avant, Nicolaï et lui échangeaient des nouvelles du village. Anna et moi passions le temps en parlant de nos amis communs. Petit à petit, le rythme hypnotique du voyage nous calma tous et le silence s'instaura naturellement.

Il nous fallut plus de trois heures pour atteindre Chounarak. Le temps ne me parut pas si long car mon attention avait fini par se concentrer sur le paysage qui se déroulait de chaque côté. J'étais comme en état de transe. La neige fondue au bord de la route devenait de plus en plus blanche à mesure que nous avancions et, vus des fenêtres de la jeep, les conifères géants semblaient se confondre.

Après avoir vécu si longtemps dans une ville industrielle très active, j'avais oublié ce que c'était que de se trouver en pleine nature.

Même les quelques séjours que j'avais parfois faits dans des maisons de campagne avaient eu pour but de rencontrer des gens et ils ne m'avaient pas donné l'occasion de sentir la beauté de notre environnement naturel. Maintenant, la forêt que nous traversions accaparait toute mon attention. Je sentais une force énorme dans ses arbres vigoureux aux vieux troncs noueux, dans le vert sombre des conifères et dans le mouvement rythmé des arbres qui semblaient ne faire qu'un avec le vent.

Après un virage, le premier panorama du massif de l'Altaï parut soudain devant nous. Sous le soleil, les crêtes arrondies de ces montagnes anciennes formaient des motifs exquis d'ombre et de lumière. Cette douce beauté enserrée dans des montagnes rocailleuses m'offrait un spectacle que je n'avais jamais vu, et j'en fus littéralement suffoquée.

La route se fît plus étroite et plus sinueuse. Le paysage semblait si sauvage que l'on imaginait mal comment des hommes auraient pu y survivre. Mais quand apparurent enfin les premières maisons du village, elles avaient l'air parfaitement à leur place dans ce décor. Nous dépassâmes quelques vieilles isbas suffisamment éloignées les unes des autres pour paraître isolées tout en étant assez proches pour bénéficier de l'énergie commune du village. Près d'une de ces maisons, une vieille femme était sortie travailler dans son jardin encore enneigé. Elle se dressa sur notre passage et jeta un regard sévère sur la jeep. Enfin, nous nous arrêtâmes près d'une petite maison verte blottie derrière une palissade.

5

— Nous y sommes, dit Nicolaï en ouvrant la porte arrière de la jeep.

L'aboiement d'un chien, probablement un molosse, retentit derrière la haute palissade, par-dessus laquelle on apercevait le haut d'un perron. La porte de celui-ci s'ouvrit et nous entendîmes une voix de femme :

— Voilà, voilà !

Nous continuâmes d'entendre la voix tandis que nous sortions de la voiture; maintenant elle hurlait au chien de se taire et de filer.

Nous sortîmes nos bagages et attendîmes patiemment près de la clôture.

— C'est si beau ici, s'exclama Anna en humant l'air.

J'acquiesçai silencieusement. Ma vue et mes autres sens me rappelèrent à ce moment que dans le passé j'avais connu un endroit sauvage et étrange comme celui-ci, bien que je ne sache plus ni où ni quand.

Enfin le portail s'ouvrit brusquement, encadrant une petite femme entre deux âges avec un manteau de fourrure jeté sur les épaules. La cordialité et la gentillesse illuminaient son beau visage de lune. C'était Maria, la mère de Nicolaï. Elle nous fit vite entrer pour nous réchauffer.

Nous bûmes un verre de thé autour d'une vieille table de bois sombre et nous installâmes. Au bout de quelques heures, nous étions parfaitement à l'aise dans ce nouvel environnement. Anna et moi étions à la fois fatiguées et énervées et nos esprits étaient naturellement occupés de ce que nous ferions dans les jours à venir. Nicolaï se sentait de toute évidence détendu chez sa mère. Il comprenait qu'en décidant de retourner dans son village, il avait fait

un choix important, qui allait changer sa vie et, manifestement, il s'en réjouissait.

Enfin, le soir commença à tomber sur le village. Maria attendit que l'obscurité se fasse pour allumer la lumière. Nous apprîmes par la suite qu'elle commençait à s'inquiéter, mais elle s'efforçait de n'en rien montrer. Dans le mot qu'il lui avait fait parvenir par l'intermédiaire d'un voisin, Nicolaï lui avait seulement annoncé qu'il arriverait avec deux amis médecins. Maria s'attendait à voir des gens qui correspondaient à l'image qu'elle se faisait de la profession, c'est-à-dire des messieurs d'âge mûr, portant lunettes et costume. Toute la journée elle s'était demandé comment elle allait recevoir ces amis si cultivés que son fils s'était faits et avait même préparé des questions à leur poser. Or c'étaient deux jeunes femmes qui étaient assises à sa table, et elle ne savait pas comment s'y prendre.

Si nous restions chez elle avec Nicolaï, le village entier en jaserait pendant des mois. Elle entendait déjà les cancans :

— Mais pourquoi Nicolaï a-t-il amené non une mais deux filles chez lui ? Et comment sa mère a-t-elle pu leur permettre de rester tous ensemble ?

Même si les ragots des voisins n'avaient pas été à craindre, la maison, avec ses deux pièces, était si exiguë qu'il serait déjà difficile d'y loger quatre personnes. Elle buvait son thé à petites gorgées, s'efforçant de paraître tranquille. Intérieurement, son esprit bouillonnait. Comment faire face à la surprise que son fils lui avait réservée ? Elle priait mentalement avec ferveur : « Ô, vénérable fille d'Ulgen ! Toi qui es si sage et si bonne, viens à mon aide ! Indique-moi ce que je dois faire. » Elle espérait une réponse qui ne vint pas.

Inconscientes du dilemme de Maria, Anna et moi nous demandions où nous pourrions aller enfin nous reposer et commencions à trouver le temps long. Maria aussi était nerveuse et en voulait à Nicolaï qui, lui, paraissait ne rien voir du malaise qu'il avait créé.

Tandis que Maria réfléchissait, son attention se porta sur le tambourin accroché à droite de la porte d'entrée. Elle l'avait fabriqué après la mort de son frère, sur le conseil d'anciens du village. Ils lui avaient dit qu'elle devait en confectionner un parce que son frère était un «kam» — un chaman — et que le tambourin l'aiderait à rester sur terre. Il était de belle facture et elle en était fière, même si elle n'en comprenait pas pleinement la signification. L'instrument lui

rappela son frère et lui apporta la solution qu'elle cherchait avec tant d'acharnement. Les filles pourraient loger chez Mamouche.

Bien sûr, se dit-elle. Comment n'y avais-je pas pensé ?

Tout en sirotant son thé, elle proposa cette solution à Nicolaï. J'avais l'esprit ailleurs et n'entendis qu'à moitié ce qu'elle disait.

— Très bien, répondis-je. (J'avais compris qu'une décision venait d'être prise quant à notre installation et que j'allais enfin pouvoir dormir.) Nous logerons où cela vous arrange.

— Du moment que ce n'est pas dehors, ajouta Anna, facétieuse mais lasse.

Nicolaï resta quelques minutes à réfléchir avant de répondre. Puis il donna son accord et demanda à sa mère de nous donner des draps. Nous la remerciâmes et nous hasardâmes dans la nuit, vers la maison d'un chaman mort.

Le ciel resplendissait de milliers d'étoiles et le demi-cercle de la lune brillait au-dessus de nos têtes. Ailleurs, les hululements des oiseaux de nuit venus de la forêt auraient été effrayants mais, ici, ils paraissaient naturels. Les terreurs de la nuit ne persistent que près de leur source. Les mégalopoles, avec toutes les tensions et l'agressivité de populations trop nombreuses et trop rapprochées, étaient bien plus effrayantes que les bruits nocturnes de la forêt dans ce minuscule hameau.

Un homme et deux femmes avançaient d'un pas pesant sur le chemin bordé de neige et, tantôt parlant tantôt riant, se dirigeaient vers une des maisons les plus isolées du village. Mamouche avait à dessein bâti la sienne à l'extrémité nord, sur une hauteur.

Quand nous entrâmes dans l'isba, Nicolaï alluma une bougie car il n'y avait pas l'électricité. À l'intérieur, tout disparaissait sous une épaisse couche de poussière, mais l'air n'y était pas confiné. Cette maison n'était qu'une longue pièce éclairée d'une unique fenêtre percée dans l'angle gauche, près d'un vieux lit étroit de bois sombre. De l'autre côté, il y avait une petite cuisine et une cheminée. Au milieu, le sol était recouvert d'une énorme peau d'ours. Une vieille paire de bottes d'homme en cuir de renne était posée tout à côté de la tête de l'ours. D'abord surprises par le caractère étrange de cette cabane, nous nous y accoutumâmes petit à petit.

— Olga, regarde-moi ça ! s'exclama Anna.

Elle avait découvert une étrange coiffure de plumes qu'elle s'était mise sur la tête dans un de ces instants de folie que provoquent la

fatigue et l'énervement. La voilà qui me regardait d'un air comique.

— Ça me ressemble ? Ça me va ? demanda-t-elle.

La coiffure était faite, dans sa partie supérieure, d'un hibou empaillé, avec ses yeux ouverts, son bec et ses oreilles. Les ailes avaient été arrachées pour former les rabats qui encadraient maintenant le visage d'Anna.

— Ça ne vous ressemble pas du tout, dit Nicolaï, qui ôta le chapeau de la tête d'Anna et alla le poser à l'autre bout de la pièce.

Anna, qui avait procédé à un rapide inventaire des lieux, demanda à dormir dans le petit lit, ne me laissant pas d'autre choix que de coucher par terre sur la peau d'ours. Avec les draps et les couvertures qu'il avait apportés, Nicolaï nous fit nos lits puis repartit seul chez sa mère. Anna et moi ne tardâmes pas à souffler la bougie et à nous affaler sur nos lits. La journée avait été longue et intéressante.

Je m'effondrai sur la peau d'ours, ravie de pouvoir me coucher, même là-dessus. Au bout de quelques minutes seulement, je m'aperçus que la couette de duvet ne serait pas assez chaude, et je mis mon manteau de fourrure par-dessus, avant de me blottir dans ce lit pour le moins étrange.

À en juger par sa respiration profonde, Anna dormait déjà ; quant à moi, j'avais du mal à me détendre. Le passage entre le monde confortable auquel j'étais habituée et cette peau d'ours dans la maison d'un chaman mort avait été si brusque qu'il avait fallu que je me couche pour sentir combien tout cela me dépassait. L'odeur de la peau d'ours, que je n'avais pas vraiment remarquée tout d'abord, devint de plus en plus gênante et me mit mal à l'aise. Aucun des bruits familiers de ma maison n'était là pour m'apaiser. Je n'entendais ni le léger tic-tac de mon réveil à la tête de mon lit, ni les voix des voisins à travers les minces cloisons de l'immeuble, ni la circulation automobile dans la rue. Je ne m'étais encore jamais aperçue que certaines des choses qui m'embêtaient dans mon petit appartement me rassuraient aussi et qu'elles avaient fini par m'être nécessaires pour m'endormir.

Le clair de lune qui tombait de l'unique fenêtre illuminait les quelques objets qui m'entouraient dans la pièce quasi vide. Le tas de bois de chauffage montait la garde près de la porte. À ma droite, je voyais une vieille chaise blanche, sur laquelle Nicolaï avait jeté la coiffe de hibou. Celle-ci paraissait s'animer tandis que je la regardais

dans la pénombre. Au-dessus de moi, près de la fenêtre, il y avait une petite table mais, du sol, je ne pouvais pas voir ce qui était dessus.

Sur la gauche, un vieux tambour de peau de forme ovale était posé contre le mur blanc. Le dessus était tourné vers la paroi et je n'en apercevais que le dessous. La poignée était constituée de deux morceaux de bois sculptés qui se croisaient en leur milieu à angle droit. Ils représentaient une figure d'homme: la pièce la plus longue formait le corps, avec la tête contre un bord du tambour et les pieds contre le bord opposé. L'autre morceau représentait les mains et les bras, et neuf anneaux de métal étaient passés dans les doigts de chaque main. Le tambour était de belle taille, et l'axe le plus long de son ovale devait mesurer près d'un mètre. Au milieu de la peau tendue je distinguais, même par-dessous, une sorte de fente qui semblait avoir été ménagée intentionnellement. Je m'imaginai le bruit que devait produire cet instrument avant d'être cassé. Tandis que j'essayais d'en deviner le rythme, le tambour sembla se rapprocher de plus en plus, jusqu'à ce que sa silhouette sombre emplisse tout mon champ de vision et que je ne sache plus si je veillais ou dormais.

J'ai dû m'endormir tout de suite, profondément. Plus tard, je me suis souvenue d'un rêve étrange. Je me trouvais près d'une lourde porte de bois bien astiquée. Elle était fermée. Je tendais la main vers elle et, plus je la touchais, plus ma main me semblait réelle. Plus je bougeais la main, plus je prenais conscience de moi-même et de tous mes sens.

Je me rendais compte que je dormais encore et que je rêvais mais, en même temps, j'étais pleinement consciente et entièrement libre. Je savais que je pouvais utiliser ma main pour ouvrir la porte et la franchir. J'avais le cœur joyeux et je souhaitais que le rêve se poursuive. Soudain je m'aperçus qu'il y avait quelqu'un d'autre dans mon rêve, derrière la porte fermée, et que ce quelqu'un me voyait avec un degré de conscience égal au mien. J'eus peur. Je cessai de bouger la main et tout s'évanouit.

Nous nous réveillâmes au petit matin dans le silence absolu de ce paisible village. La lumière du soleil envahit notre unique fenêtre. Même en plein jour, l'étrange demeure du défunt chaman ne perdait pas son aspect effrayant. Je me souvins de l'histoire que Nicolaï m'avait racontée à l'hôpital, sur l'agonie de son oncle dans cette même maison. Manifestement, pareil endroit pouvait troubler

profondément des personnes naturellement fragiles sur le plan psychique. Nicolaï appartenait à cette catégorie. Tandis que nous attendions qu'il vienne nous chercher et nous emmène le plus vite possible hors de la maison du chaman, je compris bien mieux son récit.

Heureusement, Nicolaï arriva peu après notre lever et nous invita à aller déjeuner chez sa mère. Avant de sortir, je l'interrogeai sur le tambour. Celui-ci m'impressionnait encore plus à la clarté du matin que dans la nuit. Même cassé il donnait une impression de robustesse, de puissance et de vie.

— C'était le tambour de mon oncle. Je l'ai vu s'en servir une fois. Après sa mort, des anciens de chez nous sont venus. Ils ont dit à ma mère qu'après le décès d'un chaman il fallait notamment briser son tambour. C'est une loi non écrite. Ils lui ont appris qu'un tambour ne devait être utilisé que par un seul chaman. Quand le chaman est mort, l'esprit du tambour doit être renvoyé par un trou que perce un parent. C'est ce qu'a fait ma mère.

« Aujourd'hui nous allons voir Oumaï, la chamane de Koubia, un village pas loin d'ici. Elle vous en dira bien plus sur ce rite de passage si vous voulez l'interroger.

C'est sans regret que nous quittâmes la sinistre maison de Mamouche. Le chaleureux logis de Maria, où les préparatifs du déjeuner battaient leur plein, avait, par contraste, quelque chose de rassurant. Maria faisait bouillir des œufs, réchauffait du pain noir et nous versait du vrai lait bien crémeux, attentive à nous nourrir copieusement en vue de cette journée.

Nous n'avions aucune idée de ce qui était prévu. Quand nous demandâmes à Nicolaï comment nous irions à Koubia, et à quelle distance c'était, il fit la sourde oreille. Il se contenta de nous dire de prendre les vêtements les plus chauds que nous avions et de le suivre. Maria nous munit de pain et de fromage pour la route.

6

Si j'avais su combien il ferait froid et quel mal nous aurions à atteindre le village d'Oumaï, je ne serais pas venue. Nous marchâmes interminablement sur une étroite route de montagne — en fait, un simple sentier — qui disparaissait par endroits entièrement sous une épaisse couche de neige. Mes bottes de ville n'étaient pas faites pour cela et j'eus bientôt les pieds trempés.

Au bout d'une heure, Nicolaï ne nous avait toujours rien dit et nous commencions à nous interroger sur notre résistance. D'abord nous avions essayé d'en rire, mais le froid et l'altitude eurent bientôt raison de nous et nous épuisèrent. La beauté du paysage ne parvint plus à nous réconforter. Sur un ton qui n'était pas seulement de plaisanterie, nous nous demandâmes si nous n'allions pas mourir ici sur ce chemin raboteux et si, dans ce cas, on parviendrait même à retrouver nos corps. La pensée que nos morts passeraient inaperçues sur ce tranquille sentier enneigé bordé d'énormes conifères donnait à réfléchir et nous aidait à marcher, pas à pas, douloureusement.

Ce fut Anna qui remarqua la première de la fumée au-dessus d'une petite maison. Elle bondit de joie et, tout excitée, se mit à m'embrasser.

Nicolaï nous confirma que nous étions bien à Koubia, et nous nous réjouîmes de l'entendre enfin rompre un silence irritant. Tandis que nous approchions du village, l'idée de nous retrouver au chaud devant un bon feu et de ne plus avoir à marcher interminablement dans cette neige froide nous emplissait de bonheur. Cependant, j'avais remarqué que Nicolaï devenait nerveux.

— Je dois vous avouer une chose, dit-il enfin. J'ignore comment les gens d'ici réagiront en vous voyant.

Nous nous contentâmes de le regarder, incapables de dire quoi que ce fût.

— Nous sommes venus voir Oumaï, qui est une «kam». Nous autres, nous n'utilisons pas le terme de « chaman ». Ce n'est pas un mot à nous. C'est un mot inventé par les Russes. Nous, nous disons « kam ». L'ennui c'est que vous êtes russes. Mon peuple a de bonnes relations avec les Blancs, mais seulement en surface. Peut-être que personne à Koubia ne vous parlera des kams et de leurs rituels. Et il est encore plus probable que personne ne vous laissera assister à une véritable cérémonie de guérison. Je ne le savais pas avant de venir. C'est ma mère qui me l'a dit ce matin. Elle pense qu'il n'est peut-être pas bon que vous rencontriez Oumaï.

La chose paraissait stupide et absurde, après tous les efforts que nous avions déployés pour arriver à cet endroit lugubre. Anna risquait de ne pas obtenir la guérison qu'elle était venue chercher. J'éclatai de rire, mais Anna se fâcha.

— Ce n'est pas drôle ! C'est complètement idiot ! Je suis gravement malade, et je suis arrivée avec Olga dans ce bled perdu pour qu'on m'aide. C'est vous, Nicolaï, qui nous avez invitées. C'est vous qui nous avez entraînées aujourd'hui à entreprendre cet affreux voyage dans le froid. Et vous nous dites maintenant qu'on risque de nous mettre à la porte du village ? Pour mourir dans la neige, peut-être ?

— Pourquoi avez-vous fait ça ? lui demandai-je, incrédule. Sont-ils tous aussi irresponsables que vous dans votre peuple ?

Sans hésitation, Nicolaï répondit :

— C'est mon oncle Mamouche qui m'a demandé de vous conduire ici.

Quand il eut dit ces mots, sa nervosité disparut et il parut plus calme et sûr de lui.

— Bravo ! railla Anna. Me voilà dans un trou glacé avec un malade mental et une amie soi-disant psychiatre. Olga, tu ne l'as donc pas examiné à l'hôpital, ce Nicolaï ? ajouta-t-elle en me lançant un regard accusateur. Même moi, qui ne suis pas psychiatre, je pourrais te dire qu'il présente des symptômes de maladie mentale qui crèvent les yeux.

Ces paroles d'Anna me blessèrent d'autant plus vivement que, je m'en rendais compte, elles contenaient une part de vérité. Nicolaï restait silencieux, et je fus gênée par son embarras. Je répondis enfin :

— Anna, nous sommes arrivées. C'est ce que nous voulions. Il n'est pas possible de faire demi-tour sans nous être d'abord reposées. Nous n'avons pas d'autre choix que d'entrer dans le village.

Je me sentais un peu plus calme et espérais que mes paroles apaiseraient aussi Anna.

— Écoutez, reprit Nicolaï. Il y a une centaine d'années, il s'est passé ici des événements qui ont beaucoup modifié l'attitude de mon peuple vis-à-vis des gens de passage. Des hommes étrangers à la population et au pays ont décidé d'apporter ici leur religion. Un jour, ils ont convoqué tous les kams, proches ou lointains, à une cérémonie. Ils leur avaient dit qu'ils voulaient la paix entre les religions. Une trentaine de kams sont venus, avec leur tambour pour tout bagage. Les étrangers les ont tous enfermés dans une cabane en bois. Puis ils l'ont arrosée de pétrole et y ont mis le feu.

« La maison a brûlé pendant des heures, avec les kams dedans. Personne du village n'a pu faire quoi que ce soit. Alors que la maison n'était plus que cendres, trois des kams en sont sortis vivants. Les étrangers étaient terrifiés. Ils n'ont pas essayé d'arrêter les trois kams mais se sont éloignés de la maison calcinée et, pétrifiés, ont regardé les kams s'éloigner. Ceux-ci sont partis dans des directions différentes et ont continué à exercer leur activité. Mais, depuis ce temps, les kams accomplissent leurs rites en secret. Oumaï descend d'un des trois kams sortis du feu.

— Les étrangers étaient-ils chrétiens ? demanda Anna.

— Non, répondit Nicolaï. Les chrétiens sont venus plus tard. Et puis, après, les communistes.

Sans plus parler, nous nous dirigeâmes vers le village.

Je vis Anna prendre doucement Nicolaï par la main et lui demander pardon. Je savais qu'elle regrettait ce qu'elle avait dit sous l'emprise de la colère quelques minutes auparavant. Il hocha la tête et se dégagea vivement.

Le village ressemblait à celui de Nicolaï, mais les maisons étaient plus petites et les habitants paraissaient encore plus pauvres. Nous approchâmes d'une vieille bâtisse dont l'antique cheminée laissait échapper un filet de fumée. Il n'y avait personne dans les rues, et aucun chien n'annonça notre venue.

— Je pense qu'elle est là, dit Nicolaï tandis que nous nous arrêtions devant l'entrée. Le mieux est que vous m'attendiez ici,

ajouta-t-il en poussant la porte qui n'avait pas été fermée à clé; il disparut dans l'obscurité d'une pièce étroite.

Mes pieds mouillés commençaient à geler. Anna alluma une cigarette. L'attente nous parut interminable. Enfin Nicolaï sortit et se dirigea droit vers Anna.

— Oumaï vous soignera cette nuit.

Ses paroles parurent rester suspendues en l'air quelque temps avant d'atteindre vraiment nos esprits inquiets.

— Elle m'a dit de vous emmener dans une autre maison, où vous l'attendrez. Elle a senti votre besoin de guérir afin de pouvoir vivre de nouveau normalement.

Il prit Anna par la main et la conduisit vers une maison située de l'autre côté de la route.

— Une seconde, Nicolaï. Et moi ? m'écriai-je.

— Oumaï m'a chargé de vous demander pourquoi vous étiez venue. Attendez-moi. Je reviens tout de suite.

J'étais stupéfaite et déconcertée. Cette question, pourtant simple, me troublait. Pourquoi étais-je ici ? À coup sûr, je devais rêver. En venant, j'avais eu la vague impression d'aller vers une sorte d'expérience mystique, mais à aucun moment de ce voyage je n'avais essayé de m'en donner une explication rationnelle. Je pouvais prétendre que j'étais venue en touriste, que j'avais seulement voulu accompagner mon amie et voir les montagnes. Mais ce n'était pas vrai, et je savais que cette réponse ne serait pas acceptée par la femme de la maison. Une fois de plus, j'avais omis de prendre des décisions conscientes et je devais en subir les conséquences ; je me faisais pitié.

Quand Nicolaï fut de retour et qu'il me toucha la main, je sursautai. Je lui dis la première chose qui me vint à l'esprit :

— Je suis venue la voir pour apprendre.

Il rentra dans la maison. Puis il en ressortit presque aussitôt et me fit signe de le suivre à l'intérieur. Par contraste avec la lumière éclatante du jour, l'obscurité me sembla tout d'abord totale. Quand mes yeux s'y furent un peu accoutumés, je m'aperçus qu'il n'y avait qu'une grande pièce, absolument vide, et deux femmes.

— Bonjour, fis-je avant que Nicolaï ait eu le temps de m'intimer d'un geste l'ordre de rester silencieuse et de m'installer par terre dans un coin.

L'une des femmes était couchée à plat ventre sur le sol au milieu de la pièce. Sur son dos nu on voyait des traces de boue et d'herbes. L'autre femme paraissait plus âgée. Elle était de petite taille, et semblait saine et robuste. Elle portait une étrange robe longue en épais tissu d'hiver multicolore avec, cousues dans le dos, des petites poupées de chiffon. Ses cheveux bruns disparaissaient presque entièrement sous un fichu bleu ; son visage mongol était très ridé. Elle devait avoir dans les soixante-dix ans.

Elle n'avait pas paru me remarquer, trop occupée qu'elle était à installer un étrange objet à côté de la femme couchée. C'étaient trois morceaux de bois d'environ un mètre chacun assemblés en un triangle grossier. Le bois encore vert avait conservé la couleur fraîche et même le parfum du pin sur lequel il avait été coupé. Les faces en étaient recouvertes de gravures représentant des poissons.

Je me dis que ce devait être Oumaï, et que j'assistais à une guérison. Oumaï avait placé le triangle de bois orné de poissons à droite de la femme, de telle sorte qu'il les séparait l'une et l'autre d'une immense peau de cerf posée de l'autre côté.

Nicolaï était assis à l'autre bout de la pièce, et tout l'espace qui entourait les deux femmes était vide. Oumaï prit un petit tambour et commença à en jouer doucement. Le rythme fut d'abord irrégulier et faible, comme incertain. Puis, tandis qu'elle se mettait à tourner gracieusement autour du corps immobile, elle entonna un chant dans sa langue. On aurait dit une supplication.

Par terre, la femme au dos nu ne faisait aucun bruit et semblait dormir. Bien que la température de la pièce n'eût été que de quelques degrés supérieure à celle de l'extérieur, elle ne semblait pas avoir froid et son corps était détendu. Oumaï tournait autour d'elle; parfois elle se penchait et tapait sur son tambour juste au-dessus du dos de la femme. Le rythme de son chant se précisa, les paroles se firent plus fortes. Elle tournait de plus en plus vite.

À considérer son agilité, je me dis qu'elle était sans doute plus jeune que je ne l'avais pensé tout d'abord. Les battements du tambour devinrent si forts qu'il me sembla impossible qu'ils viennent d'un si petit instrument. La voix d'Oumaï se fit incroyablement profonde et puissante. J'avais du mal à reconnaître la personne que j'avais vue commencer à danser. Elle paraissait plus grande, plus forte, plus agressive et masculine ; on aurait dit un guerrier luttant dans un duel sans merci contre un puissant ennemi. Elle

sautait et tournoyait avec une vivacité et une vigueur incroyables. Le chant devint cri de bataille. Elle avait le souffle court et profond et, dans les yeux, une lueur de triomphe. Puis elle saisit brutalement la femme par les épaules et lui cria quelque chose en langue altaïque.

La femme se dressa sur ses genoux. Ses cheveux emmêlés pendaient de chaque côté de son visage et ses yeux étaient restés clos ; elle semblait être en transe. Elle rampa jusqu'au triangle de bois, dont l'intérieur était juste assez grand pour qu'un être humain puisse se glisser au travers. Elle s'y engagea.

Oumaï vociférait de plus en plus fort. Elle jeta le tambour et se mit à la pousser à l'intérieur du triangle. Ses cris devinrent une mélopée plaintive. La femme avait du mal à passer à travers le triangle. Son corps nu se tordait sous les éraflures que lui infligeait ce bois frais mal dégrossi. Oumaï essayait d'augmenter sa douleur en secouant le triangle d'avant en arrière, griffant sans cesse la peau de la femme à mesure que celle-ci se poussait dans le triangle.

J'étais tout absorbée par ce spectacle. Soudain, un des poissons sculptés sur le bois s'anima et se mit à nager de gauche à droite sur les côtés du triangle. Oumaï poursuivait sa mélopée, et la femme avait presque réussi à traverser le triangle. Quand elle fut passée, Oumaï sauta à son côté et souleva la peau de cerf. La femme rampa dessous et en fut entièrement recouverte.

Oumaï devint alors plus agressive encore. Avec des hurlements et des gestes menaçants, elle ramassa le triangle et le cassa. Elle avait une expression de haine intense, comme si des légions d'ennemis étaient cachées dans ce triangle. Elle le piétina et tapa dessus. Elle devait déverser sur lui un flot d'injures dans sa langue. Quand il n'en resta plus que les débris sur le sol, elle fit subir le même sort à son tambour. Il n'y eut bientôt plus que des bouts de bois éparpillés par terre autour de la femme couchée sous la peau de cerf.

Oumaï se tourna vers Nicolaï et lui dit quelques mots dans leur langue. Il me sembla comprendre qu'il devait aider la femme à sortir de sous la peau. Oumaï avait repris son aspect de petite vieille, mais je savais désormais que cette femme indigène avait en elle un pouvoir énorme. Elle s'assit par terre, sortit une pipe d'une poche cachée sous sa robe et se mit à fumer. Elle suivait calmement des yeux Nicolaï qui aidait la femme à se redresser et à remettre ses habits.

Celle-ci avait l'air fatigué et endormi. Sans même paraître voir Oumaï, elle se dirigea à pas lents et lourds vers la porte. Elle l'ouvrit et sortit sans un mot, ni un geste. J'en fus surprise et impressionnée. J'avais pensé qu'elle manifesterait de la gratitude, qu'elle dirait à Oumaï comment elle se sentait, bref, je m'attendais à tout sauf à la voir manifester une indifférence aussi totale pour celle qui l'avait guérie.

Je me tournai vers Oumaï pour voir comment elle réagirait à cette façon de prendre congé. À ma grande surprise, je m'aperçus qu'elle me regardait intensément de ses yeux malins. Elle dit quelques mots à Nicolaï et garda les yeux fixés sur moi, la pipe à la bouche. Je ne pouvais pas détourner mon regard et réalisai que je lui souriais stupidement.

Nicolaï me traduisit ses propos.

— Elle dit que vous avez bien fait de l'aider à charger le poisson de la maladie de la femme pour qu'il l'emporte dans le monde inférieur.

Oumaï se leva et débarrassa le sol des débris qui y restaient après la séance de guérison. Puis elle alla vers Nicolaï et eut avec lui une brève conversation dans la langue locale. Je savais que même si elle connaissait le russe, je ne l'entendrais pas le parler.

Nicolaï se tourna vers moi :

— Elle veut que vous la suiviez à la maison où elle est descendue. Elle n'habite pas dans ce village, voyez-vous. Nul ne sait où elle habite. La maison où nous nous trouvons maintenant a été abandonnée quand la famille qui l'occupait est partie pour la ville il y a quelques années. Oumaï n'y vient que pour les guérisons.

Je demandai si nous allions retrouver Anna, dans l'espoir d'assister à la guérison de mon amie, et peut-être même y contribuer. Nicolaï répondit qu'il n'avait aucune idée de l'endroit où Oumaï m'emmenait.

Tandis que nous parlions, Oumaï était allée vers la porte et l'avait ouverte. Je m'aperçus que je n'avais pas vu le temps passer, car dehors il faisait déjà presque nuit. Oumaï me fit signe de sortir et je la suivis dans la pénombre. Elle ne portait que sa robe, sans manteau d'hiver pour la protéger de la morsure du froid. Dans la rue gelée, ses pas rapides prirent la direction opposée à la maison où Anna nous attendait.

— Je vais voir Anna, dit Nicolaï.

Je suivis la silhouette d'Oumaï sur l'étroit sentier glacé bordé de part et d'autre de hauts murs de neige. Nous passâmes devant quelques fenêtres allumées. Dans l'air froid où nous marchions, qu'il paraissait faire bon à l'intérieur !

Tout ce que j'avais vécu ce jour-là m'avait tellement tendu l'esprit que j'étais passablement perturbée. Je n'étais pas fatiguée, et je n'avais plus peur. Bien que je n'eusse aucune idée de ce qui allait arriver, ni de ce qu'Oumaï attendait de moi, je décidai de ne plus y penser. Pour la seconde fois en deux jours, je reconnus dans mes sensations comme un écho d'une autre époque, sans toutefois pouvoir me souvenir où et quand cela s'était passé.

7

Nous arrivâmes enfin à une grande bâtisse à deux entrées, une de chaque côté. La partie gauche était éclairée et, à l'intérieur, je voyais des silhouettes qui se déplaçaient. Oumaï alla à droite, vers l'autre porte, et la poussa.

La pièce où nous entrâmes était presque ronde et n'avait pour tout meuble qu'une couche recouverte d'une vieille couverture. Il faisait sombre et il y avait dans l'atmosphère quelque chose qui suscita en moi une vive appréhension. J'aurais été encore plus inquiète si le calme visage d'Oumaï n'avait pas été là pour me rassurer. Sans vraiment savoir pourquoi, il me semblait que je la connaissais déjà bien. Peut-être parce qu'elle me rappelait un peu ma grand-mère, dont les traits portaient les marques de l'héritage mongol commun à beaucoup de Russes. Je m'efforçais de ne pas lâcher une seconde le regard d'Oumaï, craignant sans cela que la peur ne m'envahisse et ne me perde.

Elle alluma la lumière et me fit signe de m'allonger sur la couche. J'écartai la vieille couverture de patchwork et me mis à ôter mon manteau. Elle m'arrêta d'un geste; je me couchai donc sur la couverture avec tous mes vêtements d'hiver. Le sol de terre battue n'était guère plus chaud que dehors et je sentis immédiatement le froid monter. Je me demandai combien de temps j'allais rester allongée là.

Je vis Oumaï allumer du feu au milieu de la pièce puis éteindre la lumière. Il n'y avait ni âtre ni cheminée, et le feu brûlait simplement par terre, au milieu de la salle vide. Les flammes avaient quelque chose de mystérieux. Bien que je n'eusse jamais rien vu de semblable, tout cela me semblait étrangement familier et j'éprouvai la nostalgie d'une époque ancienne, inconnue, oubliée. Oumaï entonna une chanson douce dont je ne compris pas

les paroles, mais qui semblait s'adresser au feu avec amour et dévotion.

Il n'y avait pas longtemps que j'étais parmi les peuples de l'Altaï, mais je sentais intuitivement qu'ils étaient essentiellement tournés vers le présent. Ils ne vivaient pas dans le passé. Ils ne rêvaient pas de l'avenir. Oumaï était entièrement concentrée sur le « maintenant », et à ce moment-là « maintenant » consistait à faire un feu.

Tandis que la flamme illuminait la pièce, la fragile tranquillité que j'avais connue s'évanouit et le sentiment d'un danger rôdant alentour s'empara de nouveau de moi. Je ne pouvais plus voir les yeux d'Oumaï, qui refusait de me regarder. Elle sortit quelque chose de sa poche et le jeta dans le feu. La flamme avala cette nourriture comme une bête affamée, monta pendant quelques secondes puis redescendit à sa hauteur normale.

Le chant d'Oumaï se fit différent et j'eus l'impression d'être pour ainsi dire à l'intérieur. Quelque chose se passait en moi. Mon attention était captivée par la fumée du feu. Je ne pouvais pas m'en arracher, ni penser à quoi que ce fût d'autre.

Des fragments de pensées me traversent l'esprit à une vitesse incroyable. Deux seulement ont le temps de s'y graver : « J'ai très froid » et « C'est une psychose ». Le second m'épouvante. Le sentiment de perdre mon monde m'envahit. Bandant toute mon énergie, j'essaie de trouver en moi un lieu d'où je puisse parler. Je ne sais pas parler. J'ai perdu ma voix. «Ma» voix ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Soudain une voix se fait entendre, lointaine. Elle crie quelque chose. Je perds le sens du moi, je capitule, et n'ai aucune idée de ce qui reste là. Je deviens la voix, ce cri d'en haut qui monte avec la fumée d'un feu allumé au milieu d'une pièce dans un village perdu de Sibérie. Mes derniers efforts pour restaurer mon monde aboutissent à transformer la fumée et à l'intégrer à la voix d'un seul être. Et voici que la voix et le feu sont moi, et que je suis un serpent qui monte à grand-peine du fond des eaux.

En même temps, une autre peur m'étreint. Je suis sous l'eau, je nage aussi vite que je peux pour remonter à la surface. Il n'y a autour de moi que de l'eau, de l'eau profonde. Je nage de plus en plus vite, dans un effort désespéré pour atteindre la surface.

Je finis par émerger; je nage à la surface de l'océan, qui devient instantanément un lieu de paix et de tranquillité. J'aime cette mer, et

je pourrais nager ainsi éternellement. Rien ne vient me déranger. Je n'ai d'autre pensée que de cette eau qui maintenant me porte. Je nage longtemps, jusqu'à ce que la côte m'apparaisse. Je m'aperçois que la terre borde cette mystérieuse masse d'eau de tous côtés, et que je flotte dans un grand lac rond. Je distingue maintenant ce qu'il y a sur le rivage. On dirait une ville. Je vois des maisons, des voitures, des gens. Je m'affole de nouveau. Voilà ma ville, mes amis, mes parents. Je ne veux plus les voir. Je ne veux plus sentir que l'eau molle et vive.

Une douce voix de femme me parvient dans mon affolement.

— Calmez-vous. Écoutez-moi.

C'est Oumaï. Je ne sais en quelle langue elle parle, mais je sais que c'est Oumaï et, d'une certaine façon, je comprends ce qu'elle me dit.

— Vous êtes maintenant dans votre espace intérieur, dans le Lac de l'Esprit. C'est la première fois que vous y êtes consciemment. Chacun de nous a un espace intérieur comme celui-ci, mais chez la plupart des hommes, il se rapetisse à mesure que le temps passe. Tandis que s'écoule notre vie, le monde qui nous entoure essaie de remplir cet espace intérieur, ce Lac de l'Esprit, et de le tuer. Leur espace est plein de légendes de soldats étrangers et il meurt.

« Désormais vous avez fait l'expérience de cet espace qui est en vous. Vous le connaissez. Vous n'aurez plus peur du monde qui vous entoure. Votre espace ne sera plus jamais plein d'autre chose que de vous, parce que, après en avoir fait l'expérience, vous en reconnaîtrez la sensation et la pulsation. Vous continuerez de l'explorer. Plus tard vous apprendrez aussi qu'il y a un important Être Intérieur qui y habite. Il faudra que vous rencontriez cet Être Spirituel et que vous le compreniez. Je vous y aiderai quand vous serez prête.

La voix d'Oumaï est rassurante, et je me cramponne à chacun de ses mots.

— Maintenant, poursuit-elle, écoutez le plus, grand secret que je puisse vous révéler. Nous avons pour tâche de bâtir deux choses pendant notre existence physique : la réalité matérielle où nous vivons, et notre Soi, c'est-à-dire le véritable être intérieur qui vit dans cette réalité extérieure.

«Les deux tâches exigent une égale attention. Savoir maintenir l'équilibre entre l'une et l'autre est un art sacré et exigeant. Sitôt que

nous en perdons une de vue, l'autre peut s'emparer de nous et nous asservir pour toujours. C'est pourquoi le Lac de l'Esprit, demeure de l'Être Intérieur, peut devenir chez tant de gens un lieu vide et mort. Ils se mettent à croire pour de bon que le monde extérieur est seul digne de leur attention. Tôt ou tard ils s'aperçoivent de leur erreur.

« Pour vous, le danger principal n'est pas là, il n'est que dans l'exploration du moi. C'est pourquoi vous vous êtes tant intéressée à l'esprit des autres. Vous vouliez comprendre votre propre psychisme. Vous devez apprendre à reconnaître combien il importe de créer sa propre réalité. Croyez bien que votre travail avec le monde extérieur est tout aussi capable de vous satisfaire. N'ayez plus peur désormais du rivage qui vous entoure. Tout ce que vous y voyez est une manifestation de vous-même, et il est ridicule d'avoir peur de sa propre création. Je vous aiderai.

Ce qui m'entoure commence à disparaître. Mon corps matériel recouvre peu à peu la vue et la conscience, et je me souviens que je suis un corps couché par terre. J'ai sommeil et je suis presque revenue à moi quand, de ses vieilles mains, Oumaï me tend une chaude tisane au lait. J'avale le liquide bienfaisant avant de succomber à sa douce chaleur et de m'endormir.

La première chose dont je pris ensuite conscience, ce fut la lumière du matin. Je m'aperçus, en me réveillant, que j'étais toujours sur le sol, recouverte de mon manteau d'hiver et de la vieille couverture, seule dans cette étrange pièce. En rassemblant toutes mes forces, je parvins à me rappeler ce qui était arrivé la veille. Tout avait une teinte onirique, et je me sentais flotter précairement entre deux mondes. Il fallait que je voie quelqu'un pour pouvoir me prouver à moi-même que j'étais encore en vie et saine d'esprit.

J'entendis deux hommes parler derrière la cloison qui séparait cette pièce de l'autre partie de la maison, mais leurs voix étaient trop assourdies pour que je distingue ce qu'ils disaient. J'eus du mal à me lever et je restai quelques secondes à chanceler avant que mes jambes se refassent à l'idée de soutenir mon corps. Je n'avais pas d'eau pour me laver, pas de miroir, rien pour me maquiller.

Je ne devais pas être belle à voir, et je me dis qu'Anna et moi nous étions bien mal préparées pour ce voyage. Je me souvins du fromage et du pain que Maria avait eu la bonne idée de nous donner

la veille, et la faim s'empara de moi. Je décidai d'aller retrouver Anna et de déjeuner le plus tôt possible avec elle et Nicolaï.

Mon châle de laine était tout chiffonné après la nuit que j'avais passée dessus, mais je me félicitai du complément de chaleur qu'il m'avait apporté. Mes bottes étaient posées près de la couche, et quelqu'un avait eu la prévenance de me passer de grosses chaussettes de laine aux pieds.

8

Après avoir remis en ordre mon lit de fortune et chaussé mes bottes, je sortis dans la lumière du matin. L'air était si pur que la première bouffée me rendit la sérénité et le bonheur. Le bleu du ciel était strié de nuages floconneux, les oiseaux chantaient dans les hauts sapins qui m'entouraient et, au loin, les montagnes offraient une magnifique carte postale. Tout semblait vouloir dire que la vie en certains lieux de cette terre pouvait encore être harmonieuse. Je me réjouis que le destin m'ait donné l'occasion d'en voir un.

— Bonjour ! dit une voix d'homme à l'autre porte de la maison.

— Bonjour, répondis-je, soucieuse d'entendre si ma voix avait été affectée par les expériences d'hier et de la nuit dernière.

— Je m'appelle Victor.

Il parlait russe sans accent, ce qui prouvait qu'il était ici de passage, tout comme moi.

— Le propriétaire de la maison nous a dit qu'une vieille femme passerait la nuit ici et qu'il ne fallait s'étonner de rien. Si c'est vous la femme censément décrépite et effrayante, bravo ! Nous ne savions pas qu'elle serait si jolie !

— C'est presque moi, répliquai-je. Je m'appelle Olga.

Il y avait dans sa façon de parler, dans l'expression de son visage et dans le ton de sa voix quelque chose qui incitait à la prudence. En dépit de sa beauté, la Sibérie restait un endroit très isolé. Les étrangers y étaient rares, et les étrangères libres de toute attache plus rares encore. Une femme seule, sans mari ni famille, pouvait être très vulnérable, et il fallait veiller à ne pas créer de situations délicates, voire dangereuses.

Heureusement, mon expérience de psychiatre avait bien des côtés utiles. Jeune et ayant le plus souvent à faire dans le pavillon des hommes, j'avais vite appris, poussée par la nécessité, à transformer

l'intérêt que ces messieurs me portaient en camaraderie, libre d'arrière-pensées amoureuses. D'instinct, je sentis que ce costaud hâlé et mal dégrossi au gros rire viril serait suffisamment rebuté par la question des soins intimes pour oublier toute autre idée.

— Excusez-moi, j'ai un besoin pressant. Savez-vous où se trouvent les toilettes ?

Il m'indiqua une cabane derrière la maison, où je me rendis en hâte. Victor attendait mon retour avec un sourire amical et protecteur. Son ami Igor se tenait à son côté. C'était l'exact opposé de Victor : petit, mince, les traits accusés. Ils m'invitèrent à partager leur petit déjeuner; la perspective d'une bonne tasse de thé et d'une nourriture substantielle me parut trop alléchante pour être écartée.

En entrant, je vis avec surprise un décor entièrement différent. Cette partie de la maison était arrangée comme un appartement normal : il y faisait bon et l'on y trouvait de nombreux objets faits à la main et disposés avec goût.

La table était recouverte d'une nappe blanche, brodée de fleurs. De véritables tasses de porcelaine, ornées de motifs russes anciens, y étaient disposées autour d'un gros samovar de cuivre qui trônait au milieu. Les petites fenêtres étaient tendues de mousseline transparente. Tout cela me mettait à l'aise, et je me détendis un peu.

— C'est vous qui avez arrangé toutes ces belles choses ? On a du mal à imaginer que deux montagnards comme vous aient pu décorer cette pièce avec un goût si exquis, demandai-je pour les taquiner.

— Et c'est vous la sorcière dont on nous a parlé hier ? répondirent-ils en riant.

— Blague à part, il n'y a que ceci qui nous appartienne, ajouta Igor en désignant un coin où s'entassait leur matériel de montagne. Nous louons cette maison, qui nous sert de base pour nos expéditions.

Leur thé était très chaud, et aussi fort qu'on pouvait l'espérer. De plus, ils avaient de la gelée de baies d'argousier, celle que je préférais, qu'ils servaient sur des petits biscuits salés. Après les étonnantes expériences de la veille, il était agréable de se détendre et de plaisanter. Je savais qu'il me faudrait du temps pour assimiler tout ce qui m'avait été donné, et qu'il n'était guère utile d'y penser maintenant.

L'argousier ne pousse qu'en Sibérie, et ses fruits sont à l'origine de bien des légendes qui avaient bercé mon enfance. Ces baies servent aussi bien à désinfecter une éraflure sur la main d'un enfant que comme remède miracle contre le cancer, et elles contiennent plus de vitamines qu'on en peut compter. Si je les aimais, c'était surtout pour leur couleur, un orange vif et unique en son genre. Chaque automne, mes parents et moi, nous allions dans la forêt en ramasser.

Il fallait les cueillir avec soin, en veillant à ne pas abîmer leur enveloppe fragile, qui éclatait facilement sous nos doigts, répandant un jus orange, sucré et collant qui pénétrait dans les moindres fentes de notre peau. De plus, les branches étaient couvertes d'épines, et je rentrais toujours à la maison les doigts ornés de taches de sang, avec des échardes dans la chair. Je n'ai jamais oublié les efforts que je faisais pour ne pas me piquer et avoir les doigts aussi peu collants et orange que possible.

Je m'aperçus que mes nouvelles connaissances avaient continué de causer et de plaisanter tandis que je rêvassais, et je me forçai à revenir au moment présent. Ils ne semblaient pas avoir remarqué ma brève distraction, et poursuivaient leurs histoires d'alpinisme. À les écouter, je me dis que leur passion pour ce sport était telle qu'il ne devait guère y avoir de conversations avec eux qui ne portent tôt ou tard sur leurs aventures en montagne. En peu de temps, je fus informée par le menu de toutes les différences, grandes et petites, entre les montagnes du Caucase et d'Asie centrale, et revécus avec eux les moments les plus difficiles qu'ils y avaient connus. Avec force détails et avec un enthousiasme particulièrement généreux, ils évoquèrent leurs amis morts sur les sommets et les crêtes et, bien sûr, me dirent leur amour pour les monts de l'Altaï.

Toutefois, même dans ce havre confortable et en compagnie de deux bouillants causeurs, je me sentais, psychiquement, ailleurs. À un autre moment, leurs histoires m'auraient peut-être davantage intéressée, mais là mon esprit revenait sans cesse aux expériences de la veille. La seule fois où leurs excursions verbales dans les montagnes retinrent mon attention, ce fut quand ils mentionnèrent Belovodié. J'avais entendu raconter de nombreuses légendes sur cet endroit. Belovodié, qui signifie « Pays des eaux blanches », est censé être une terre mystérieuse, cachée, que seuls quelques élus ont pu trouver et visiter. Beaucoup disaient qu'elle était quelque part

dans l'Altaï. Selon certains, Belovodié était un autre nom pour désigner Shambala, un pays sacré qui figurait dans de nombreux mythes indiens et tibétains, et depuis lequel de saints personnages gouverneraient le monde.

— Saviez-vous que même le Dalaï-lama a récemment déclaré que, selon lui, Shambala devait être quelque part dans l'Altaï ? demanda Victor.

— Je n'ai aucune idée du lieu où se trouve Shambala, fit Igor, mais je suis sûr que Belovodié est dans l'Altaï. J'ai fait l'ascension de bien des sommets sur cette terre, mais nulle part je n'ai vu de rivières si blanches qu'ici. Les scientifiques nous expliqueraient sans doute que la couleur est due à l'étrange composition du sol, mais moi je crois que c'est à cause de Belovodié. De plus, si j'étais un esprit qui gouvernait le monde, je choisirais de m'installer dans l'Altaï. C'est le seul endroit d'où l'on puisse gouverner le reste de l'univers, si vous voulez mon avis.

— Vous savez, ajouta Victor, d'immenses failles se sont produites dans le sol de tout l'Altaï, mettant au jour des couches vieilles de millions d'années. Selon certains, les radiations de la terre remontent à la surface par ces fissures; elles se dissipent et recouvrent tout le massif comme un parapluie. C'est sans doute ce qui explique que l'Altaï ne ressemble à rien d'autre, et que même de vieux matérialistes léninistes, comme nous ont le sentiment que les miracles sont possibles ici.

— Dites-moi ce que vous savez encore sur ce mystérieux pays, demandai-je.

Les propos d'Igor m'avaient prodigieusement intéressée. Igor reprit :

— Les gens de l'extérieur n'en savent pas grand-chose. Les autochtones racontent de vieilles histoires de rencontres avec des esprits et de prêtres mystérieux venus de ce pays secret. Nous, nous n'en avons jamais vu, mais nous croyons que c'est possible.

— Est-ce que les gens de l'Altaï les appellent chamans, demandai-je, pensant à Nicolaï et à ma récente conversation avec lui.

— Ils ne nous en ont jamais parlé. Interrogez-les vous-même. Je ne pense pas qu'il reste des chamans. Mais qui sait ?

De toute évidence, la question des chamans n'intéressait pas Victor, et il avait tôt fait de l'abandonner.

— Si vous voulez en savoir davantage sur cette mystérieuse question, voilà de la lecture. C'est le propriétaire des lieux qui nous l'a donné, dit Victor en me tendant un petit livre d'une quinzaine de pages dont la couverture portait le titre *Belovodié* en grosses lettres.

Tandis qu'ils poursuivaient leur conversation, j'ouvris la brochure et me mis à lire.

« En 987, le Grand Prince de Kiev Vladimir, dit " le Soleil Rouge ", cherchait une nouvelle religion pour son pays, la " Rous Il envoya six ambassadeurs, chargés de riches présents, dans six pays lointains. Ils avaient pour instructions d'étudier les croyances de ces contrées et de lui faire rapport à ce sujet, pour qu'il puisse choisir la meilleure.

« Peu après, il reçut la visite d'un pieux pèlerin. Le Grand Prince lui fit part d'un rêve qu'il faisait toutes les nuits depuis des mois. Il y voyait un vieillard s'adresser à lui et le prier d'envoyer une septième ambassade; mais l'homme ne précisait pas où. Aussi le Grand Prince demanda-t-il au pèlerin d'aller de par le monde et de trouver en sept jours où le septième ambassadeur devait se rendre.

« Le saint homme jeûna et entra en méditation. Le septième jour, l'abbé du dernier monastère où il s'était arrêté en Grèce lui apparut en songe. Il redit au pieux pèlerin la vieille légende de Belovodié, cette remarquable patrie de la beauté et de la sagesse, située en Orient. Seuls quelques élus pourraient la trouver et s'y rendre.

« Le pèlerin rapporta cette histoire au Grand Prince, qui en fut tout ému. Il décida d'envoyer une expédition vers l'Orient, sous la direction du pèlerin (qui s'appelait Sergueï), à la recherche de ce mystérieux pays. Six hommes de noble lignée seconderaient Sergueï, qui disposerait aussi de serviteurs et porteurs en grand nombre. En tout, l'expédition comptait trois cent trente-trois hommes. Ils devaient revenir au bout de trois ans pour dire ce qu'ils avaient vu.

«La première année, de nombreux messages parvinrent au palais du Grand Prince, suscitant grande joie et espoir. La deuxième année, on n'entendit plus rien. La troisième non plus. Sept, dix, douze ans passèrent sans aucune nouvelle de l'expédition. D'abord, la population avait scruté l'horizon, avide d'entendre les bonnes nouvelles que l'ambassade ne manquerait pas d'apporter.

Puis elle se mit à craindre le pire et cessa de guetter. Beaucoup priaient, regrettant que l'on eût entrepris de rechercher Belovodié.

Au bout de vingt-huit ans, les gens commencèrent à oublier qu'une expédition fût jamais partie. Le temps fit son œuvre.

«Quarante-neuf années passèrent; enfin, un vieux moine, qui venait de Constantinople, arriva à Kiev. Au bout de quelque temps, sentant sa mort prochaine, il décida de livrer son secret. Celui-ci pouvait seulement se transmettre oralement d'un moine à l'autre, car c'était un savoir sacré. Il annonça que ce secret finirait par être connu de tous les habitants de la terre, mais uniquement quand les temps seraient mûrs. Alors une nouvelle époque commencerait.

« Il dit ce qui suit **:** *Je suis ce même Père Sergueï qui, il y a cinquante-six ans, fut envoyé par le Grand Prince Vladimir le Soleil Rouge à la recherche de Belovodié. La première année s'écoula calmement, sans que nous soyons exposés aux dangers. Nous traversâmes de nombreux pays et deux mers. La deuxième année, nous abordâmes un désert, et eûmes plus de mal à poursuivre. Bien des hommes et des animaux moururent. Les routes devinrent impraticables. Nous ne savions plus que faire et nos gens s'impatientaient de plus en plus.*

À mesure que nous avancions, nous trouvions davantage de squelettes d'animaux et d'êtres humains. Nous arrivâmes enfin en un lieu entièrement recouvert d'ossements; nos gens refusèrent de continuer. D'un commun accord, nous décidâmes que deux hommes seulement me suivraient et que tous les autres rentreraient chez eux. À la fin de la troisième année, mes deux compagnons tombèrent malades et durent s'arrêter dans un village au bord de la route.

Je poursuivis seul et trouvai dans d'autres villages des guides qui m'apprirent qu'ils voyaient de temps en temps des pèlerins traverser leur pays en quête d'un pays mystérieux. Certains l'appelaient le Pays clos. D'autres parlaient du Pays des eaux blanches et des hautes montagnes, ou du Pays des esprits légers, ou du Pays du feu vif ou du Pays des dieux vivants. Les légendes relatives à Belovodié s'étaient en effet partout répandues.

Un jour, un de ces guides m'annonça que nous n'étions plus qu'à trois jours de marche de ce pays. Il ne pouvait me conduire qu'à la frontière. Après, je devrais voyager seul, car il mourrait s'il y posait le pied. Nous partîmes.

Le chemin que nous suivions dans notre ascension était si étroit que nous avancions l'un derrière l'autre. De hautes montagnes aux sommets enneigés nous entouraient de toutes parts. Au quatrième

matin, le guide me dit que je devais continuer seul. Après avoir marché de trois à sept jours vers le point le plus élevé de ces montagnes, et si j'étais du nombre des rares élus, un village m'apparaîtrait. Sinon, mon destin importait peu. Le guide me quitta. Je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il eût complètement disparu.

Le soleil levant allumait ses brasiers sur les neiges des sommets. Il n'y avait personne d'autre que moi à la ronde. J'étais seul avec mon Dieu qui m'avait amené ici au terme d'un si long voyage. Un sentiment d'exultation indescriptible, surnaturelle, s'empara de mon être. Je savais qu'un esprit m'avait étreint. Je me couchai sur le sentier et baisai le sol pierreux, rendant paisiblement grâce à Dieu dans mon cœur et dans mon esprit. Je poursuivis mon chemin.

J'arrivai bientôt à un embranchement. Les deux routes semblaient mener vers la partie la plus haute des montagnes. Je choisis celle de droite, face au soleil. Je continuai de marcher, priant et chantant. Il y eut encore deux autres carrefours ce jour-là. Au premier, l'une des voies était barrée par un serpent, qui semblait me l'interdire; je pris l'autre. Au second, trois grosses pierres bloquaient un des chemins; j'empruntai la voie qui était libre.

Le deuxième jour, il y eut un seul embranchement. Cette fois, la route se partageait en trois. Au-dessus d'un des chemins, un papillon voletait, et ce fut celui-là que je choisis. Dans l'après-midi, la route longea un lac.

Le troisième jour, les rayons du soleil levant incendièrent la plus haute montagne, dont le sommet enneigé se couvrit de flammes ardentes. À ce spectacle, la crainte m'envahit. Je ne pouvais m'en arracher. Il devint une partie de moi-même. Mon âme alla se joindre aux flammes de la montagne, et le feu prit vie. De blanches silhouettes tournoyaient en me danse merveilleuse et s'envolaient dans des torrents de feu. Puis le soleil se leva derrière la montagne et la vision fascinante disparut.

Il y eut trois carrefours ce troisième jour. Le premier jouxtait une belle crique émeraude où l'eau clapotait, avec une écume blanche qui dansait sur des myriades de pierres moussues. Je choisis le sentier qui longeait la crique.

Vers midi j'atteignis le deuxième embranchement. Trois routes en partaient. L'une se dirigeait vers me falaise qui avait la forme

d'une colossale idole protectrice. Sans réfléchir, c'est elle que j'empruntai. Au carrefour suivant, d'où trois routes partaient encore dans trois directions différentes, je pris celle que les rayons du soleil éclairaient le plus.

Tandis que l'obscurité tombait au soir du troisième jour, j'entendis des bruits étranges. J'aperçus bientôt, à flanc de coteau, me maison que baignaient les derniers rayons du soleil. Je l'atteignis avant la nuit, entrai dans cette humble demeure et m'endormis en paix.

Au matin, je fus éveillé par des voix de deux hommes qui se tenaient devant moi et parlaient une langue inconnue. Mais, aussi étrange que cela puisse paraître, intérieurement je les comprenais, et ils me comprenaient aussi. Ils me demandèrent si j'avais faim.

— Oui, répondis-je avec mon esprit.

Je les suivis jusqu'à un village, où je restai quelque temps. J'y appris beaucoup de choses, et j'aidai en faisant des petits travaux. J'étais extrêmement content. Un jour on me dit que le moment était venu de repartir.

Je fus traité comme un proche parent quand j'arrivai à la localité suivante, que je quittai aussi quand le moment fut venu de reprendre la route.

J'avais perdu le compte des jours, n'ayant plus à y penser. Chaque matin apportait quelque chose de neuf, d'une intelligence qui me surprenait et m'émerveillait. Le temps passait comme dans un rêve enchanté. Enfin on me dit qu'il fallait que je retourne chez moi, ce que je fis.

Maintenant que je suis sur le point de quitter ce monde, laissez-moi vous dire ce qu'il m'est possible de révéler. Si j'ai retenu bien des choses, c'est parce que les esprits des hommes ne pourraient recevoir tout ce que j'ai vu et entendu dire.

Le pays de Belovodié n'est pas imaginaire. C'est une réalité. Les légendes populaires lui donnent bien des noms différents. C'est là qu'habitent les grands saints, les intermédiaires auprès du Monde d'En Haut. Ils ne cessent d'œuvrer ensemble, avec le Chœur des Puissances célestes, pour aider et guider tous les peuples du monde. Leur royaume est celui du pur esprit, avec de merveilleuses flammes, porteuses de mystères charmants, de joie, de lumière, d'amour, d'inspiration, de bien-être, d'une noblesse inimaginable.

Chaque siècle, sept hommes seulement dans le monde sont autorisés à pénétrer dans ce pays. Six en repartent, comme moi, porteurs du savoir sacré; le septième reste.

À Belovodié, les hommes vivent aussi longtemps qu'ils le veulent. Le temps s'arrête dès que l'on entre dans le royaume. Ses habitants voient et entendent tout ce qui se passe dans le monde extérieur, et rien ne leur est caché.

À mesure que mon esprit gagnait en puissance, j'ai reçu le don de voir au-delà de mon corps, de me rendre dans diverses cités, de savoir et d'entendre tout ce que je voulais. Le destin de mon peuple et de mon pays m'a été révélé. Un grand avenir nous attend. »

Tandis que je tournais les pages de cette brochure, je m'étonnais de ce récit qui, pour être bizarre, n'en paraissait pas moins croyable. À la fin, une note indiquait qu'il avait été écrit en 1893, et qu'il reprenait exactement les termes utilisés par un moine mourant. Je m'aperçus avec stupéfaction que cette histoire s'était transmise oralement de 987 — date à laquelle le Grand Prince avait envoyé son ambassadeur dans le monde — à 1893, où elle fut définitivement mise par écrit.

J'éprouvais une étrange émotion à l'idée que ce livre m'était tombé dans les mains presque cent ans après sa parution. Je le tournai et le retournai sans pouvoir trouver le nom de l'auteur ou de l'éditeur. J'interrogeai mes nouveaux amis à ce sujet, mais ils ne purent m'en dire plus.

— La seule chose que je puisse ajouter, dit Victor, c'est qu'un de mes amis, photographe de profession, venait ici de temps en temps prendre des photos. Le pays l'a tant impressionné qu'il a décidé de s'y installer. Il est persuadé que Belovodié se trouve dans la région, et il a toutes sortes de théories sur la question. Il a vu dans les montagnes des fissures sous lesquelles il n'y a que de la glace. Il m'a dit que lorsque le soleil éclairait ces endroits du feu apparaissait. Le spectacle diffère à ce point de tout ce qu'il a jamais vu qu'il est persuadé que c'est là qu'est Belovodié.

Victor regarda sa montre et je m'aperçus qu'il était près de midi. Le temps avait passé étonnamment vite et je commençai à m'inquiéter de Nicolaï et Anna. Avec des remerciements, je pris hâtivement congé et partis dans la lumière du jour vers la maison où Anna avait disparu la veille.

9

L'unique rue du village paraissait plus normale et réelle ce matin-là que la veille au soir. Tandis que je la descendais, je me souvins de mes expériences de la nuit et de l'impression produite par la présence d'Oumaï. Il m'était plus facile maintenant de n'y voir qu'un rêve. Oumaï n'avait pas sa place dans mon état d'âme matinal. Je ne parvenais même pas à l'imaginer dans ce village.

Un des événements de la veille me préoccupait plus que tout autre chose. Je pouvais donner de ma vision diverses explications d'ordre psychiatrique, mais je ne savais absolument pas comment interpréter rationnellement ces poissons gravés que j'avais vus nager le long de bouts de bois, ni les remerciements qu'Oumaï m'avait adressés pour l'avoir aidée à leur donner vie et leur faire emporter la maladie. Comment pouvait-elle savoir que je les avais vus s'animer ? Simple coïncidence ? Cette question laissée sans réponse détruisait les explications rationnelles que je pouvais apporter à tout ce qui s'était passé. Elle était trop troublante pour que je puisse même penser.

Pour me calmer, je concentrai mon attention sur les pas que je faisais pour me rapprocher de la maison où je pensais retrouver Anna. J'espérais que la compagnie d'Anna et Nicolaï m'aiderait à remettre de l'ordre dans mes idées et mes émotions et me permettrait d'assembler les pièces déroutantes de cet étrange puzzle.

Je m'approchai avec circonspection de la porte et frappai à plusieurs reprises, chaque fois avec plus de force et de hardiesse. Personne ne me répondit, et je n'entendis aucun pas s'approcher de l'entrée. Finalement, je poussai la porte, qui s'ouvrit. Les volets étaient fermés, et il faisait sombre à l'intérieur. D'abord je ne pus rien voir et pensai que la maison devait être vide. Quand mes yeux se

furent accoutumés à l'obscurité et que je pus vaguement distinguer les contours de meubles, j'entrai.

Je passai de la première pièce à la seconde. Il n'y avait toujours personne. Je me dis que Nicolaï et Anna étaient peut-être sortis à ma rencontre, et que nous nous étions manqués. J'avais l'esprit si embrouillé que j'oubliais qu'il était impossible de ne pas se voir dans l'unique rue de ce minuscule village de montagne.

À droite, un léger bruit attira mon attention. Je cherchai désespérément le commutateur électrique et, quand je l'eus trouvé, je vis un spectacle que je n'oublierai jamais. Anna était affaissée contre le mur. Elle ne bougeait pas et ne paraissait pas consciente de ma présence. Ses poignets étaient attachés par une grosse corde noire passée dans deux anneaux de métal fixés dans le mur. Elle était à moitié couchée, en sous-vêtements, la tête penchée sur la poitrine. Elle avait les mains ouvertes et je m'aperçus qu'elles portaient de nombreuses coupures et étaient couvertes de sang séché. Je pensai qu'elle était morte.

— Anna ! hurlai-je, terrorisée.

Elle bougea un peu et gémit faiblement. Je m'assis près d'elle, la pris par les épaules, essayant de ne pas trahir mes émotions. Elle ouvrit lentement les yeux et me regarda. D'affreuses marques sombres sous ses yeux la vieillissaient et lui donnaient un air égaré.

— Aide-moi, Olga, dit-elle d'une voix épuisée et affaiblie.

Une fois le premier choc passé, j'entrepris de dénouer la grosse corde pour lui libérer les mains le plus vite possible. Je n'osais pas lui demander ce qui s'était passé et m'appliquais seulement à défaire les nœuds. Puis je l'aidai à traverser la pièce et l'installai sur un grand lit dans le coin opposé. La peur et le trouble s'étaient emparés de moi et je pleurais, persuadée qu'il lui était arrivé quelque chose d'irréversible.

M'entendant sangloter, Anna dit:

— Ne pleure pas, s'il te plaît. Il ne s'est rien passé de grave. Tout simplement, je n'ai pas assez dormi.

Elle montra d'un geste sa robe jetée sur une chaise. Je l'aidai à l'enfiler. Elle n'avait pas encore pleinement recouvré ses esprits ni l'usage de son corps.

— Très bien, répondis-je. Et c'est parce que tu n'arrivais pas à dormir que tu t'es attaché les mains aux anneaux de métal du mur et

que, toujours incapable de t'endormir, tu te les es tailladées à coup de couteau. Regarde-toi un peu !

Cette flambée d'humeur me calma. Anna semblait recouvrer ses forces, elle bougeait plus facilement ses membres, et avait au moins un peu repris son aspect normal. Je l'examinai attentivement et conclus avec soulagement qu'il ne lui était rien arrivé de grave.

— Mais, Olga, c'est volontairement que j'ai accepté tout ça. Je ne savais pas exactement à quoi m'attendre, et Oumaï m'avait bien dit que ce serait peut-être difficile. Elle m'a demandé si j'étais prête à souffrir un peu pour que ma maladie s'en aille, et j'ai dit oui. C'est donc moi qui ai pris la décision. Ça ira. Laisse-moi simplement un peu de temps.

Sa voix s'affaiblit de nouveau, mais les violences subies ne se manifestèrent pas davantage.

Finalement, avec un profond soupir, elle entreprit de me raconter ce qui s'était passé la veille au soir. Après que nous nous fûmes séparés, Nicolaï l'avait conduite dans cette maison puis laissée seule. Elle avait attendu Oumaï longtemps mais, heureusement, elle avait trouvé un bon roman qui l'avait aidée à passer le temps. Enfin Oumaï était arrivée et n'avait pas tardé à procéder à la guérison.

— En premier lieu, comme je viens de te le dire, elle m'a demandé si j'étais prête à souffrir. Je lui ai répondu oui.

— Une seconde, Anna. Comment faisiez-vous pour vous comprendre ? demandai-je, déconcertée.

— La question était suffisamment simple, et je l'ai comprise sans hésitation. Elle m'a demandé si j'étais d'accord pour souffrir et j'ai accepté. Je n'ai pas fait tout ce chemin, ni ne t'ai amenée en plus avec moi, pour refuser de guérir à cause d'une petite gêne.

Elle n'avait pas compris.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, Anna. Comment comprenais-tu sa langue ?

— Comment ça, Olga ?

Elle fronça les sourcils et secoua la tête comme si cela n'avait aucun sens.

— Oumaï a peut-être un accent, mais en dehors de ça elle parle russe couramment.

Je me demandai si c'était Anna qui s'embrouillait, ou si effectivement Oumaï parlait le russe. Si tel était le cas, pourquoi ne s'était-elle pas adressée à moi dans cette langue ?

— Ensuite, poursuivit Anna, elle a pris deux bouteilles sur la table. Elles devaient contenir de la vodka, en tout cas c'est ce qui était écrit sur les étiquettes. Elle les a bues sans sourciller, comme si c'était de l'eau. En fait, pour qu'elle boive si vite, il devait y avoir autre chose que de la vodka.

« Quoi qu'il en soit, elle a vite paru ivre. Elle est allée chercher les cordes que tu as vues et m'a dit de me déshabiller et de me mettre contre le mur. Je ne pensais pas qu'elle allait m'y attacher. Je me suis dirigée vers le mur et quand je me suis tournée vers elle, elle avait déjà commencé à me lier les mains. Je n'ai pas en le temps de me rendre compte de ce qui m'arrivait.

« Au début, j'ai accepté tout ce qui se passait comme une sorte de jeu ethnographique. Quand je me suis aperçue qu'elle était complètement soûle et qu'elle ne pouvait ni ne voulait répondre à mes questions, j'ai commencé à avoir peur. Je me suis mise à crier et à exiger qu'elle me réponde. Je lui ai demandé ce qu'elle faisait. J'avais beau faire, elle ne réagissait pas. Elle se contentait de danser en rond, à petits pas rapides, tout en chantant une mélopée monotone. Elle était ivre, folle et effrayante, et moi j'étais entièrement à sa merci.

« De me trouver comme ça sans défense, c'est la pire expérience que j'aie jamais connue. C'est effrayant d'avoir perdu toute liberté. L'enfer doit ressembler un peu à ça, j'en ai l'impression.

« Puis Oumaï s'est mise à chanter très fort. Elle semblait complètement hors d'elle et irresponsable. Enfin, lasse de hurler, et voyant qu'il ne s'était en fait rien passé d'affreux, je me suis un peu apaisée. J'ai décidé d'attendre calmement qu'elle en ait terminé. Elle est alors sortie et est revenue avec un grand couteau pointu. Elle s'est approchée de moi d'un air menaçant, criant quelque chose dans sa langue, et s'est mise à planter le couteau dans le mur tout autour de mon corps.

« Tu imagines mon horreur ! J'ai pensé que j'allais mourir. Personne, je crois, ne peut comprendre ce que j'ai éprouvé à ce moment-là. J'ai pleuré. J'ai supplié Dieu. J'ai essayé de me libérer. Tout cela en vain. Alors elle est devenue encore plus folle et s'est mise à me taillader les mains avec son couteau.

« Quand j'ai vu le sang commencer à couler le long de mon corps, ma peur s'est transformée en colère. J'étais furieuse contre Oumaï et hurlais que j'allais la tuer ! Elle m'a regardée et, tout à

coup, s'est complètement transformée. Elle avait l'air parfaitement à jeun et m'a dit en russe qu'elle n'arrêterait que lorsque j'aurais expulsé ma maladie. Puis elle est retombée dans son ivresse et a recommencé à me donner des petits coups de couteau.

« Je débordais de haine, pas seulement en esprit mais dans mon corps tout entier. Cette fois, la haine ne visait néanmoins pas tant Oumaï que moi-même ; je m'en voulais de m'être mise dans cette situation, de m'être abandonnée si lamentablement à la merci d'Oumaï. Cette haine, qui me montait des pieds au sommet de la tête, m'envahissait entièrement. Je ne savais qu'en faire. J'ai eu l'impression que j'allais devenir folle. Soudain, un hurlement de bête m'est sorti de la gorge. Cette bête, il m'a semblé que c'était moi. J'ai même vu une forme géante jaillir de ma bouche en même temps que mon cri. Et puis tout a changé. Je crois que c'est le cri qui a changé les choses. Ma haine s'est immédiatement évanouie.

« Oumaï avait maintenant recouvré tout son calme et paraissait fatiguée. Elle s'est assise sur la chaise en face de moi et a allumé sa pipe. Je n'éprouvais plus de colère à son endroit. J'étais trop épuisée. Je lui ai demandé une bouffée; elle a tendu la pipe à mes lèvres quelques instants. C'était du tabac fort, dont je n'avais jamais senti le parfum auparavant. J'étais toujours attachée, et sans force.

« — Je ne te détacherai pas, a-t-elle dit, sinon tu penserais que tout ça n'a été qu'un rêve. Il faudra un témoin. C'est à cela que serviront tes liens. Et ne t'apitoie pas sur ton sort. Ça ne servirait à rien. Ton amie ne va pas tarder. Elle t'aidera, et elle saura bien assez s'apitoyer sur toi.

« Sur ces mots, elle a ri et est sortie. Je me suis endormie, attachée contre le mur. Et puis tu es venue et tu m'as réveillée. Et, tu sais, elle avait raison. Tu as vraiment su pleurer sur moi !

Anna avait terminé son récit et se moquait gentiment de moi.

En l'écoutant j'avais eu l'impression de plus en plus nette que c'était moi qui avais traversé la terrible épreuve qu'elle décrivait. Tout ce qu'elle disait paraissait si réel. Je voulus l'interroger encore, mais constatai qu'elle n'avait pas assez de forces pour en dire plus. J'étais fatiguée moi aussi, et je me contentai de lui poser une seule question avant de la laisser se rendormir.

— Où est Nicolaï ?

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas vu depuis hier, quand il m'a accompagnée dans cette maison. Je pensais que vous étiez ensemble.

— Non. Quand nous nous sommes séparés hier il m'a dit qu'il revenait t'attendre ici. Il n'est donc pas venu ?

— Non, je ne me souviens pas l'avoir vu.

Elle dormait déjà quand le dernier mot sortit de sa bouche.

Je me rassis sur le lit et fermai les yeux quelque temps. Mon esprit se mit à fonctionner très vite. De toute évidence, la situation m'échappait. J'avais déjà vécu cela auparavant, dans des cas très particuliers. Ma conscience submergée s'engourdissait, et mon inconscient cherchait alors la meilleure issue. Mais cette fois ma stupeur était telle qu'aucune idée n'en sortait. J'étais incapable de réagir rationnellement et ne savais si je devais pleurer, m'enfuir, crier ou tout simplement dormir comme Anna. Tout allait bien trop vite.

J'ignore combien de temps je restai sur le lit d'Anna, mais je finis par décider de retourner voir Igor et Victor. Ces hommes me paraissaient être le seul lien qui me rattachait à la réalité. Ils symbolisaient désormais à mes yeux la stabilité et l'ordre. Dès que j'eus pensé à eux, je ne perdis plus une minute. Je jetai mon manteau sur mes épaules, sortis de la maison et remontai rapidement la rue jusque chez eux.

Je frappai à la porte et entrai sans attendre de réponse. Je cessai de considérer les portes ouvertes comme une coutume locale quand mes yeux rencontrèrent le regard sévère d'une vieille femme, visiblement irritée par mon intrusion.

— Qu'est-ce que vous voulez, demanda-t-elle en russe d'une voix forte dénuée de toute trace d'hospitalité.

— J'ai deux ou trois questions à poser à Victor et Igor, bredouillai-je, surprise d'être tombée sur cette ronchon.

— Il n'y a pas d'Igor, ni de Victor ici, lança-t-elle brusquement.

— Mais je les ai rencontrés ici même ce matin. J'ai passé la nuit dans l'autre partie de la maison. C'est Oumaï qui m'y a amenée.

Je savais de moins en moins où j'en étais et il fallait que je trouve une réalité sur laquelle je puisse m'appuyer. Il importait que cette femme confirme que je m'étais trouvée ici avec Victor et Igor, et que tout cela avait bel et bien été réel.

Elle reprit encore plus sèchement :

— Puisque je vous dis qu'ils n'ont jamais été ici ! Je ne sais pas de quoi vous parlez, mademoiselle.

— Je vous en prie, écoutez-moi. Je suis venue de Novossibirsk avec deux amis. Je cherche une personne de la région qui nous a amenées ici. Il s'appelle Nicolaï. Nous sommes arrivés hier. Nous sommes incapables de retourner dans son village sans lui. Vous ne pouvez pas m'aider à le retrouver ?

Au lieu de s'adoucir comme je l'avais espéré, son visage se fit encore plus sévère, et sa voix plus dure, si c'était possible :

— Quand j'étais jeune fille, je ne me serais jamais permis de partir comme ça avec un homme. C'est votre affaire, mais moi je ne peux rien pour vous aider. Maintenant, partez d'ici.

J'étais certaine qu'elle savait qui était Victor et Igor, et probablement aussi Oumaï et Nicolaï. Il était impossible d'habiter dans ce hameau sans savoir tout ce qui s'y passait, en particulier s'agissant de gens qui logeaient chez vous. Mais son hostilité à mon égard — moi, jeune femme célibataire venue d'ailleurs en compagnie d'un homme non marié — n'était que trop manifeste. Je savais qu'elle ne m'en dirait pas plus.

Pleine de colère, je ressortis. La rue était déserte. La peur et la solitude m'envahissaient et, ce qui n'arrangeait pas les choses, je sentais pour ainsi dire épidermiquement qu'autour de moi les villageois installés dans leurs maisons savaient tout ce qui s'était passé mais refusaient de faire quoi que ce fût pour me venir en aide.

« MAGASIN » : l'enseigne rudimentaire sur le toit d'une maison attira mon regard. Je m'étonnai d'avoir pu passer devant sans la remarquer. Certes, je craignais que mon malaise extrême ne s'aggrave encore à l'intérieur de la boutique, mais la porte était ouverte et j'entrai sans réfléchir davantage.

Un vieil indigène était installé de l'autre côté du comptoir. Il somnolait et sa tête se balançait au rythme de ses ronflements. Il portait l'épaisse tunique traditionnelle de l'Altaï, avec une ceinture sous son ventre rebondi. Son bonnet de peau de lapin teint était en revanche typiquement russe ; ce n'était à l'évidence pas un luxe dans cette boutique non chauffée. Il ne sembla m'apercevoir que lorsque je lui eus demandé nerveusement ce qu'il avait à manger. Je ne voyais rien qui ressemblât à de la nourriture ou de la boisson et, sur les rayons, il n'y avait que des articles pour enfants et des produits de toilette comme du savon ou du dentifrice.

Rassemblant lentement ses esprits, le vieux me regarda et dit:

— Vous pouvez toujours acheter du pain et des bonbons. Tous les autres produits d'alimentation ont déjà été vendus. Je ne sais pas quand on va me livrer.

Il me regardait d'un œil indifférent mais j'avais le sentiment qu'il savait tout sur moi. Une tension extrême m'envahit le ventre et la poitrine.

Je m'obligeai à considérer ces cas de « paranoïa ferroviaire » qu'avait décrits un célèbre psychiatre russe du XIX^{e} siècle, et par lesquels il désignait cette espèce de trouble situationnel qu'éprouvaient certaines gens en prenant le train pour la première fois. On retrouvait ce syndrome dans de nombreux types de paranoïa induite par des situations inconnues. Comme je ne tenais absolument pas à en être moi-même la victime, je ne pensai plus qu'aux achats que j'allais faire.

Cet effort me calma, et je pus sans nouvelles inquiétudes acheter du pain et un paquet de bonbons desséchés.

J'avais laissé mon porte-monnaie et tous mes papiers chez Maria mais j'avais heureusement suffisamment de monnaie dans la poche de mon manteau pour payer le tout. Avec quelle imprévoyance j'avais préparé et effectué ce voyage ! Cette pensée me convainquait de ma stupide irresponsabilité.

Quand je revins à la maison, Anna dormait encore et Nicolaï n'avait toujours pas donné signe de vie. Où était-il, celui-là ? Quand allait-il apparaître ? Tout cela m'inquiétait.

Je m'apercevais que mon sens du temps avait lui aussi été affecté. Il me semblait que quelques heures seulement s'étaient écoulées depuis que je m'étais réveillée mais, en regardant par la fenêtre, je vis que le jour baissait déjà et que le soir tombait. Je ne savais pas où était ma montre et ne me souvenais pas si je l'avais prise avec moi ou pas la veille. Je n'avais jamais auparavant éprouvé cette sensation de resserrement du temps, qui contribuait encore à m'égarer.

Peut-être pourrais-je me forcer à rester sur terre et recouvrer une certaine unité si je me concentrais sur mon corps. En fouillant dans le sac d'Anna, je trouvai le pain et le fromage que Maria nous avait donnés la veille. Mais était-ce bien la veille ?

Tandis que je me préparais un frugal repas, j'entendis la voix d'Anna dans la pièce voisine. Je me reprochai d'abord d'avoir fait trop de bruit et de l'avoir réveillée trop tôt. Mais quand elle entra

dans la cuisine, c'est à peine si j'en crus mes yeux. Elle paraissait avoir rajeuni de plusieurs années et son visage exprimait une joie d'enfant nouveau-né. Son rire sonnait juste et était bien centré en elle; incontestablement, une énergie incroyable émanait d'elle.

— Salut ! Me revoilà ! dit-elle enfin avec un sourire juvénile.

— C'est ce que je vois, répondis-je en scrutant son visage, d'abord avec scepticisme, puis avec un profond sentiment de soulagement : elle semblait parfaitement rétablie.

Il y avait longtemps que je ne l'avais pas vue aussi bien.

— Olga, c'est fou ce que je me sens bien. Je ne me souviens pas avoir jamais été en pareille forme. Manifestement, il faut passer par la maladie à certains moments pour comprendre ce qu'est la santé, et c'est ce qui m'est arrivé. Ton Oumaï est une vieille folle, mais je crois qu'elle est vraiment capable de faire des merveilles.

— Je suis heureuse de te l'entendre dire, mais ce n'est pas *mon* Oumaï. Elle est au moins autant à toi qu'à moi. Surtout que je ne comprends rien à ce qui m'est arrivé avec elle. Si c'était une guérison, elle ne manquait certainement pas d'éléments insensés. J'ai eu l'impression d'être moi-même tombée dans la démence quand elle s'est occupée de moi !

— Anna, as-tu idée de ce que nous devons faire maintenant ? Nous ignorons où se trouve Nicolaï, et même s'il va se manifester. Il est temps de rentrer ne crois-tu pas ? Mais, toutes seules, nous ne savons pas comment repartir de ce village. Que proposes-tu ?

— Ça m'est complètement égal. Pour l'instant, j'ai faim; nous allons manger, et puis quelques heures de sommeil supplémentaires me feraient sans doute du bien. De toute façon, la nuit est quasiment revenue, non ?

Je fus vivement surprise de voir par la fenêtre que la nuit était presque tombée et que l'obscurité avait enveloppé le petit village. Une autre découverte s'ajouta à ce choc : quelqu'un avait allumé la lumière électrique, je savais que ce n'était pas moi, et ne pensais pas que ce fût Anna. Mais de quoi pouvais-je être certaine en ce lieu étrange ?

Peut-être Anna estimait-elle que c'était bien de rester, mais cette perspective me souriait de moins en moins. J'aspirais toujours plus à mon petit lit dans mon morne appartement de la ville. Je me répétai mentalement les propos d'Anna et lui répondis que nous avions le fromage et le pain de Maria ainsi que les produits que j'avais achetés

au magasin. Nous décidâmes de manger un morceau et de nous mettre au lit le plus tôt possible pour pouvoir nous réveiller dès l'aube et essayer de quitter cet endroit. En allant me coucher, je dis à Anna :

— Bonne nuit. J'espère qu'en me réveillant demain matin je ne te trouverai pas de nouveau attachée au mur !

Il y avait un autre lit dans la deuxième pièce. Je m'y allongeai sans ôter mes vêtements ni même me glisser sous la couverture. Ma dernière pensée fut, bizarrement, qu'il faisait bon dans cette maison bien que personne n'ait allumé de feu dans la cheminée et qu'il n'y ait pas d'autre chauffage. Mentalement, physiquement et psychiquement, j'étais si épuisée que cette circonstance étrange, pas plus que le fait de dormir dans cette chambre mystérieuse sans savoir où étaient Nicolaï, ma valise ni aucune de mes affaires, ne m'empêchèrent de fermer les yeux, avide que j'étais d'un sommeil profond et paisible.

Soudain, une vague chaude me recouvre le corps, et je sens qu'une force inconnue m'emporte dans le temps et l'espace. Bien que je sois sans défense, je me sens en sécurité et me laisse faire.

Me voilà couchée dans la pièce où j'étais la veille en compagnie d'Oumaï, Je n'en suis pas vraiment étonnée. Je suis dans un état de conscience nouvelle où je sens pleinement mon corps sans pouvoir faire le moindre mouvement. De nombreuses voix bruissent indistinctement tout autour. Moi-même, je suis sans voix.

Des vibrations ne cessent de me traverser, du sommet du crâne à l'extrémité des pieds. La sensation est agréable et je n'essaie pas d'y résister. Je perçois peu à peu une pulsation rythmique ; elle se rapproche. Peu importe d'où elle vient. Je m'habitue à ne pas m'interroger sur ce qui m'arrive, et à me laisser simplement pénétrer dans les événements. J'ai le sentiment d'être ainsi en sécurité.

Le rythme me plaît et je commence à m'y associer. Des images m'apparaissent. D'abord elles ne sont pas claires et se substituent rapidement l'une à l'autre ; jusqu'à ce que l'une s'impose et se fasse plus nette. Je vois une pyramide d'ambre. Elle est d'abord éloignée, mais se rapproche très vite. La vitesse est terrifiante, et je ne sais que faire.

Devant moi, l'espace jaunit. La pyramide est maintenant énorme ; voilà que je pénètre à travers ses murailles d'ambre. Je n'ai pas le temps de comprendre ce qui se passe.

Je baigne dans l'ambre et monte lentement. Mon corps se déplace harmonieusement dans des couloirs jaunes. C'est un monde serein, sans personne, sans autre énergie que la sensation de l'ambre. Le temps est resserré. Je sens dans mon corps une sorte de spirale qui se déroule doucement et me pousse toujours plus haut. Le temps se détend vers le haut avec moi. La pyramide devient volcan et entre en éruption. Je suis en plein milieu et l'explosion me rejette à l'extérieur.

Me voici dans une sombre forêt. Au tréfonds de moi, je suis calme et accepte ce qui m'arrive. Je n'ai pas peur. Je sens que j'ai changé. Bien que parfois terrifiantes, mes expériences récentes ont été instructives. Elles m'ont appris à observer et à me détacher de moi-même comme je n'aurais jamais su le faire avant.

— Continue !

C'est la voix d'Oumaï, et sa présence si proche me rassure. Un étroit sentier pénètre dans la forêt ; je le suis. La forêt est bleue et noire. Je devine, aux essences des arbres qui m'entourent, que je me trouve quelque part en Sibérie. Je perçois l'odeur caractéristique d'une rivière; l'eau n'est donc pas loin. Tous mes sens sont tendus, comme si les plaisirs et les douleurs de tous les temps s'étaient fondus dans mon cœur. À chaque pas que font mes pieds invisibles, je sens cet alliage de douleur et de plaisir. La gravitation n'exerce plus le même effet sur mon corps, et j'ai du mal à maintenir le contact avec le sol.

— Continue !

La voix d'Oumaï se fait plus forte et plus pressante, et je poursuis mon cheminement. L'obscurité s'accroît encore. Je n'ai pour compagnon qu'un lourd silence. Il me semble soudain que je suis devenue une très vieille femme, et pourtant j'éprouve en moi une grande puissance. Au loin un feu luit dans une clairière.

— Pourquoi suis-je si vieille ?

Personne ne me répond, et je n'entends que la voix d'Oumaï qui me dit de poursuivre.

Je porte maintenant de longs vêtements blancs flottants. J'accélère le pas, attirée par le feu. Une foule vêtue, elle aussi, de robes blanches est rassemblée tout autour. Certains sont assis, d'autres debout; d'autres encore dansent autour du feu. Leurs visages me sont étrangement familiers, bien que je ne reconnaisse personne en particulier. Des chevaux sont attachés aux arbres qui

bordent la clairière. Je m'approche du feu ; les danseurs s'écartent pour me laisser passer.

Trois silhouettes vêtues comme moi d'amples robes blanches se détachent du feu. Elles ont la tête recouverte d'un capuchon blanc et sont penchées vers le sol. Elles occupent trois points cardinaux, et mon chemin me mène au quatrième. Elles ne bougent pas à mon approche, mais je sais qu'elles m'ont sentie venir. Je m'assieds en silence au quatrième coin du feu.

Petit à petit, le rythme de la danse se fait plus marqué. Sans un mot, ni un geste d'invitation, nous nous levons ensemble. Il va se passer quelque chose d'important et j'y consens d'avance.

J'entre dans le feu. Les flammes étreignent mon corps, mais je n'éprouve ni crainte ni douleur. Aussitôt, la silhouette qui me fait directement face pénètre elle aussi dans le feu. Elle ôte son capuchon et je découvre son visage. Tout son être se transforme alors en un formidable éclair qui illumine l'espace autour de nous, touché aux deux extrémités par les deux silhouettes de droite et de gauche.

Je me tourne vers celle de gauche et la regarde bien en face. À ce moment sa chair se défait, ne laissant qu'un squelette, de vieux ossements blanchis. Puis il y a un nouvel éclair, et je me tourne vers la silhouette de droite. Quand l'éclair cesse de toucher son corps, je ne vois plus qu'un bouquet de splendides fleurs blanches, qui vibrent comme si elles contenaient l'énergie de toute la vie. Je perçois l'essence de celle-ci dans leur parfum.

Maintenant les trois silhouettes se fondent dans le feu, pénètrent l'espace où je me trouve et ne font plus qu'un avec moi. Me voilà ossements et fleurs liés par l'éclair, et mon corps de vieille femme est désormais celui d'une vigoureuse jeune fille.

Une voix vibrante d'homme retentit quelque part autour du feu.

— Nous allons en rester là. Garde le souvenir de ce que tu as connu. Nous nous reverrons.

Les assistants commencent à se disperser et se dirigent vers les chevaux qui les attendent, attachés aux arbres.

— Continue ! insiste encore la voix d'Oumaï.

De nouveau seule, je refais en sens inverse le chemin qui m'avait menée au feu. En moi, l'éclair est un fil entre la vie et la mort. Je le comprends et y vois un don que je peux utiliser pour moi et pour servir autrui.

Quand je me réveillai, j'étais toute désorientée, incapable pendant quelque temps de savoir qui j'étais, et où je me trouvais. Je jetai un regard apeuré autour de moi et, par la porte ouverte, je vis Anna qui dormait paisiblement dans la pièce d'à côté. Je compris que je venais de retrouver ma réalité quotidienne après avoir vécu une nouvelle expérience étrange. Tandis que la dernière impression onirique, celle de l'équilibre délicat entre la vie et la mort, commençait à s'évanouir, je me souvins d'une rencontre étonnante que j'avais faite plus de dix ans auparavant.

10

J'avais alors dix-huit ans et étais étudiante en première année à la Faculté de médecine de Novossibirsk. C'était une période merveilleuse, période de liberté après le carcan du lycée, période de soirées entre amis, de nouvelles rencontres, de sorties au théâtre, d'expériences de toutes sortes. Comme tous les jeunes étudiants du monde, nous découvrions les premiers plaisirs de la vie adulte.

Nous devions nous déplacer sans cesse, le plus souvent en bus, d'un hôpital à l'autre. Il nous était très pénible de perdre quotidiennement tant de temps et d'aller si loin pour suivre nos cours. Un jour d'hiver, j'avais dû attendre le bus si longtemps dans le vent glacé que je ne fus qu'à moitié surprise, quelques heures plus tard, de m'apercevoir que j'étais tombée malade.

Le soir venu, j'avais une forte fièvre. La mauvaise grippe qui faisait rage clouait les gens au lit pour au moins une semaine, et je savais qu'il me faudrait plus d'une journée ou deux pour me remettre. Cette perspective me souriait d'autant moins que nous étions à la veille des vacances d'hiver, et que j'avais compté les passer avec des amis dans une station de ski. Si vraiment j'avais la grippe, elle m'empêcherait certainement de profiter d'une partie de plaisir pourtant bien méritée. Je me couchai à contrecœur dans l'attente des symptômes qui se manifesteraient.

Le lendemain, j'étais allongée sous un édredon bien chaud et essayais de lire, m'interrompant parfois pour regarder une émission de télévision sans intérêt, quand le téléphone sonna. C'était Iréna, une de mes amies, qui me demandait de mes nouvelles.

Après qu'elle eut écouté mes plaintes et se fut comme il convient apitoyée sur mon triste sort, nous échangeâmes des potins sur l'université. Enfin, sur le point de raccrocher, elle me dit non sans hésitation qu'elle me ferait bien une proposition et qu'à son avis, il y

avait encore une chance que je puisse partir avec les autres. Sa mère connaissait un guérisseur, qui travaillait avec elle au conservatoire. C'était un compositeur. Il avait la réputation de faire des merveilles. Sa mère pourrait certainement obtenir qu'il me reçoive le soir même sans rendez-vous. En dépit de mon scepticisme et de mon peu d'enthousiasme, mon amie insista pour me donner l'adresse de ce monsieur et m'assura que sa mère m'appellerait pour arranger les choses.

Je notai l'adresse, sans savoir au juste ce que j'en ferais. J'appartenais à une famille de médecins et de scientifiques. Mes parents étaient l'un et l'autre médecins et, du côté de mon père, ma grand-mère était docteur en chimie. À près de quatre-vingts ans, elle dirigeait encore un important laboratoire de recherche à Novossibirsk. Mes parents voyaient en moi une future spécialiste de la médecine et, dans une certaine mesure, je partageais ce point de vue. Dès lors, la proposition qui venait de m'être faite de consulter un guérisseur paraissait complètement farfelue.

Mais, quand j'eus raccroché, la curiosité m'envahit peu à peu. J'aurais bien voulu savoir ce que faisait ce guérisseur. Je n'étais scientifique qu'en partie. J'avais toujours été très proche aussi de mon autre grand-mère. La mère de ma mère, Alexandra, n'était pas très cultivée mais, dans mon enfance, elle était à mes yeux l'être le plus sage du monde.

Elle habitait à Koursk, une petite ville du centre de la Russie. Chaque année, je passais les trois mois d'été chez elle. Dans sa petite maison, charmes et miracles de toutes sortes étaient monnaie courante, et le mot « guérison » avait fini par m'être très familier. Presque toutes les femmes de l'entourage de ma grand-mère détenaient, disait-on, quelque pouvoir magique. Certains de ces pouvoirs passaient pour bienfaisants et guérisseurs, d'autres pour mystérieux et effrayants.

Je me rappelle — c'est un de mes plus vifs souvenirs d'enfance — avoir assisté à un rite pour « démasquer une sorcière». Quelques femmes du quartier, qui en soupçonnaient une autre de jeter des sorts, avaient procédé à une cérémonie qui devait déterminer si elle était vraiment coupable. J'étais encore petite à l'époque et, tout excitée, j'avais suivi les événements, cachée derrière une palissade recouverte de vigne vierge.

Après s'être assurées que la suspecte était trop occupée pour les voir, elles avaient rapidement parcouru l'allée de son jardin en répandant du sel sur toute la longueur. Bien que le sel fût parfaitement invisible par terre, on croyait dans le village qu'une personne soupçonnée de s'adonner à la magie noire ferait tout pour éviter de marcher dessus si elle était effectivement coupable.

Ce que je vis peu après ne manqua pas de m'étonner. La suspecte sortit de chez elle mais, au lieu d'emprunter normalement l'allée pour rejoindre la rue, elle suivit un itinéraire extrêmement bizarre, et même fou. Aussitôt le seuil franchi, elle fit un quart de cercle puis traversa une rangée de buissons épineux.

Les voisines suivaient la scène cachées de l'autre côté de la rue. Satisfaites de ce qu'elles avaient vu, elles rentrèrent chez elles préparer les charmes à jeter à la coupable.

Aussi loin que remonte ma mémoire, j'avais vécu parmi ces femmes et les avais vues pratiquer naturellement leur magie. Une partie de moi-même en était fascinée et j'étais définitivement captive de ce monde d'ombres où elles vivaient et pratiquaient leur art mystérieux.

D'emblée, ma vie avait donc été marquée par deux modes quasi opposés d'interprétation des événements de la vie humaine, par deux façons d'y réagir. J'avais toujours vu dans ces deux aspects différents de moi-même deux pôles opposés, comme la Sibérie et la Russie, l'hiver et l'été, la science et la magie, et voilà que cet appel téléphonique les dressait de nouveau l'un contre l'autre.

En mon for intérieur, le débat devint très vif. Que devais-je faire ? Les pratiques de guérison non orthodoxes contredisaient totalement le modèle athée qui était à la base de la culture soviétique officielle. J'entendais la voix terne et monotone de l'un de mes professeurs : « La nouvelle conscience socialiste nous montre les croyances anciennes sur les rituels de guérison telles qu'elles sont en réalité : des balivernes religieuses. »

Bien que la morne voix de la « conscience socialiste » ait de nouveau retenti dans mon esprit, je décidai d'aller voir le guérisseur. À défaut d'autre chose, ce serait une revanche sur les conférences irritantes de ce vieux professeur.

Une fois sortie dans le froid, je me dirigeai vers l'arrêt d'autobus et pris ma place dans une file d'attente désespérément longue. Je fis le point de la situation. Il était 17 heures, heure de pointe. Presque

personne en Russie n'avait les moyens d'acheter une voiture et la plupart prenaient les transports en commun pour aller au travail et en revenir. Vu la queue, le mieux que je pouvais espérer était, après une longue attente, de pouvoir me glisser dans un bus glacé et bringuebalant. J'en étais à ce point de mes réflexions quand un bus complet passa devant l'arrêt sans prendre personne. Je compris qu'en dépit de ma fièvre j'allais devoir marcher si je voulais arriver à temps chez le guérisseur. Je me mis lentement en route et, un quart d'heure plus tard, j'avais atteint l'immeuble où il demeurait. Je n'avais pas eu de mal à le trouver.

C'était un de ces bâtiments gris de cinq étages typiquement soviétiques, situé dans un quartier neuf. En le voyant je me souvins que quand j'étais plus jeune je m'étais demandé si la couleur des maisons influait sur les émotions, l'esprit et même la santé de leurs habitants. Presque tout Novossibirsk consistait en affreuses boîtes grises de ce style. Tout en marchant, je pensai qu'il devait être bien difficile, dans la vie, de dépasser la grisaille.

L'hiver, le soleil se couche tôt et il faisait déjà sombre quand j'arrivai. Je savais que j'avais trouvé le bon immeuble, mais il manquait beaucoup d'ampoules dans le vestibule et j'avais du mal à distinguer les numéros des appartements. Dans l'état de fatigue où je me trouvais, j'espérais à chaque fois que le prochain numéro que je déchiffrerais serait le sien. J'avais l'impression que les chiffres dansaient sous mes yeux.

Après avoir enfin repéré le bon numéro, je montai lourdement l'escalier jusqu'à l'appartement. C'est une très jeune femme qui m'ouvrit ; elle ne devait pas avoir beaucoup plus de vingt ans. Constatant mon état d'épuisement, elle me fit entrer tout de suite. Bien que petite, elle était bien proportionnée ; elle portait une légère robe d'intérieur à fleurs. Ses longs cheveux bruns étaient tirés en arrière, dégageant ainsi son beau visage.

— Vous êtes sans doute Olga, dit-elle. Il vous attend.

J'accrochai mon manteau dans le couloir et pénétrai dans un de ces studios caractéristiques des ménages d'intellectuels : peu de meubles, sauf une bibliothèque bourrée de gros livres anciens, une vieille table avec un poste de télévision, un piano vétuste contre le mur et, au milieu, un grand lit défait. Après m'avoir conduite dans cette pièce, la jeune femme disparut dans la cuisine, me laissant seule avec un homme assis au bord du lit.

Quand il me vit entrer, il se leva. À la lumière, je distinguai mieux son visage. Il avait les cheveux bruns et courts, des yeux noirs, un regard intense et des rides marquées autour de la bouche. Ce qui m'impressionna le plus quand il m'adressa la parole, ce furent sa voix profonde et monotone et sa façon bizarre et hachée de prononcer certains mots.

Bien que torse nu et seulement vêtu d'un short blanc, il semblait parfaitement à l'aise. Il me fit asseoir sur l'unique chaise et se mit à me parler de musique, m'expliquant comment les notes influaient sur notre psychisme et combien de merveilles la musique pouvait faire quand elle était composée dans de bonnes intentions.

Je ne comprenais qu'à moitié ce qu'il me disait et me sentais de moins en moins à l'aise. L'étrange combinaison de sa prononciation maniérée et de sa tenue pour le moins négligée m'amenait à douter de plus en plus du bien-fondé de ma présence en ce lieu. Je fus soulagée quand la jeune femme sortit de la cuisine avec une tasse de thé noir. Elle me la tendit et s'assit sur le lit en face de moi.

— Je voudrais expliquer ce qui ne va pas, lui dis-je, m'efforçant d'instaurer un dialogue médecin-malade plus classique.

— La maladie n'est qu'une façon d'aborder la réalité, répondit-elle. Il y en a d'autres que je préfère. Regardez-moi. J'ai quarante-trois ans, et mon aspect extérieur reflète ma façon de considérer ma propre réalité.

Je la regardai bouche bée, comme saisie d'un vertige. Elle ne paraissait pas avoir plus de dix-huit ans. Quarante-trois ans ! Mais c'était impossible !

— Vous voulez rire, fis-je, m'efforçant de me concentrer sur mes pensées pour oublier le sentiment de malaise qui commençait à m'envahir.

J'avais vu la photo d'un adolescent sur la bibliothèque et je m'étais dit qu'il lui ressemblait beaucoup. Maintenant je devais lutter contre l'idée que ce devait être son fils. C'était impensable, et je me sentais de plus en plus désorientée et nerveuse.

— Ce que je fais, notamment, pour ralentir l'écoulement de mon temps personnel, c'est de prendre des photos.

Elle sortit un gros album de la bibliothèque. Après être revenue s'installer sur le lit près de moi, elle se mit à le feuilleter page à page pour me montrer des photos d'elle. Je la vis sur les bords de l'Ob par une belle journée d'été, jeune et souriante. Puis au travail, assise à

son bureau, très sérieuse. Je me demandai quel était son métier. Elle était également avec son fils et un autre jeune homme devant une maison de campagne, en bleu de travail et la pelle à la main. Les arbres étaient couverts de feuilles d'automne, ramassées aussi en tas jaunes et rouges à ses pieds.

Elle m'emmena avec elle à travers les pages de son album, me montrant divers lieux et diverses personnes. Les messieurs qui l'accompagnaient faisaient place à d'autres messieurs, un sourire de bonheur en remplaçait un autre. Elle portait de longs cheveux, puis se les était fait couper. Elle adoptait différentes poses, riait, pleurait. Je la vis en de nombreux endroits. Certains ne m'étaient pas inconnus, mais l'image de cette femme en plein milieu avait quelque chose d'irréel et de mystérieux.

Elle rajeunissait à chaque page, et je m'aperçus qu'elle me montrait sa vie en sens inverse, du présent vers le passé. La voilà qui quittait la maternité avec son bébé et une brassée de fleurs, heureuse et un peu perdue dans son tout nouveau rôle de mère. Et puis elle était écolière, debout devant le tableau dans son uniforme noir à col blanc, fronçant les sourcils en écoutant la vieille institutrice qui trônait majestueusement derrière son bureau. La dernière photo de l'album était la première qui ait été prise d'elle : un enfant nu sur une table avec son sourire sans dents.

— Je travaille tous les soirs avec avant de me coucher. Je commence par une photo récente et je vais en reculant, intériorisant chaque stade jusqu'à ce que j'arrive à cette photo de moi en bébé. Quand je m'endors je suis bébé.

— Pourquoi me dites-vous tout cela ?

La fièvre m'avait affaiblie et j'avais du mal à comprendre ce qui se passait, que ce soit autour de moi ou en moi, avec ces émotions étranges que j'éprouvais.

— Parce que vous pouvez en prendre conscience et l'accepter.

C'était la voix de l'homme qui me répondait.

— Je suis venue ici pour qu'on me soigne ma grippe, pas pour apprendre à rajeunir, fis-je, d'une voix dont la nervosité et la faiblesse me surprirent.

— C'est ce que vous croyez. Mais, bien sûr, ça en fait aussi partie. Ne vous inquiétez pas. Vous allez trouver la guérison, et tout ce que vous êtes venue chercher d'autre.

J’avais de nouveau la tête qui tournait et, à en juger par la chaleur de mon front, la fièvre avait dû empirer. J’aurais eu du mal à me lever. Mais, à la pensée de la fièvre, je me calmai un peu : sans doute ces impressions et sentiments étranges n’étaient-ils pas sans relations avec elle, au moins en partie. J’étais peut-être plus malade que je le croyais. J’espérai même pouvoir me réveiller bientôt dans mon lit et m’apercevoir que tout cela n’avait été qu’un délire fiévreux. L’idée en était même agréable. À ce moment-là, mes vacances d’hiver ne me semblaient plus aussi importantes. Dans l’état de malaise qui était le mien, j’étais prête à rester au lit aussi longtemps qu’il le faudrait pourvu que cela m’arrache à ma situation actuelle.

— Asseyez-vous ici, dit l’homme en m’indiquant le lit défait.

Je pris nerveusement place sur le bord et fermai les yeux. Mes oreilles bourdonnaient et j’avais à la fois chaud et froid.

Puis j’entendis de puissants accords joués au piano. J’ouvris les yeux et vis qu’il s’était assis devant l’instrument. Cette musique m’était inconnue, mais elle contenait une telle énergie que mon esprit s’y abandonna. J’avais l’impression de nager dans une mer déchaînée, dont la puissance me soulevait et me ballottait. Je le regardai jouer. Il mettait tant d’expression physique dans sa musique que tout son corps se secouait sur la chaise. Tout son monde s’y trouvait concentré.

Puis il y eut un crescendo qui sembla dépasser en énergie les limites de ce qu’il pouvait supporter. Son corps s’arracha violemment à l’instrument et il tomba à terre. J’étais certaine qu’il était complètement fou. Je m’aperçus alors que le dernier accord résonnait encore et que le piano semblait jouer tout seul. Je me demandai si ce n’était pas plutôt moi qui étais folle. J’étais totalement désarçonnée.

Enfin il se leva, me prit par la main et m’emmena dans un angle de la pièce. Je constatai avec étonnement que j’étais plus calme, peut-être parce que je ne résistais plus. Il y avait là un guéridon, avec une bougie et un couteau très pointu au manche décoré de symboles d’aspect oriental. Il posa sa main sur mon front et prononça quelque chose dans une langue inconnue. D’une voix de plus en plus forte il cria d’autres mots que je ne comprenais pas. Puis, saisissant le couteau, il coupa une mèche de mes cheveux.

— Regardez, ordonna-t-il. Je tiens votre maladie dans ma main !

Il lança la mèche sur la flamme de la bougie. Je ne l'avais pas vu l'allumer et étais certaine que ni moi ni son épouse ne nous en étions chargées. Or voilà qu'une belle et forte flamme jaillissait de nulle part. Si je n'en fus pas étonnée outre mesure c'est qu'en même temps je sentais que la fièvre m'avait quittée et que j'étais parfaitement rétablie.

Soucieuse de le remercier, mais trop désorientée encore pour avoir les idées claires, je ne pus dire que « Merci beaucoup. Je vais très bien maintenant. Combien vous dois-je ?» Je scrutai son visage désormais impassible, dans l'attente d'une réponse.

Il sourit et me regarda attentivement.

— À titre d'honoraires, je vous demanderai seulement de retenir ce que je vais vous dire, et qui est très important.

Il me prit la main et l'examina. Puis il ajouta simplement :

— Je vois qu'un jour vous apprendrez à maîtriser la durée de votre vie.

Je quittai son appartement dans la plus grande confusion, mais parfaitement guérie. Ma fièvre avait bel et bien disparu. Je rentrai chez moi d'un bon pas, et c'est dans l'allégresse que je fis mes bagages pour partir le lendemain avec mes amis.

Par la suite, ma vie reprit son cours normal, mais cette journée avait marqué une victoire définitive de la partie de moi-même qui était fascinée par le mystère. Mon moi conscient avait pu s'en convaincre et cette dimension faisait désormais partie intégrante de mon être.

Je pensai longtemps encore aux dernières paroles de cet homme en me demandant ce qu'elles pouvaient bien signifier. Maintenant, dans ce village de l'Altaï, il me semblait que j'étais sur le point de les comprendre pour la première fois. Je savais qu'il venait de m'arriver quelque chose d'insaisissable et d'important et que je ne pouvais pas en donner un début d'explication rationnelle.

J'étais encore sous le charme de mon rêve avec Oumaï. Le sentiment de réalité que j'avais perçu dans le rêve ne m'était pas totalement inconnu. Je ne me rappelais pas quand je l'avais ressenti dans d'autres rêves, mais la douce douleur que mon cœur avait éprouvée n'était pas nouvelle. Elle allait de pair avec le sentiment que j'éprouvais d'être maîtresse de moi, et de savoir que même en état de sommeil je pouvais dominer ma réalité par le simple exercice de ma volonté.

Des coups sonores frappés à la fenêtre m'arrachèrent brusquement à ces vagabondages mentaux et me ramenèrent au présent. Je sautai du lit le cœur battant. Il faisait encore nuit dehors et je ne voyais personne ni dans la rue, ni à la fenêtre. Quand je demandai qui était là, je m'aperçus que j'avais la voix si faible qu'il m'était difficile de m'entendre moi-même. Les coups redoublèrent.

— Qui est là ? m'écriai-je, cette fois trop fort.

— C'est moi, Olga, Nicolaï.

Je courus ouvrir la porte.

— Entrez. Mon Dieu, Nicolaï, où étiez-vous ? Nous ne savions plus quoi penser.

Anna arriva en titubant dans le couloir derrière moi ; elle dormait à moitié et regardait sa montre. Elle s'arrêta en voyant Nicolaï:

— Salut, Nicolaï ! Comment ça va ?

— Mieux qu'avant, Anna. Quelqu'un aurait-il la gentillesse de me faire du thé ?

— Bien sûr, répondis-je.

Nous passâmes tous dans la cuisine. J'allumai la lumière et Anna mit la bouilloire sur le gaz. Nicolaï avait l'air épuisé et semblait changé. Son aspect réveilla les craintes que j'avais eues autrefois lorsque je lui avais fait subir un examen psychiatrique : peut-être était-ce effectivement un malade mental.

— Nicolaï, comment vous sentez-vous ? demandai-je, répétant la question d'Anna.

— Ne vous en faites pas, Olga. Je n'ai pas perdu l'esprit. C'est simplement que je suis en train de devenir kam.

Il se détendit un peu et, tout en buvant son thé, nous raconta son histoire.

— Olga, vous vous souvenez peut-être qu'après nous être séparés avant-hier, je me suis dirigé vers la maison où nous sommes maintenant tandis que vous alliez avec Oumaï dans une autre. Elle ne m'avait pas expliqué ce que j'avais à faire. Elle m'avait dit qu'elle me verrait plus tard, sans préciser quand ni où. Je faisais les cent pas dans la rue, nerveux et en colère. D'abord j'en voulais à Oumaï de ne m'avoir rien dit depuis mon arrivée. J'avais pensé qu'elle m'apprendrait tout de suite comment devenir kam.

«Je ne comprenais pas pourquoi elle vous avait demandé de la suivre au lieu de s'occuper de moi. Quand vous êtes partie avec elle,

elle m'a même regardé comme si je n'existais pas. En fait, j'avais peur qu'elle ne m'ait oublié et m'ait laissé à attendre en vain dans la rue. La rage m'a saisi. Dans mon corps, j'ai eu l'impression bizarre d'être battu de tous les côtés. Mon cerveau n'était plus que flamme et je ne pouvais penser à rien d'autre.

« Puis je suis passé de la colère à un état affectif que je ne saurais décrire mais qui me rappelait cette époque où, à Novossibirsk, j'entendais la voix de Mamouche et essayais de m'en débarrasser. Or cette sensation était maintenant beaucoup plus intense. Je marchais dans la rue sans savoir quoi faire quand j'ai de nouveau entendu sa voix. " Cours dans les montagnes ! " me disait-elle.

« C'était complètement fou, mais en même temps j'avais rarement entendu un ordre aussi impérieux. Il faisait noir comme dans un four et quelques maisons seulement étaient encore allumées. Qu'y a-t-il de plus effrayant que les montagnes et la forêt en pleine nuit ? Quels dangers ne renfermaient-elles pas ?

«J'entendais mentalement les cris de tous les animaux qui rôdent la nuit. Mais la voix de mon oncle couvrait tout cela et, par-dessus la flamme de mon esprit, elle me criait : " Va dans les montagnes ! "

« J'ai beau avoir passé l'essentiel de ma vie dans ce pays, je craignais quand même de partir seul dans le noir. Je me suis mis à courir dans la rue. Je m'étais dit qu'un peu d'exercice physique m'aiderait à retrouver un certain équilibre. Mais la voix de Mamouche m'accompagnait et me guidait. C'est tout juste si je remarquai qu'au lieu de courir vers les lumières des maisons j'étais parti du côté des montagnes.

« Je me suis bientôt retrouvé dans la forêt sombre, bien au-dessus du village. J'avais si peur que je n'osai reprendre haleine. Je pensais que si je m'arrêtais, ne fût-ce qu'un instant, des animaux ou des esprits fondraient sur moi et me tueraient sur-le-champ. J'ai poursuivi ma course. À un moment, je me suis aperçu en me retournant que j'étais entré si profondément dans la forêt que je ne pouvais plus voir les lumières du village. Finalement, épuisé, j'ai dû m'arrêter.

«J'ai tout de suite entendu un pas léger sur ma droite. Ça m'a terrorisé. Rassemblant ce qui me restait de forces, je me suis remis à courir aussi vite que je pouvais. Je pensais que j'allais mourir, la mort me paraissant la seule issue.

« Ça vous paraîtra peut-être étrange, mais j'étais alors persuadé que je ne retournerais plus dans le monde normal. J'ai perdu toute idée du temps. Je ne peux vous dire combien d'heures j'ai couru dans les montagnes, virevoltant, sautant, hurlant, totalement hors de moi. Dans mes brefs intervalles de lucidité je m'étonnais de n'être pas encore tombé et de ne pas m'être blessé. J'avais fini par me désintéresser de mon sort. Plus rien ne m'effrayait. J'ai alors entendu de nouveau la voix de Mamouche qui, cette fois, m'apaisait.

«— Calme-toi, et couche-toi par terre, m'ordonna-t-il gentiment.

« Comme l'aube se levait, j'ai pu voir ce qui m'entourait. Je me suis rendu compte avec surprise que toute une nuit s'était écoulée. Je me trouvais en un endroit où la neige d'hiver avait commencé à fondre. Sans réfléchir à quoi que ce soit, je me suis allongé sur mon manteau de peau de mouton et me suis endormi.

« — Ne fais pas de mal à l'herbe ! C'est la chevelure de la terre !

« Ce sont les dernières paroles que j'ai entendues.

« J'ai été réveillé par des voix qui parlaient doucement. Le soleil était maintenant bien levé et illuminait le ciel. Oumaï se tenait là avec un homme que je n'avais jamais vu. Ils étaient tout près et se sont mis à se moquer de moi. La colère s'est immédiatement emparée de moi et ils s'en sont aperçus à l'expression de mon visage. Alors ils ont repris leur sérieux et Oumaï s'est adressée à moi.

« — Je savais que les esprits te travailleraient hier. Je n'ai pas voulu les interrompre en t'adressant la parole. Il fallait qu'ils fassent ce qu'ils ont fait pour que je puisse venir te voir.

«— Me travailler ? Qu'est-ce que ça signifie ?

« — C'est ce qu'on dit quand les esprits descendent sur un nouveau kam et l'obligent à courir et à danser.

«— La même chose arrive donc à tous ceux qui deviennent kams ? demandai-je, soulagé.

«— Tu ne voudrais tout de même pas faire exception ! répondit-elle sur un ton narquois. Ce n'est pas prévu chez les kams. À partir d'aujourd'hui tu seras une exception parmi les autres hommes, mais pas parmi les kams.

« Je résistais encore intérieurement, mais je comprenais qu'elle était là pour m'aider et je l'écoutai attentivement.

« — Ton oncle est venu me trouver avant de mourir. Il m'a dit que tu viendrais me voir un jour, pour que je t'apporte un appui. Il m'a demandé de t'apprendre plusieurs choses. Il était certain que tu

viendrais, mais moi je pensais à l'époque qu'il se trompait. Il est si rare qu'un homme parti travailler à la ville revienne dans son village. Eh bien, ton oncle avait raison. Mais je ne suis pas encore sûre de tes intentions. Est-ce que tu sais ce que tu veux ?

« — Oui, j'ai pris une décision. Je vais devenir kam.

« Je pensais que cela suffirait, mais elle a continué à m'interroger.

«— Te rends-tu compte que tu devras abandonner tout ce que tu as en ville ? Ton travail, tes amis, ta fiancée, demanda-t-elle, incrédule.

« — Si je suis venu ici, ce n'est pas pour rien.

«— Certes, mais tu mèneras une vie totalement différente de celle qui aurait été la tienne si tu étais resté à la ville. Est-ce que tu t'en rends bien compte ? L'accepteras-tu ?

«— Pourquoi me poses-tu toutes ces questions ? Même si je disais que je regrettais de quitter la ville et que je voulais y retourner, tu sais bien que je ne le pourrais plus. C'est une chose entendue. Cela dit, tu as raison d'avoir des doutes, parce que de bien des façons je voudrais que mon rêve de vivre en ville se réalise. Je souhaiterais habiter à Novossibirsk, avoir une famille, étudier. Mais je sais que si j'y retourne, c'est la maison de fous qui m'attend. Il n'y a pas vraiment d'autre alternative, non ? Alors entre deux maux je choisis le moindre, c'est tout. Mais, en fait, ce n'est pas tout et je souhaite vraiment, pour les habitants de ce pays, devenir un kam.

«Oumaï m'écoutait très attentivement et semblait me croire.

«Elle a dit:

«— Nous n'avons guère de temps. Je te communiquerai ce que tu dois savoir pour commencer. Le reste, il faudra que tu le découvres par toi-même. Il y a des choses qu'en tant que femme je n'ai pas à savoir. Il y en a d'autres que je sais mais que je ne peux t'enseigner. Tout cela, tu l'apprendras de diverses façons en temps utile. Ton oncle Mamouche était un kam très puissant, un kam céleste. Tous ne peuvent monter jusqu'au ciel d'en haut. Lui il pouvait, même en hiver quand le ciel était gelé. Avec la mailloche de son tambour il savait briser la glace du ciel et pénétrer dans le pays d'Ulgen. Un jour je l'ai vu y aller.

« " Peut-être penses-tu que quand tu seras vraiment kam tu différeras de Mamouche tout comme les hommes diffèrent les uns des autres. Détrompe-toi : un des principaux secrets, c'est que le kam

est toujours le même. Mamouche, toi ou quiconque viendra après toi, vous n'êtes qu'un même et unique kam sous des formes différentes. C'est une lignée, et le kam c'est en fait la lignée, pas tel ou tel. Chacun d'entre vous pouvez être une personne distincte mais, par votre pouvoir, vous êtes un. Tu dois donc maintenant t'ouvrir entièrement à ce pouvoir issu de Mamouche et ne faire qu'un avec. Après quoi tu auras ta propre voix et ton propre pouvoir. Mais il faudra pour ça que tu travailles beaucoup. C'est du reste vrai : tu n'as pas le choix. Les esprits t'ont désigné, il n'y a pas à discuter.

« “ Viens ici !

« Elle s'adressait à son compagnon de voyage, un indigène d'une cinquantaine d'années. J'avais remarqué qu'il souriait vaguement pendant tout le temps qu'Oumaï m'avait parlé. Il semblait totalement indifférent mais réagit immédiatement à son ordre. Il lui apporta un gros sac dont il sortit un grand tambour.

« — Mamouche me l'a laissé et m'a chargée de te le donner, dit-elle en me le tendant.

«Ce tambour ovale était de fabrication récente et pesait lourd. La poignée représentait une figure d'homme. Le cadre était en bois de saule et la peau d'élan tendue dessus était si fraîche qu'elle sentait encore l'animal.

«— Cet élan sera ton compagnon de voyage. Nous allons maintenant t'aider à lui donner vie.

« Je n'ai pas le droit de vous révéler grand-chose sur la cérémonie que j'ai célébrée avec leur appui. D'ailleurs, je suis loin d'en avoir moi-même compris tout le sens. Sachez qu'ils m'ont d'abord mis dans une sorte d'état onirique. L'aide d'Oumaï, placé derrière moi, me tenait par les épaules et me balançait d'avant en arrière tandis qu'Oumaï allumait un feu devant moi. L'épaisse fumée me piquait tant les yeux que j'ai dû les fermer. J'ai vite eu l'impression que mon oncle était derrière moi et qu'il me tenait le corps; puis nous étions ensemble à la chasse. Nous suivions les traces d'une énorme biche qui était pleine et devait bientôt mettre bas. Nous devions veiller à ne faire aucun bruit.

« Pas à pas, j'ai suivi la biche dans la taïga. À l'abri des arbres, j'ai vu naître le faon. À ce moment précis, j'ai senti qu'on m'agrippait par les épaules et qu'on me secouait violemment. J'ai compris que je devais m'emparer du petit élan et l'emporter. C'était ça le but de la chasse. J'ai agi le plus vite possible. J'avais peur de la mère, qui

aurait facilement pu me tuer. J'ai pris mes jambes à mon cou, sans savoir pourquoi je faisais tout cela. Puis j'ai de nouveau entendu la voix d'Oumaï.

«— Mets-le ici, disait-elle.

« Elle me tendait le tambour, du côté de la Figure d'homme. J'ai introduit le faon dans le tambour et l'ai senti entrer.

«— Ouvre les yeux, m'a ordonné Oumaï.

« J'ai obéi, et elle m'a dit d'une voix bien plus douce, sur un ton satisfait :

«— Voilà ton tchoula pris.

« Elle m'a tendu le tambour et, même sans le toucher, je voyais et sentais la vie qui palpitait en lui.

«— Qu'est-ce qu'un tchoula ? lui ai-je demandé.

« Je n'avais jamais entendu ce mot.

« — C'est la force spirituelle vitale de l'animal qui a donné sa peau pour ton tambour, répondit-elle. Dorénavant ce sera aussi ta force vitale. Si quelqu'un te vole ton tambour, tu mourras. C'est un objet précieux qui ne doit pas te quitter.

« Comme je tendais la main pour le prendre, il sembla s'approcher de moi. Il était chaud et j'ai eu l'impression qu'il vibrait légèrement. J'ai immédiatement senti le lien qui m'unissait à lui, et j'ai su que c'était parce qu'il enfermait la vitalité de l'élan.

« Puis j'ai remarqué quelque chose de déroutant.

« — La peau est celle d'un vieil élan, et je me suis emparé d'un faon. Me serais-je trompé ?

« — Non, tu as agi comme il faut. Pour t'emparer du tchoula du vieil élan, il fallait que tu l'attrapes quand il était petit. Nous t'avons aidé à remonter le temps jusqu'à sa naissance. Maintenant le tchoula ne servira personne d'autre que toi. Il n'a pas d'autre histoire. Tu sais désormais comment on s'empare d'un tchoula, et tu n'auras besoin de l'aide de personne quand il faudra recommencer.

« " Tout être en ce monde a son tchoula. Quand tu soigneras une personne qui l'aura perdu, tu partiras à sa recherche et l'attraperas par la poignée de ton tambour. Puis tu le ramèneras vers le présent et le pousseras à coups de marteau dans l'oreille gauche du malade. C'est comme ça que tu lui rendras son tchoula disparu.

« " Ton tchoula sera ton nouveau guide. Il t'apprendra bien des choses. Ensuite il faudra que tu marques ton territoire chamanique

en en dressant la carte sur la peau d'élan. Je te montrerai plus tard comment on s'y prend.

« Au fait, Olga, je lui ai demandé pourquoi le tambour de la cabane de Mamouche était cassé. Elle m'a expliqué que l'au-delà où vont les hommes après leur mort, était l'image inversée de notre monde. Tout ce qui est bon ici est mauvais là-haut, et inversement. Si le tambour de Mamouche n'avait pas été cassé à sa mort, mon oncle n'aurait pu s'en servir dans l'autre monde.

« J'ai passé toute la journée dans la montagne avec Oumaï et son aide. Nous devions attendre que la nuit tombe pour que je fasse un nouveau voyage, nécessaire pour pouvoir hériter du territoire magique de mon oncle. Oumaï m'a emmené à travers le monde inférieur et m'y a montré bien des choses. J'ai beaucoup appris mais je ne suis pas censé vous en dire davantage. Et maintenant, je ferais sans doute bien de me reposer.

Il poussa un soupir et resta silencieux.

Encore sous le choc de son récit, je me levai et me dirigeai vers la cuisine pour laver nos tasses et réfléchir à ce que j'avais entendu. Le rite de guérison qu'Oumaï avait accompli l'avant-veille dans la maison vide, ce que j'avais vécu avec elle la veille au soir, Anna guérie grâce à elle, sa présence dans mon second rêve et maintenant l'histoire de Nicolaï : tous ces faits, bien que distincts, n'en étaient pas moins liés entre eux. Et le lien, c'était l'image d'Oumaï.

En réfléchissant à ces événements et au moment où ils avaient eu lieu, je m'aperçus qu'Oumaï n'avait pas eu une minute pour dormir. Pendant près de quarante-huit heures, elle semblait s'être déplacée d'un endroit à l'autre sans prendre de repos. Comment était-ce possible ? Je secouai la tête avec incrédulité, comme pour y trouver une réponse. Il n'en vint aucune, et je continuai donc à ranger la cuisine.

J'entendis Nicolaï dans l'autre pièce qui disait:

— Il faut se dépêcher. Il est presque 19 heures et, dans un quart d'heure, il y a un car qui passe ; nous allons le prendre pour rentrer chez ma mère.

— Quoi ! Il y a un car qui passe par ici ! Mais pourquoi nous avez-vous fait marcher des heures dans la neige ?

— Parce qu'il ne circule qu'un jour par semaine, expliqua-t-il, et que c'est aujourd'hui. Nous avons donc beaucoup de chance.

Dépêchez-vous, mesdemoiselles !

Le petit bus était si vieux et cabossé qu'on aurait dit une épave enracinée là, ou une sculpture métallique posée au milieu de la rue. Mais Nicolaï soutenait que non seulement c'était un authentique car mais qu'il nous emmènerait dans son village pourvu que nous consentions à nous hâter.

En montant à bord, j'éprouvai soudain un serrement de cœur à la pensée de quitter Oumaï.

— Nicolaï, fis-je, et Oumaï ? La reverrons-nous ? N'a-t-elle pas laissé une commission pour nous ?

Avant qu'il ne réponde, le car s'était ébranlé et sortait du hameau pour entrer dans des bois encore bien plus antiques que lui.

— J'ignore où elle se trouve. Elle ne vous en a rien dit ?

Comme je ne répondais pas, il continua :

— Pensiez-vous recevoir quelque chose d'elle, Olga ?

— Non.

J'étais déçue. Je prenais enfin conscience de l'influence qu'Oumaï avait exercée dans ma vie.

— Moi, j'ai quelque chose pour elle, intervint Anna.

Je veux la récompenser de m'avoir guérie. Vous ne voudriez pas lui transmettre cet argent de ma part, Nicolaï ?

— Impossible. Elle ne l'acceptera pas. Si elle en avait eu besoin elle vous l'aurait dit.

Nous nous calâmes le plus confortablement possible sur nos sièges tandis qu'à grandes embardées le bus poursuivait sa lente progression. Il n'y avait pratiquement pas de route; au lieu de marcher dans la neige, nous passâmes donc à peu près autant d'heures assises dans un car glacé qui nous secouait lourdement à travers les montagnes. Nous nous tûmes pendant la majeure partie du voyage et je ne cessai de m'interroger sur la signification que la rencontre avec Oumaï revêtait dans ma vie.

Je m'efforçais de comprendre et d'assimiler mes expériences de l'Altaï pour les intégrer dans le reste de mon être, mais c'était difficile. Oumaï ne m'avait rien expliqué et n'avait même pas fait mine de chercher à savoir si Anna et moi allions rester ou partir. J'avais l'impression qu'il me manquait des éléments, et j'en vins même à douter de l'importance de ce qui s'était passé. Je me demandais si ce qui m'avait tant surprise et avait eu tant de signification à mes yeux, n'avait été qu'un événement ordinaire pour

Oumaï. Si tel était le cas, pourquoi continuais-je à y accorder tant d'importance ?

11

Quand nous arrivâmes au village de Maria, nous fûmes accueillis par les aboiements joyeux désormais familiers. Déjà heureux de nous voir, Anna et moi, le gros chien marron de Maria sautait avec une ardeur décuplée aux pieds de Nicolaï. Peut-être sentait-il qu'Anna et moi n'étions que de passage mais que Nicolaï resterait lui tenir compagnie.

Maria nous fit entrer avec la même hospitalité cordiale. Elle était plus détendue qu'à notre première visite, mais il émanait d'elle une tristesse indubitable. Elle fixait son attention sur Nicolaï. Elle le regardait comme seule une mère regarde un fils, guettant les signes d'un changement qu'elle appréhendait. Pour la première fois je compris ce que Maria devait ressentir à l'idée que son fils allait quitter la ville pour devenir kam, et il était triste de voir combien Maria, d'ordinaire si gaie, avait l'air soucieuse. Pour la distraire, je décidai de l'interroger sur Belovodié.

— Avez-vous entendu parler d'un endroit nommé Shambala, ou Belovodié ?

Elle resta quelques minutes silencieuse, comme si elle essayait de raviver ses souvenirs. Enfin elle répondit :

— Un peu. On m'a dit que le Beloukha avait toujours eu une réputation spéciale, comme Belovodié.

Mon cœur se mit à battre un peu plus vite à l'idée qu'elle m'en dirait peut-être davantage sur ce lieu qui m'intriguait tant.

— Qu'est-ce que le Beloukha ? demandai-je.

— C'est le plus haut sommet de l'Altaï. Il est toujours couvert de neige, et très difficile à atteindre. Beaucoup sont morts en essayant de le conquérir.

Elle me regarda quelque temps d'un air pensif. Puis elle ajouta :

— Si vous voulez, je vous raconterai la seule histoire que je connaisse.

— Oh oui, Maria ! me hâtai-je de répondre, j'en serais ravie.

— À ce qu'on raconte chez nous, la déesse Oumaï habitait autrefois avec son mari, Altaïding Aezi, le souverain de l'Altaï, dans le Grand Nord. Un jour le poisson géant, un monstre nommé Ker-Doupa, retourna la Terre la tête en bas. Il avait toujours fait beau dans l'Altaï, mais une fois que Ker-Doupa eut changé le sens de rotation de la Terre, il y fit très froid. Altaïding Aezi monta jusqu'aux cieux demander de l'aide aux Grands Bourchans, les êtres spirituels les plus puissants à l'époque. Tandis qu'il allait de Bourchan en Bourchan à la recherche d'Ulgen, le plus éminent de tous et le seul capable de remettre la Terre à l'endroit, il faisait de plus en plus froid dans l'Altaï.

« Pour que ses enfants ne meurent pas gelés, Oumaï les changea en pierres et en pitons rocheux. Quand elle eut transformé ainsi ses deux fils et quatre de ses six filles, elle partit en tenant les deux dernières par la main vers la pointe méridionale de l'Altaï pour chercher de la chaleur. Elle y mourut de froid avec ses enfants, et leurs corps ont formé une montagne à trois pointes. Celle du milieu est la tête d'Oumaï, et les deux pics plus petits de part et d'autre sont les têtes des filles. Cette montagne, c'est le Beloukha.

— Voilà une histoire intéressante, fit Anna, en sirotant sa tisane. On m'a dit que le Beloukha s'appelait aussi Ak-Sumer, ou Été Blanc. C'est un nom qu'on retrouve dans la mythologie bouddhiste, où il désigne la montagne située au centre du monde.

J'écoutais en silence, ravie d'entendre qu'Oumaï semblait avoir été le nom d'une des grandes déesses de l'ancien Altaï.

Après nous avoir raconté son histoire, Maria entreprit de préparer le dîner. Elle mit du bois dans le poêle et sortit les provisions des placards de sa petite cuisine. Une fois le repas cuit, elle prit des petits morceaux du ragoût de mouton qu'elle avait cuisiné et les jeta délibérément au feu. En même temps, elle murmura quelques mots indistincts. C'était, je le savais, un rite local par lequel on honorait et nourrissait l'esprit du feu domestique avant chaque repas. Quand les flammes eurent étreint les morceaux de nourriture qui symbolisaient notre action de grâce, nous pûmes commencer à manger. Pour l'essentiel, le repas se passa en silence, chacun d'entre nous étant absorbé par ses pensées.

Après dîner, Nicolaï nous accompagna toutes les deux à la maison de Mamouche, où nous avions passé notre première nuit dans l'Altaï. Le lendemain, nous devions repartir pour Novossibirsk. La pièce ne nous parut plus aussi sinistre cette fois. Tout était comme nous l'avions laissé; peut-être était-ce donc l'image que nous nous en faisions qui avait changé. Je fis mon lit sur la peau d'ours, cédant une fois de plus le vrai lit à Anna. En fait je préférais cette peau, toute dure qu'elle fût, à la couche plus confortable où le chaman était mort, mais je décidai de n'en rien dire à Anna.

Une fois couchée, je repensai au tambour brisé. Me tournant dans sa direction, je le regardai quelque temps. Petit à petit, je perçus une vibration dans l'obscurité qui enveloppait le tambour et moi-même. Comme je sombrais dans le sommeil, je vis le petit homme de bois qui servait de manche au tambour sauter à terre et se mettre à danser sous mes yeux.

J'entrai bientôt dans un étrange état de réalité : tout en sachant que j'allais de nouveau m'abandonner à un rêve, j'avais la certitude que je serais cette fois capable de demeurer consciente.

Je suis dans une minuscule pièce sombre. Mon corps flotte avec une joie sensuelle. Je me sens libre, mais je devine en moi la volonté de quelqu'un d'autre, qui influe sur moi. Je sais, d'une certaine façon, que c'est un homme. Je regarde autour de moi. Il sait que c'est lui que je cherche. Il ne veut pas être découvert et reste hors de mon champ de vision. Je n'ai pas encore peur, mais cette volonté qui a plus de prise que moi-même sur mes propres actes m'irrite. Je sens qu'on me surveille et je commence à me demander si je ne vais pas céder à la peur. Peut-être qu'après tout mon rêve va m'échapper. Enfin je cesse d'y penser et me concentre sur mes déplacements à l'intérieur de cette pièce. Je m'habitue à l'obscurité.

— Olga, c'est moi, c'est Nicolaï.

J'entends la voix rauque d'un vieil homme, tout en reconnaissant celle de Nicolaï. Je me retourne et le vois assis sur une chaise au centre de la pièce. C'est bizarre de voir quelqu'un dans cet état de rêve conscient et de pouvoir lui parler comme si l'on était l'un et l'autre éveillés. Mes pieds touchent terre et je me dirige vers lui.

— Pourquoi sommes-nous ici ?

En posant la question je m'aperçois que ma voix aussi a changé. C'est comme si nous communiquions l'un avec l'autre par la seule pensée tout en conservant la sensation de prononcer réellement des

mots. En attendant qu'il réponde, je continue à me déplacer. J'ai comme l'impression que si je m'arrête la réalité où nous nous trouvons s'évanouira.

— Je suis ici pour vous rappeler une chose.

— Oui, Nicolaï, je vous entends. Quoi donc ?

— C'est une femme exceptionnelle et puissante. Tout ce qu'elle avait à faire, elle s'en est acquittée avec simplicité et célérité. Elle a agi comme tous les gens d'ici, mais elle est plus honnête et vaillante que la plupart.

La voix est toujours aussi rauque et Nicolaï est toujours assis sur la chaise devant moi, mais, en un sens, les mots me parviennent d'en haut.

Une vive sensation de dégoût et de nausée me saisit, et j'ai le vague sentiment que ces propos contiennent une menace. Je m'aperçois que je les ai déjà entendus. Je ne m'en souviens pas réellement mais, sous l'effet de la panique qui s'empare de mon corps, je cherche frénétiquement des instants, des dates et des circonstances. Le temps que je les trouve, mes sens ont connu une transformation incroyable. Je m'aperçois soudain que non seulement je suis à l'intérieur de mon propre rêve mais que dans celui-ci une seconde vision est en train de s'imposer à mon esprit. Ces deux réalités influent l'une sur l'autre et rivalisent pour s'emparer de ma conscience.

Pendant quelque temps, la nouvelle vision semble très agréable. Je vois danser devant moi la silhouette gracieuse d'une belle femme. Tout à coup, elle se tourne vers moi et me montre son visage. Je le connais. Je me rappelle immédiatement ce regard haineux, l'expression triomphante tout au fond de ces yeux bleus hypnotiques que j'avais remarqués dès que je l'avais vue.

— C'est une femme exceptionnelle et puissante, a dit la voix.

Je reconnais la voix rauque de mon cauchemar de Novossibirsk. Désespérée, je suis de nouveau en proie à la crainte, au sentiment d'impuissance et à la colère qui s'étaient emparés de moi lors du décès incompréhensible de cette ex-patiente.

Sa mort, associée à la perception cauchemardesque de sa haine, avait été une des expériences les plus affreuses de ma vie. Mais ce n'était rien en comparaison de l'épouvante qui s'emparait de moi dans ce nouveau rêve. Dans le premier rêve où je l'avais vue, il subsistait encore une certaine distinction protectrice entre la réalité

onirique et moi-même. Cette fois-ci, cette distance de protection a complètement disparu. Tout mon être est paralysé par l'horrible image de cette femme. Je sais qu'elle dispose d'un pouvoir illimité, et qu'elle peut me terroriser à sa guise.

À plusieurs reprises j'ouvre la bouche pour hurler, mais les mots ne résonnent que dans ma tête. Je suis incapable d'émettre le moindre son. Toute la maîtrise que je pensais avoir de ma volonté, de ma voix et de mes actes m'a été enlevée.

— Tu peux recevoir le même pouvoir qu'elle.

— Non ! Non ! Pas ça !

Je crie en silence dans mon espace intérieur, secoue la tête et cherche à rejeter tout le contenu de ce rêve. Et puis je retrouve mon corps, dans le froid de la maison de Mamouche, allongée sur la peau d'ours. Une intense douleur entre les sourcils me réveille, comme un coup de poignard.

Ce rêve avait été d'une force si effrayante que je n'osai pas refermer les yeux dans la pénombre hostile. Je ne pus me rendormir jusqu'au matin et, à force de rester couchée sur le côté droit pour ne pas voir le petit bonhomme du tambour, je fus tout ankylosée.

Quand la première lueur du matin s'infiltra par la minuscule fenêtre, j'en fus profondément soulagée. Mentalement, physiquement et nerveusement, j'étais épuisée et ne souhaitais qu'une chose : retourner dans mon petit appartement protégé et sans surprise de la grande ville. Il fallait que je retrouve mon cadre familier. J'avais besoin d'une vie normale et n'aspirais qu'à rentrer chez moi.

Anna se réveilla une heure plus tard environ. Nous entendîmes bientôt Nicolaï frapper à notre porte, et nous le suivîmes pleines de reconnaissance jusque chez Maria Le car devait partir à 14 heures, et nous avions tout le temps de déjeuner et de nous promener.

Après le déjeuner, Nicolaï me fit signe d'approcher :

— Olga, j'ai quelque chose d'important à vous dire.

Je pensai tout d'abord qu'il s'était convaincu qu'il avait, en fin de compte, réellement besoin d'un psychiatre.

— Allez-y, Nicolaï, je vous écoute, répondis-je.

— Voulez-vous que nous marchions un peu ?

Tandis que nous sortions dans la rue, je constatai avec surprise que, seule avec lui, je retrouvais toutes les sensations désagréables du rêve de la nuit précédente.

— Vous allez peut-être trouver ça bizarre, Olga, mais je souhaiterais que vous restiez ici avec moi quelques jours encore.

Quand il vit la surprise que cette proposition avait suscitée en moi, il n'alla pas plus loin, comprenant l'interprétation que j'avais donnée de sa demande.

— Oh, non, ce n'est pas ce que je veux dire, se hâta-t-il d'ajouter. Je ne vous invite pas à devenir ma petite amie. Non. C'est tout différent. En fait, ce n'est même pas moi qui veux que vous restiez. Il y a quelques heures encore, je pensais vraiment qu'Anna et vous alliez partir aujourd'hui et que tout cela était dans l'ordre des choses. Mais ce matin, j'ai de nouveau entendu la voix de Mamouche, qui m'a dit que vous deviez rester.

En dépit des dénégations de Nicolaï, je doutais encore de ses intentions. Je ne souhaitais nullement demeurer ici, et son petit laïus m'ennuyait.

— Vous savez, Nicolaï, je suis sensible à ce contact invisible et indémontrable qui semble s'être établi entre votre oncle et moi. Mais, sans vouloir vous offenser, je préfère de loin que les gens soient honnêtes et se prennent en charge. Si vous voulez quelque chose, demandez-le-moi vous-même. Je ne crois pas que les morts s'intéressent de si près aux affaires des vivants.

— C'est parce que vous ne croyez pas en la mort.

— Que voulez-vous dire, Nicolaï ?

— Eh bien, que vous avez été mise sur une voie qui peut vous apporter un pouvoir immense mais que vous vous en éloignez, soit que vous ne vouliez pas faire l'effort, soit que vous ayez peur.

En même temps que sa façon de parler, je remarquai que sa voix aussi avait changé, qu'elle était devenue plus profonde; on aurait dit qu'il était entré dans une sorte de transe. Ma curiosité professionnelle en fut avivée et, pour l'encourager à poursuivre, j'ajoutai :

— Quelle sorte d'effort pensez-vous donc que je devrais faire ?

Pour la première fois depuis que je l'avais rencontré, Nicolaï parut réellement courroucé. Ses yeux jetèrent un éclat métallique, et il parla très sèchement.

— Tout d'abord, vous allez cesser de jouer ce petit jeu avec moi et prendre mes mots pour ce qu'ils signifient. Vous vous voilez la face pour ne pas saisir l'importance extrême de ce que je vous dis. Vous

vous en apercevrez aussitôt que vous aurez abandonné cette tactique de fuite.

Cette apostrophe ressemblait si peu au doux Nicolaï que j'avais connu jusque-là que je ne sus que lui répondre. Je me contentai de le regarder, les yeux écarquillés de stupeur.

— Vous avez la possibilité, poursuivit-il, d'acquérir un savoir et un pouvoir qui ne sont offerts qu'à de rares élus. Vous serez alors en mesure de résoudre n'importe quel problème qui se posera à vous dans la vie. Plus rien ne vous sera un obstacle dès que vous aurez reçu ce savoir.

J'avais suffisamment repris mes esprits pour pouvoir parler. Je l'interrompis :

— Eh bien, Nicolaï, tout cela paraît très séduisant. Je vous prie seulement de me dire pourquoi j'ai été choisie pour recevoir cette importante initiation ?

J'étais certaine qu'il avait remarqué le sarcasme de la question, mais son visage restait grave et pensif.

— Trêve de plaisanteries, Olga. Vous devez vous prononcer. Ce choix ne vous sera pas offert deux fois, alors réfléchissez bien avant de l'éluder. Pour répondre à votre question plus sérieusement que vous ne l'avez posée, je vous dirai que si cette possibilité vous a été donnée, c'est en partie parce que, du fait de votre profession, vous avez déjà appris à aider les autres en les soulageant et en résolvant leurs difficultés. Mais avez-vous trouvé ne serait-ce qu'un seul moyen immanquablement fiable pour calmer les douleurs humaines, sans parler de les guérir ? Vous avez beau faire, nombre de vos patients restent malades, malheureux et terrorisés. Avez-vous abouti dans vos efforts pour mettre fin à la douleur ? Ayez l'honnêteté de me répondre.

— Certes, je crois que, comme vous l'avez dit, j'ai échoué. Mais qu'avez-vous à proposer ?

— Rien, si ce n'est quelque chose de très simple. Je veux que vous compreniez que toute douleur en ce monde vient de notre incapacité à accepter la mort. La pire des souffrances que nous connaissions se trouve quelque part entre la conscience que nous avons de devoir tous mourir et notre désir de vivre éternellement.

— Nicolaï, moi aussi j'aurais ma petite conférence à faire sur cette question. Mais je ne vois toujours pas où vous voulez en venir.

— Je ne cherche pas à vous faire de conférence mais à vous apprendre à accepter la mort. Vous n'y êtes pas encore prête. Et pour la même raison vous n'êtes pas prête à aider autrui de cette manière. Mais si vous restez avec moi quelques jours encore, je pourrai vous transmettre le don essentiel qui vous sera nécessaire si vous voulez vraiment soulager les souffrances autour de vous.

Pour la première fois depuis que Nicolaï s'était lancé dans ses explications je ressentais une certaine émotion. Peu à peu, il avait balayé mon scepticisme. Je ne doutai plus de l'importance de ce qui m'était arrivé, et qui avait exercé sur moi une telle influence. Abandonner tout cela en retournant à la ville sans avoir fait l'expérience finale à laquelle Nicolaï m'invitait semblait bien plus fou que de rester.

Toutefois, mon esprit rationnel me disait encore que la prolongation de mon séjour étonnerait grandement Maria et Anna, à qui je ne savais pas quelle explication en donner. J'étais très embarrassée.

— Bien, Nicolaï. Je dois reconnaître que vous avez été très persuasif. Peut-être est-il effectivement bon que je reste encore un peu. Mais il faut que je réfléchisse. Pouvez-vous m'accorder une heure pour me décider ?

— Deux heures même, si vous voulez. Mais je sais que vous avez d'ores et déjà pris votre décision.

Sur ce, il tourna brusquement les talons et se dirigea vers la maison de sa mère, poussa la porte et disparut.

Je partis lentement dans la direction opposée. Autour de moi, tout respirait un calme et une paix extraordinaires. La marche, conjuguée à la beauté naturelle des montagnes, m'incita à la rêverie. Je ne pensais à rien de particulier et n'éprouvais aucun sentiment spécifique. J'avais l'étrange impression que le monde s'évanouissait autour de moi. Je poursuivis ma route vers les montagnes qui commençaient dès la sortie ouest du village. Là, la rue prenait fin et un étroit sentier partait à l'assaut de la pente.

En face de moi, le soleil éclairait mon chemin. À mesure que je montais et que le sentier se faisait plus exigu et plus abrupt, l'effort physique me réchauffait. J'ôtai mon manteau et le pris à la main. J'atteignis un endroit où le sol était encore entièrement recouvert de neige. Les grands arbres verts séparaient le blanc de la neige du bleu du ciel. Ils se rapprochèrent tant de part et d'autre du sentier

ombreux que je dus m'arrêter, soudain consciente de me trouver en un lieu sauvage et d'avoir à songer à la direction à prendre.

— Olga !

Rompant le silence, une voix murmurante m'appelait sur ma droite. Je fus saisie d'effroi et étouffai un cri. M'avait-on suivie ? Je me tournai brusquement sur le côté et vis Oumaï près d'une étroite crevasse. Elle se tenait là en plein soleil, et la neige brillait d'un éclat si aveuglant que j'avais du mal à la distinguer nettement. Mais c'était bien elle, et un bonheur soudain m'envahit, comme si j'avais retrouvé un être cher après une très longue séparation. Je courus vers elle dans la neige.

— Quelle joie de vous revoir, Oumaï !

— Je suis venue exprès pour vous, répondit-elle en un russe parfait.

— J'en suis très honorée.

— Olga, nous n'avons guère de temps. J'ai des choses importantes à vous annoncer. Je n'ignore rien de ce qui se passe en vous en ce moment. Je sais que Nicolaï vous a fait une proposition et que vous l'étudiez. C'est la raison de ma présence ici.

« Écoutez-moi bien. Vous êtes au centre d'une bataille colossale. Votre moi conscient serait incapable de saisir même un millième de ce qui est en jeu ; c'est pourquoi je ne compte pas sur votre intelligence. Je vous demande uniquement de me croire.

J'avais une totale confiance en elle, et le regard que je lui lançai signifiait que j'accordais d'avance crédit à tout ce qu'elle voudrait bien me dire.

— Écoutez-moi bien, poursuivit-elle. Ce combat remonte à si loin que vous ne me croiriez pas si je vous donnais une date. En fait, le temps n'est pas ce que vous croyez. Sachez pour l'instant que le temps est ellipsoïdal et que lorsque deux spires se rejoignent l'humanité connaît une transformation profonde. C'est ce qui se passe en ce moment.

Elle se rapprocha de moi, me prit doucement la main et me fit signe de la suivre. Elle se dirigeait vers la crevasse. Je l'accompagnai. Sous nos pas la neige éblouissante se transformait petit à petit en glace. L'éclat du soleil était tel que je ne voyais pratiquement rien.

— Soyez attentive, j'ai quelque chose à vous montrer.

Elle s'arrêta à l'intérieur de la crevasse ; il n'y avait pratiquement plus là que de la neige et de la glace.

— Couchez-vous là.

— Où ?

Il me semblait impensable de m'allonger sur ce sol glacé et inhospitalier.

— Ici, sur la glace.

Je lui lançai un regard incrédule.

— Posez votre manteau par terre et couchez-vous dessus. Vous serez bien.

J'obtempérai, mais mon esprit scientifique essaya de s'affirmer. Je voulais mieux comprendre ce qui se passait avant de l'accepter. Qu'auraient pensé mes collègues s'ils m'avaient vue ? J'en étais gênée. Mais, quand je me fus allongée, la sérénité du soleil et du ciel d'un bleu cristallin avait effacé tous mes doutes. J'aspirai l'air pur et sentis la chaleur de la main d'Oumaï qui se posait sur mon front.

— Maintenant fermez les yeux et écoutez bien ce que je vais vous dire. Nous ne sommes pas liés à la Terre. Votre respiration vous ouvre des espaces bien au-delà de ce monde, et même au-delà du corps où vous séjournez actuellement. Ne vous abandonnez pas à la crainte de perdre votre moi. Laissez votre respiration vivre sa propre vie, librement. Suivez mon récit, et je vous suivrai. Vous êtes protégée.

Peut-être sous l'effet de la lumière éclatante, l'espace intérieur devant mes yeux fermés devient plus sombre. Il se transforme ensuite en un vide où je commence à me déplacer à une vitesse incroyable. Des éclairs fusent à gauche et à droite, puis tout autour de moi. Je n'entends plus la voix d'Oumaï.

Je m'aperçois que je me déplace parmi les étoiles. Soudain l'une d'entre elles, en forme de polygone, s'approche de moi. Je saisis d'une main l'une de ses pointes. Elle tourne sur son axe, et le temps et l'espace tournent avec elle. Je sens que mon être va acquérir une dimension nouvelle. Quand il me semble être directement au-dessus de l'endroit que je suis censée occuper, je lâche l'étoile. Je tombe immédiatement dans une autre réalité. La transition est quasi instantanée. Avant d'avoir compris ce qui m'arrive, je suis confortablement installée dans cette réalité nouvelle, pleinement consciente de ce qui m'entoure.

Me voici dans une petite pièce en compagnie de plusieurs hommes. Ils extraient quelque chose d'une sorte de coffre-fort. C'est une vieille momie toute desséchée, enserrée par des bandages usés

que le temps a jaunis. Ils déposent précautionneusement le corps au milieu de la pièce. Tandis que je suis des yeux leurs gracieux mouvements, je sens venir en moi un flux d'énergie qui, je le comprends, va me permettre de faire ce que j'ai à faire avec cette dépouille racornie.

Je vois tout comme dans un kaléidoscope, comme dans un film où les scènes se succéderaient sans transition véritable. Me voici agenouillée près de la momie ; je déroule soigneusement les bandes, en veillant bien à ce que les muscles desséchés ne se détachent pas et conservent leur forme première.

À ma droite, il y a un bol de sel. J'en prends une pincée avec ma main gauche et trace une croix blanche sur le visage de la momie, du front au menton et d'une paupière à l'autre. Ce faisant, j'ai la même impression que si c'était mon propre visage que je saupoudrais ainsi.

À ma gauche, il y a un bol de terre. De la main droite, je trace avec cette terre un rond noir autour de la croix blanche.

Je sais qu'il s'agit de ramener la momie à la vie, et que je détiens le savoir nécessaire pour ce faire. Il faut d'abord que je lui donne le désir de vivre. Je souffle énergiquement sur son corps, lui insufflant à chaque fois un peu de ce désir. Je sens que la momie réagit et que le désir commence à se manifester dans sa nature virile. Ainsi est suscitée une tempête d'énergie qui lancera cet homme dans sa vie nouvelle.

Bien qu'il soit désormais impatient de recouvrer la jouissance de son corps physique, il n'est pas encore tout à fait prêt. Il faut d'abord que son corps momifié devienne un pont ouvert sur une existence nouvelle. L'un des hommes me tend une torche. La flamme se tord avec tant d'intensité et de chaleur que j'en ai peur.

Je me souviens alors de quelque chose d'important, et ma crainte s'évanouit : mon corps n'est pas sensible au feu. Calmement, je mets la main dans la flamme. Sans que j'éprouve la moindre douleur, l'une et l'autre ne font bientôt plus qu'un, parce que mon corps est de même nature que le feu. Je passe la torche par-dessus la momie jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'endroit qui n'ait été au contact de la flamme. Puis une voix d'en haut me dit :

— Il est maintenant prêt à naître.

Instantanément un brouillard envahit la pièce.

Je sais que mon séjour ici touche à sa fin, et que le brouillard est venu me soustraire à cette réalité. Avant que tout s'évanouisse, je

m’entends prononcer :

— Attends ! Attends ! Montre-moi comment je suis née.

La pièce est à demi inondée de brouillard. Il se dissipe pour quelques minutes, le temps que j’aperçoive ma propre forme allongée sans mouvement sur le sol. Trois silhouettes penchées sur moi guident ma force vitale actuelle pour qu’elle pénètre petit à petit dans mon corps.

L’image disparaît brusquement et une voix d’homme retentit:

— Nous ne pouvons pas te laisser en voir davantage. Ton cœur en souffrirait. Tu as été parfaite aujourd’hui. Retourne d’où tu viens.

Je ne sais plus où je suis, et j’ai de nouveau peur. Je ne me rappelle absolument plus rien de moi-même. Je m’entends hurler. Puis une main douce et tiède me touche le front. Lentement, la mémoire me revient. Je suis en compagnie de ma protectrice. Soulagée, je pousse un profond soupir.

Oumaï commence à parler.

— Voici ce que tu dois savoir. Les kams étaient censés ne maintenir qu’une seule lignée immortelle, mais il y en a plusieurs. Mamouche et toi appartenez à des lignées différentes. Olga, il faut que tu partes d’ici dès aujourd’hui. Si tu restes, comme Mamouche le demande, il cherchera à détruire ta lignée. Il maintient la sienne en utilisant la mort des autres. Les kams ont toujours fait ça. S’il conserve son immortalité, c’est parce que d’autres meurent. Tu es une grosse prise pour lui. Il veut t’apprendre à accepter la mort et donc t’amener à refuser l’immortalité. Or ce n’est pas ce que tu es censée faire ; pour ta part, tu dois accepter l’immortalité.

Tandis que je l’écoute, mon corps devient incroyablement lourd. Je ne peux ouvrir les yeux. Je suis incapable de mouvoir le moindre de mes muscles, même si je peux toujours lui parler.

— Attends un peu. Tu as parlé de Mamouche. Mais Mamouche est déjà mort. Ce n’est pas lui qui m’a fait des propositions, c’est Nicolaï.

— Mamouche ou Nicolaï, c’est tout un. Le temps n’est pas aussi simple que tu le penses. Tu n’es pas seulement cette Olga qui travaille comme psychiatre dans un hôpital sibérien. Il y a quelque chose d’autre en toi, que tu dois parvenir à saisir.

Un frisson me parcourt le corps. Peut-être ai-je attrapé la fièvre. Je me souviens que je suis couchée sur la glace depuis je ne sais combien de temps. Le sol commence à tanguer sous moi.

Au loin, j'entends le galop d'un cheval. Le son se rapproche et devient plus fort. Je perçois le martèlement des sabots. Voilà qu'apparaît un cheval blanc. Il émane de tout son être une énergie formidable.

Une voix me dit :

— Enfourche-le et va-t'en !

Je remarque pour la première fois la jeune femme de petite taille mais robuste qui tient la bride du cheval. Mes yeux passent du cheval au bras nu de la femme, tatoué sur toute sa longueur. Je n'ai jamais rien vu de tel. De l'épaule au poignet, ce ne sont qu'images d'animaux inconnus qui tournent en rond. En y regardant de plus près, je m'aperçois que ceux-ci me deviennent plus familiers, sans pour autant que je puisse les reconnaître, ni me rappeler où je les ai vus.

De nouveau, j'ai peur.

— Oumaï ! Qu'est-ce que ça signifie ? Pourquoi m'infliges-tu ça ?

— Parce que j'ai des ancêtres dans les deux lignées. Il faut que je t'aide à choisir. Je suis la seule à le pouvoir.

— On peut donc appartenir à deux voies ? Si tu le fais, c'est que c'est possible.

— Oui, j'appartiens à deux voies.

Le cheval s'évanouit et le rêve avec lui. J'étais réveillée. Je savais que j'avais été tirée de mon sommeil par un bruit lointain, mais j'ignorais ce que c'était. Je me demandai combien de temps j'étais restée couchée sur la glace. Puis le bruit revint, et j'y reconnus la voix inquiète d'Anna. Elle marchait plus bas dans les collines et m'appelait. Bien qu'elle fût loin, sa voix montait et je l'entendais parfaitement.

— Olga ! Où es-tu ? Réponds ! Nous allons rater le bus et ne partirons jamais d'ici.

Je me levai rapidement, jetai mon manteau sur mes épaules et partis à la recherche d'Oumaï. Elle avait disparu sans laisser de traces. Pressée de partir, je me mis à courir. Le chemin me parut plus long qu'à la montée et j'étais très essoufflée quand je rejoignis Anna.

— Ça ne va pas, Olga ? Où as-tu été tout ce temps ? Si tu te voyais ! On dirait une folle ! C'est comme patiente et non comme amie que je vais te ramener chez toi. L'autobus est prêt à partir. Le chauffeur a dit qu'il n'attendrait pas plus de quelques minutes. Allez, dépêche-toi !

— Attends, et mes bagages ?

— Ils sont déjà à bord du car et vont partir sans nous. Allez, Olga, il n'y a pas une minute à perdre.

À en juger par la mine du chauffeur, il était temps que nous arrivions. Il n'y avait que quelques voyageurs, mais ils nous jetèrent un regard courroucé quand nous montâmes. J'étais désolée de les avoir fait attendre si longtemps dans le froid.

Au dernier moment, j'aperçus Nicolaï à la porte du bus. Il avait l'air surpris.

— Que faites-vous, Olga ? demanda-t-il.

— Je m'en vais, Mamouche — pardon, je veux dire Nicolaï.

— Mais je croyais que vous aviez décidé de rester ? Êtes-vous certaine de vouloir partir ?

— Oui.

— Oumaï est venue vous voir ? C'était elle ?

Il était pâle et sa voix traduisait son inquiétude.

— Saviez-vous qu'en faisant cela pour vous, elle allait mourir ?

— Non ! Ce n'est pas possible !

— C'était donc bien Oumaï. Elle ne fait plus partie des kams, alors. Elle est morte pour vous.

J'étais atterrée. Je ne sus que dire :

— Au revoir, Nicolaï. Remerciez Maria de ma part.

La porte du car se referma derrière moi.

12

Le voyage de retour en autocar me parut interminable. Je ne cessai de pleurer, pendant qu'Anna s'efforçait en vain de me consoler. Je la priai finalement de me laisser seule. Elle ne comprit tout d'abord pas que j'avais besoin d'une certaine distance, puis finit par s'endormir.

Quand enfin nous pûmes descendre de ce car délabré, ce fut pour attendre pendant de longues heures notre train dans la gare glacée. Anna ne me quittait guère des yeux, dans l'espoir de comprendre ce qui m'arrivait, mais je n'étais pas en mesure de lui fournir la moindre explication. D'ordinaire, je n'avais rien à lui cacher, mais cette fois les mots me manquaient pour formuler, ne serait-ce qu'à moi-même, ce qui s'était passé. Il était beaucoup trop tôt pour essayer de l'expliquer à Anna. Rentrée à Novossibirsk, il me faudrait du temps, et de la solitude, pour mettre de l'ordre dans mes idées.

C'est avec un profond soulagement que j'ouvris enfin la porte de mon petit appartement. J'étais certaine qu'une fois rentrée chez moi, je retrouverais plus facilement ce qui me paraissait être ma « réalité normale ». Je posai mes sacs, allai à la cuisine me préparer une tasse de thé bien fort et allumai une cigarette. Les péripéties déroutantes du voyage continuaient de m'accabler, et il fallait avant tout que je me détende. Je savais que je n'étais plus la même que quand j'étais partie pour l'Altaï quelques jours auparavant. Et pourtant j'étais là, scrutant le même visage dans le miroir, en quête de la bienfaisante sécurité d'un moi qui m'était si familier.

Je passai mon courrier en revue, mettant à part les journaux pour les lire plus tard. Par la suite, je les pris et allai me blottir sur mon vieux canapé. À première vue, les nouvelles n'avaient pas changé depuis la semaine précédente.

Tandis que je feuilletais un des journaux mon attention fut attirée par un article intitulé « La science en Sibérie ». Une photo montrait une tombe ancienne que l'on venait de retrouver dans les montagnes de l'Altaï. Intéressée, je me mis à lire l'article.

On y parlait de la découverte, l'été précédent, du tombeau d'une jeune femme. Elle avait dans les vingt-cinq ans quand elle est morte. On l'avait inhumée en altitude, dans une crevasse où la neige fondue pendant un bref été avait ensuite regelé. Selon les archéologues, cette jeune femme était probablement la prêtresse d'un culte oublié qui remontait à deux ou trois mille ans. Pendant des millénaires son tombeau avait fait office de congélateur et sa dépouille était dans un état de conservation remarquable. Une offrande de viande avait été déposée à ses côtés pour qu'elle puisse se nourrir lors de son voyage dans le monde des esprits et, une fois dégelée, on y reconnaissait encore sans le moindre doute la texture et l'odeur du mouton.

La photo et la description du tombeau me rappelaient la scène de ma dernière rencontre avec Oumaï et, à mesure que j'avançais dans la lecture de l'article, mon cœur battait plus vite.

Il apparaissait que, sur le plan archéologique, cette tombe présentait un caractère sensationnel. En effet, les bras de la femme étaient couverts de tatouages figurant d'étranges animaux symboliques aux membres entrelacés. Ces représentations étaient du même style que celles que l'on avait trouvées sur la momie d'un homme découverte, dans l'Altaï également, une cinquantaine d'années auparavant. Tout comme la femme, c'était, pensait-on, le prêtre d'une religion ancienne.

D'instinct, je me persuadai que c'était la femme que j'avais vue en rêve. Le vertige me prit. Je m'allongeai sur mon petit canapé, repoussant du pied les journaux et le courrier, qui s'éparpillèrent sur le plancher. Je me glissai un coussin sous la tête et fermai les yeux.

D'une voix qui n'était calme que parce que j'étais bien décidée à ce qu'elle le fût, je me dis :

— Je ne veux plus penser. Il faut dormir. Oh ! dormir comme avant, sans ces rêves étranges !

Je n'en fus pas plus calme pour autant, mais je poursuivis, en essayant au moins d'avoir une voix bien posée :

— Détends-toi, ne pense à rien.

— C’est ça, ne pense à rien. Ce n’est pas le moment. Tu as mieux à faire.

C’est une voix très virile qui me parle, mais c’est comme si les mots venaient de moi.

— Mon Dieu ! Que se passe-t-il ? m’écriai-je, épouvantée.

— Tu rêves, c’est tout. Calme-toi, m’ordonne la voix.

Bizarrement, je me sens apaisée. Peut-être la voix a-t-elle raison. Je me suis simplement endormie sans m’en apercevoir, et tout cela n’est qu’un rêve.

— Maintenant, il y a des choses qu’il faut que tu saches. Que veux-tu apprendre en premier ?

— Dites-moi ce qui est le plus important, compte tenu de mon état actuel.

— Bien. Suis-moi.

Cette voix, je la considère comme celle de mon maître ; aussi, quand je vois apparaître un homme vêtu de blanc, je le suis sans me poser de questions. Je voudrais bien savoir ce qu’il me réserve. Il avance d’un pas décidé et s’engage sur une échelle qui descend sous terre. J’en suis étonnée car, en demandant une révélation, je m’étais attendue à me dissoudre comme précédemment dans le ciel, ou quelque chose comme ça.

Je l’accompagne dans sa descente. Il fait de plus en plus chaud et l’obscurité est quasi totale. Enfin, je le vois franchir une lourde porte de métal sombre. Je me hâte d’entrer à sa suite, peu désireuse de rester seule. Des langues de feu tournent autour de la pièce. Des hommes nus tenant un marteau à la main se tiennent à côté d’énormes enclumes noires. Je vois la silhouette blanche de mon mentor qui sort par une autre porte. Pour le suivre, je dois traverser le cercle que forment ces hommes, qui n’ont manifestement pas l’intention de me laisser passer. Ils échangent des mines entendues et murmurent entre eux, me regardant avec un mépris non dissimulé.

Les flammes me frôlent les cheveux. Les hommes se rapprochent lentement de moi. Ils se taisent, mais je n’ignore pas qu’ils me préparent quelque chose d’affreux. La lourde porte métallique se ferme dans mon dos avec un bruit étouffé, barrant toute issue. Me sachant coincée, je me mets à pleurer. Comment ai-je pu être crédule au point de faire de ce démon mon mentor et de le suivre jusqu’ici

? Au lieu de la révélation attendue, je sais que je vais connaître quelque chose de terrible.

Les hommes se sont encore rapprochés ; ils sont complètement ivres. La terreur m'envahit. Je hurle.

Alors une idée simple, venue je ne sais d'où, s'impose à mon esprit. Cet endroit et ces brutes qui m'enserrent sont des créatures de ma crainte. Toutes les images de ce rêve m'appartiennent. J'en suis la maîtresse et peux en faire ce que je veux. À cette idée, je me sens très forte et avance résolument vers les hommes ivres. Les flammèches rouges s'éteignent et les hommes, d'abord réduits à l'état de masses informes, disparaissent totalement. Je traverse la salle vide et sors par l'autre porte.

De l'autre côté, l'homme en blanc m'attend.

— As-tu retenu la leçon ? demande-t-il.

— Oui.

Je comprends maintenant que quelque part au centre de mon être je peux maîtriser ce que nous appelons réalité, en la modifiant à mon gré. Je me souviens des propos d'Oumaï sur les deux tâches à accomplir : créer sa réalité et se créer. Je sais qu'elle a encore d'autres choses à m'apprendre, et je suis impatiente de lui en parler.

— Je veux voir Oumaï, dis-je à mon mentor.

J'ai le sentiment qu'il saura me mettre en contact avec elle.

— Tu ne peux plus la voir. Elle a fait ce que nous voulions qu'elle fasse. Maintenant c'est fini.

— Je veux la voir quand même ! hurlai-je.

Je m'aperçois combien elle me manque, et suis prête à tout pour la retrouver.

— C'est impossible, répète-t-il sur un ton exaspéré, comme s'il s'adressait à un enfant désobéissant.

Mais rien ne saurait m'arrêter.

— C'est faux ! Je peux la voir !

Je me rends compte que je suis désormais capable de maîtriser la réalité. Je sais concentrer tout mon être pour faire venir Oumaï. C'est ce que je fais, et la voilà qui apparaît sous mes yeux.

— Eh bien ! En voilà une bonne élève ! dit l'homme avec un sourire avant de se volatiliser.

Je me tourne vers Oumaï avec une joyeuse impatience. Un merveilleux sourire plein de douceur illumine son visage et je m'aperçois une fois de plus que je lui confierais ma vie.

— Pourquoi m'as-tu appelée ? me demande Oumaï.

— Je voudrais mieux comprendre comment nous nous créons. Je commence à mieux saisir ce qu'est créer sa réalité, mais je n'ai pas bien compris ce que tu disais quand tu parlais de créer l'être qui habite cette réalité.

— Regarde-toi et ceux qui t'entourent. La seule et unique occupation de chacun à tout instant est de se faire un moi. Ils ne cessent de s'adresser à cet être qui change et se développe en essayant de lui donner forme.

«Les hommes s'y prennent en gros de trois façons. Ils évoquent mentalement le passé et le refont en modifiant ou supprimant ce qui ne correspond pas à l'être qu'ils souhaitent créer et en grossissant ce qui les aide à vivre. Ils pensent aussi à l'avenir, imaginent ce qu'ils vont faire, l'aspect qu'ils auront, les biens qu'ils auront acquis, comment autrui les accueillera.

« La troisième, c'est le lien avec le présent. Les hommes reflètent immédiatement l'image qu'autrui se fait de leur personne et de leurs actes. Certaines des réactions d'autrui renforcent leur *ego,* d'autres le détruisent. Ils constatent qu'ils attirent certaines personnes et pas d'autres. Généralement, quand ils se trouvent en compagnie de gens qui ne renforcent pas leur *ego,* ils éprouvent un sentiment que l'on pourrait qualifier d'aversion pour ces personnes. Inversement, quand ils s'estiment soutenus par ceux qui les entourent, ils suscitent en eux un sentiment d'amitié pour ces personnes-là. C'est ainsi que les hommes combinent le passé, le présent et l'avenir pour se créer. Si tu es attentive, tu le constateras chez n'importe qui, dans n'importe quelle situation. Regarde autour de toi. Tu en verras de nombreux exemples.

« Mais une fois que tu auras saisi tout ce que tu pourras de ce processus, tu en viendras à l'existence de l'autre Moi, qui sait tout cela et en est indépendant. C'est ton Moi du Cœur, point de départ de toute magie et de toute liberté véritables et source du grand art de la décision. Mais cela suffit pour l'instant.

J'étais épuisée et une énorme vague de sommeil ne tarda pas à me submerger. Quand enfin je rouvris les yeux, je me sentais lourde et engourdie d'être restée couchée sans bouger pendant si longtemps. Je me massai un peu pour rétablir la circulation dans mes jambes et allai me préparer un café. Je le versai dans une vieille tasse de porcelaine et m'assis à ma petite table de cuisine pour le boire à

petites gorgées ; ce n'était pas tant le café qui me réjouissait que son arôme familier et rassurant. Il faisait jour et je voyais par la fenêtre des enfants qui se poursuivaient dans la cour, criant et riant de plaisir.

Ils semblaient éloignés de ma fenêtre du troisième étage ; de même, la réalité me paraissait bien éloignée à ce moment-là. J'avais la tête encore lourde et mon corps était encore à mi-chemin entre le sommeil et la veille. Je savais que je devais tout réexaminer pour y comprendre quelque chose, mais je ne m'en sentais pas encore capable. J'avais la conscience bien trop désordonnée pour essayer de rétablir ma vie dans son cours normal. En attendant, je laisserais ce soin à mon inconscient.

Il fallait d'abord que je me prépare à retourner au travail le lendemain. Il y avait beaucoup à faire et je me couchai très tard ce soir-là. Je n'eus pas à le regretter car je m'endormis profondément et eus enfin une nuit sans rêves.

Le lendemain, mon ancien train-train me parut à la fois étrange et familier, et je m'aperçus que je le voyais au travers du filtre de mes expériences récentes.

Même les vacances normales suscitaient en moi des sentiments contradictoires. D'abord, je me sentais soulagée de quitter le travail, de laisser là les visages malades, les mauvaises odeurs, les cris, une paperasserie écrasante et en grande partie inutile. Quelque temps après je constatais avec stupeur que ces mêmes choses commençaient à me manquer. Je finissais par souhaiter que le temps s'accélère pour pouvoir retrouver mon hôpital. Cette fois, ce n'était pas différent et j'étais à la fois excitée et soulagée à l'idée de retrouver les rassurantes tâches quotidiennes de l'hôpital.

En parcourant ces couloirs mal éclairés qui m'étaient si familiers et tandis que je m'entretenais avec les infirmières et les malades, j'évaluais les changements qui s'étaient produits pendant mes quelques jours d'absence. La porte fermée de la salle d'urgence m'effraya dès que je la vis. Tout ce qui me rappelait cette morte faisait monter en moi un flot d'angoisse. Mais j'étais au travail et je devais m'acquitter de ma tâche. Je pris donc sur moi pour ne pas me laisser envahir par la peur. Je commençai l'examen de mes patients.

Je constatai sans surprise que ceux dont l'état s'était amélioré étaient peu nombreux. La majorité restait la preuve vivante de la

vulnérabilité du psychisme humain.

Heureusement, mon jeune soldat m'apporta une plaisante surprise. Quand j'entrai dans mon cabinet, il était déjà installé dans le fauteuil de cuir devant mon bureau. Il avait complètement surmonté sa psychose aiguë et était manifestement presque en état de rentrer chez lui. Il était négligemment assis les jambes croisées, et c'est à peine si je remarquai un léger tremblement dans ses mains. Il formait un contraste amusant avec l'imposant garçon de salle, une espèce de brute récemment engagée, qui était censé me protéger des patients violents et se tenait à son côté. Ce dernier me paraissait beaucoup plus dangereux et agressif que le gentil garçon que j'avais en face de moi.

— Comment vous sentez-vous aujourd'hui, Andreï ?

Il parut déconcerté; à l'évidence, il ne se souvenait pas de moi.

— Bonjour, docteur.

— J'ai l'impression que vous ne me reconnaissez pas. Quand nous nous sommes rencontrés, vous aviez l'esprit trop occupé, pas vrai ?

— Seigneur ! J'ai traversé l'enfer. Je suis incapable d'expliquer aux gens d'ici ce qui s'est passé. Les occupants de la soucoupe volante qui me suivaient partout étaient absolument réels. Ils étaient affreux. Ils me menaçaient et ne me laissaient pas en paix. Personne ne pouvait rien faire pour me débarrasser d'eux.

— Ce n'est pas tout à fait exact, Andreï. Nous vous avons aidé à vous en défaire, par nos soins et nos médicaments. Sans cela, vous seriez encore la proie de vos visions. Avez-vous compris maintenant que toutes ces images n'étaient que des hallucinations ?

Il sembla réfléchir attentivement à ce que j'avais dit. Puis il hocha gracieusement la tête en signe d'assentiment.

— En fait, peu importe comment on les appelle. Mais je vois ce que vous voulez dire. Ils n'appartenaient pas à ce monde. Ça, c'est sûr. Quand j'y réfléchis maintenant, j'ai l'impression que ce sont les personnages d'un terrible cauchemar. Mais dans mon rêve, c'étaient les passagers d'un véritable vaisseau spatial. Ils me suivaient, et m'obligeaient à faire ce qu'ils voulaient.

— Par exemple ?

— Par exemple en me faisant courir sur les rails à la rencontre d'un train. En me poussant à déchirer mes vêtements et à me blesser.

Comme s'ils avaient voulu que j'oublie tout ce que je savais sur moi-même et mon existence. Ils voulaient faire de moi leur esclave.

— Et vous n'aviez pas la force de leur résister ?

— Je n'avais aucune force. Ils s'étaient entièrement emparés de mon esprit. Mes pensées ne parvenaient plus à ma conscience; je n'entendais que leur voix.

— Et qu'en pensez-vous maintenant ?

— J'y suis indifférent, il me semble. Je n'en ai plus peur; il y a plus d'une semaine qu'ils ne m'ont pas parlé. A part ça, je dors beaucoup et me sens un peu éteint la plupart du temps.

— C'est dû aux remèdes que vous prenez. Nous allons commencer à diminuer les doses pour que vous puissiez rentrer chez vous.

Pour la première fois une lueur apparut dans ses yeux et un bonheur enfantin illumina son visage rond et ouvert. Il était manifestement ravi d'entendre qu'il pourrait bientôt fuir cet endroit.

Je lui dis que je souhaitais qu'il commence à travailler à l'hôpital pour aider le personnel. Ainsi une restriction importante serait levée et il pourrait dorénavant sortir. On lui demanderait de nettoyer les allées et peut-être de rendre d'autres services dans la cour. Après quelques semaines d'isolement, la perspective de cette liberté, toute restreinte qu'elle fût, l'enthousiasmait visiblement. Il savait qu'il allait enfin pouvoir rentrer chez lui, et c'est un homme heureux qui sortit de mon cabinet.

Tandis que j'étudiais le cas d'Andreï, je m'aperçus une fois de plus combien j'avais changé. Mes intuitions avaient connu une évolution spectaculaire, comme si j'avais en quelques jours assimilé des années d'études de psychologie associées à une intense expérience personnelle. J'avais beaucoup plus de mal désormais à classer une personne parmi les déments ou à déclarer ses fantasmes irréels. Le souvenir indélébile qui me restait de mes rêves impressionnants de l'Altaï avait ébranlé mon sens de la réalité. C'est en pleine conscience que j'avais pris alors une part active à ces visions et il m'était donc plus difficile de tracer la frontière entre le rêve et la réalité. Qu'est-ce qui était vrai et qu'est-ce qui était faux ? Je ne le savais plus.

De nombreuses années d'expériences inexplicables s'étaient concentrées en un bref laps de temps, me donnant ainsi une idée entièrement nouvelle des possibilités humaines. Ou, plus

exactement, elles m'avaient amenée à m'interroger de façon radicale sur ce que je percevais avant. Quelque chose se transformait en moi — je le sentais bien — sans cependant pouvoir encore prendre pleinement forme dans mon esprit. Il faudrait du temps pour cela, à supposer que cela arrive.

Pour l'instant, je n'étais plus sûre de mon diagnostic concernant la maladie d'Andreï. J'avais beau essayer de me persuader que ses visions effrayantes n'avaient été que les hallucinations d'une conscience malade, le doute s'emparait de mon esprit. Il me semblait maintenant possible — voire probable — que la réalité se manifeste en fait de façon plus complexe que nous le croyons. Mes vieux principes et mes anciennes convictions ne pouvaient expliquer un millième de ce que j'avais connu dans l'Altaï. J'avais le sentiment de nager dans un immense océan inexploré.

En regardant par la fenêtre, je fus soulagée de voir que le vieux trolleybus rouillé était toujours au milieu de la cour. La peinture bleue qui s'écaillait sur son squelette fournissait un agréable contrepoint au vif azur du soleil printanier. Je me dis que cette vieille épave insondable était peut-être la constante la plus ferme de ma réalité.

J'ouvris le dossier d'Andreï et y notai, comme il est de règle, mes observations quant à l'évolution de son état de santé. J'avais encore beaucoup à faire et me reprochai d'avoir perdu tant de temps à rêvasser.

13

Quelques semaines passèrent, et je me sentis plus à l'aise dans mes activités quotidiennes à l'hôpital. Mon travail, qui m'avait toujours amplement satisfaite, me paraissait maintenant tout nouveau.

Un matin, un visage joyeux et éveillé apparut soudain dans l'embrasure de ma porte.

— Bonjour ! C'est vous le docteur que je suis censé voir ?

Sans attendre de réponse ni avoir été invité, un homme de taille médiocre, entre deux âges et vêtu d'un complet bleu foncé entra et se campa devant mon bureau.

— Je m'appelle Dmitriev. Je suis physicien à la cité académique. Voici mon bon d'hospitalisation.

Dès qu'il mentionna la cité académique je compris que j'avais affaire à un membre de l'élite intellectuelle. L'*Akademgorodok*, ou cité académique, avait été créée à titre expérimental par le gouvernement soviétique au début des années soixante. Il avait construit des villas confortables dans un site merveilleux de Sibérie et y avait invité les meilleurs esprits de tout le pays. Le but était de constituer une science soviétique nouvelle. Les scientifiques qui s'y rendaient travaillaient dans les conditions les plus favorables et disposaient du matériel et des technologies les plus avancés. Même les gens qui ne participaient pas directement aux recherches et occupaient des postes subalternes n'avaient aucun mal à se procurer les meilleurs produits alimentaires et dormaient dans des lits moelleux.

La cité avait tenu ses promesses et avait été à l'origine de certaines grandes théories et progrès technologiques de l'époque. Ses habitants étaient d'un niveau intellectuel très élevé et vivaient dans une atmosphère de démocratie et de liberté d'esprit qui leur

permettait de s'exprimer. Il émanait d'eux une présence immédiatement reconnaissable, faite d'un mélange de confiance et d'ouverture d'esprit.

Je le percevais bien chez l'homme qui se tenait devant moi. Il tira de sa poche un bon d'hospitalisation tout chiffonné et le jeta négligemment sur mon bureau. Puis, sans attendre que je lui dise quoi que ce soit, il prit un siège. J'avais le sentiment qu'il jouait devant moi un rôle à la limite de l'inoffensif plaisantin et du grossier personnage.

J'examinai le bout de papier qu'il m'avait lancé avec autant de désinvolture. Son médecin y déclarait que M. Dmitriev souffrait d'un syndrome névrotique d'origine somatique et le confiait à l'hôpital.

— Vous allez me traiter par l'hypnose, toubib ? demanda-t-il sur un ton railleur.

Ses yeux riaient mais le reste de son visage était bienveillant : visiblement, cette ironie ne se voulait pas blessante.

Je m'aperçus que j'avais affaire à un sujet capable de passer d'une personnalité à l'autre, mais je n'éprouvai pas la sensation bien connue et douloureuse que me procurait à chaque fois la rencontre d'un nouveau schizophrène.

— Je regrette de vous décevoir, monsieur Dmitriev, mais je ne vous soignerai pas par l'hypnose. En fait, ce n'est pas moi qui vous soignerai. D'après ce que je comprends, vous devez aller dans le service de névropathologie. Ici, c'est le service de psychiatrie générale. Reprenez votre feuille et allez dans le deuxième bâtiment à gauche. Vous y trouverez le médecin qui s'occupera de vous.

— Non ! C'est impossible. Ce n'est pas juste ! J'ai tout de suite vu que vous étiez le médecin qui pouvait m'aider. Pourquoi ne vivons-nous plus au temps des tsars ? J'aurais pu louer les services du thérapeute de mon choix, sans aucune de ces fichues restrictions, s'écria-t-il sur un ton théâtral. Mais peut-être que c'est mieux ainsi, ajouta-t-il plus bas. Mon salaire de physicien éminent ne me suffirait pas pour me payer un médecin. C'est tout juste si je joins les deux bouts. Alors au revoir, docteur.

Au moment de partir son visage avait recouvré tout son sérieux, et ne portait plus la moindre trace d'ironie. Je me dis que nous autres, psychiatres, étions amenés à rencontrer des gens bien étranges, et oubliai ce personnage jusqu'à la garde de nuit de la semaine suivante.

Il y avait toujours un médecin la nuit pour veiller sur les malades de l'hôpital et examiner les cas d'urgence qui étaient amenés en dehors des heures de consultation. Nous étions de service à tour de rôle, à peu près une fois tous les quinze jours. Certaines nuits, il y avait tant à faire que je ne fermais pas l'œil un seul instant, l'avantage étant cependant que j'avais ainsi l'occasion de voir d'autres patients que les miens. C'était aussi financièrement intéressant parce que les heures de nuit nous étaient payées presque le double.

Cette nuit-là, mes visites d'un service à l'autre commencèrent calmement, et je n'eus d'abord que de légers changements de traitement à prescrire pour des patients dont l'état avait évolué. J'entrai enfin en névropathologie. M. Dmitriev se tenait près de la porte et sembla aussi peu surpris de me voir que s'il avait su que je pouvais apparaître dans le couloir à tout moment.

— Comment allez-vous, docteur ?

Il était plus calme et plus respectueux que la dernière fois.

— Très bien, merci. Et vous, on dirait que vous vous portez bien mieux ?

— Bien mieux en effet. Auriez-vous une minute à me consacrer ?

— Si vous en avez vraiment besoin, très certainement.

La règle était que les médecins devaient s'entretenir avec tout patient qui en faisait la demande pendant la garde de nuit, et je me demandai quel défi l'esprit brillant de M. Dmitriev avait bien pu préparer à mon intention.

— Disons donc que j'ai besoin de votre aide, docteur.

Je priai l'infirmière de garde de m'ouvrir le cabinet du médecin responsable de ce service. Elle interrompit ses occupations et nous mena par le couloir jusqu'à une porte de bois noir sur laquelle figurait une plaque au nom du Dr Fedorov. Elle chercha la clé dans le trousseau qu'elle portait sur elle et nous ouvrit la porte.

J'entrai la première. Les cabinets de mes confrères me paraissaient toujours plus impressionnants et moins confortables que le mien. Dans ce cas précis, la réputation du Dr Fedorov n'était peut-être pas non plus sans m'influencer. Il était connu pour ne pas hésiter à utiliser des procédés mystérieux et risqués pour soigner des névrosés que d'autres avaient rangés parmi les cas désespérés. Nul ne contestait ses résultats, qui étaient remarquables, mais en

raison de son goût du secret, personne ne comprenait vraiment comment il y parvenait.

— Entrez, monsieur Dmitriev; asseyez-vous.

Comme la fois précédente, mon invitation arrivait trop tard. M. Dmitriev était déjà entré, s'était confortablement installé et attendait patiemment que je m'asseye pour prendre la parole. Je m'arrachai à mes réflexions et lui lançai un regard interrogateur.

— J'ai bien peur que la raison pour laquelle j'ai demandé à vous parler ne vous paraisse d'abord étrange. Mais je vous prie de m'entendre avec bienveillance.

« Je poursuis des recherches dans le domaine de la physique quantique. Mon laboratoire participe aux études sur les phénomènes de réalité. Je dirais même qu'en raison de mes travaux, j'ai pu établir une relation plus directe que quiconque avec la réalité. Je jouis d'une grande liberté dans ce que je fais. Pour l'essentiel, mon étude de la réalité m'amène à conduire des expériences de nature physique, mais nous avons aussi commencé à recourir à des techniques qui reposent sur la perception humaine et font appel au subconscient. Je voudrais vous en dire plus sur nos travaux, et peut-être vous amener à visiter notre laboratoire.

Son invitation inattendue m'étonna, mais je continuai à l'écouter avec tout le professionnalisme requis.

— Il y a une chose importante que je tiens à vous dire. Mes longues études sur la réalité ont complètement transformé la conception du monde qui était la mienne. Petit à petit, la certitude que j'avais quant à la nature de la réalité s'est en grande partie transformée en une incertitude qui m'a ouvert des portes nouvelles, fascinantes pour mes travaux. La plupart des gens que je fréquente attendent de moi que j'agisse dans leur cadre « normal » d'existence, et ça ne me dérange pas. C'est une des règles qu'en tant qu'être humain je dois observer. Mais ici, avec vous, je me permets de dépasser les bornes de la relation médecin-malade pour vous dire franchement pourquoi j'ai demandé cet entretien.

Il avait l'air parfaitement sérieux, ce qui me plaisait mieux que sa comédie d'avant. Comme il semblait attendre ma réaction, je vins à son aide.

— Continuez, je vous en prie.

— D'abord, je ne crois pas que ma venue dans votre service soit un hasard. Je ne suis pas le genre à frapper à la mauvaise porte. J'ai

appris à écouter mon intuition, et elle m'a dit qu'il était bon que vous me rencontriez.

Je me demandai si j'avais bien entendu :

— Bon pour moi que vous me rencontriez, vous ?

— Oui, parfaitement. Je suis très bien là où je suis, à faire ce que je fais. Je n'ai besoin de rien. Mais je sens que vous traversez un moment très intense, et que vous êtes peut-être sur le point de comprendre quelque chose d'important. Votre énergie a un caractère très particulier, c'est ce que je me suis dit dès que je vous ai vue. Je peux peut-être vous aider. Dans notre laboratoire, nous avons mis au point un nouveau moyen d'accéder à des états de conscience différents, en utilisant divers instruments, notamment des miroirs circulaires. Vous avez connu récemment des états étranges qui vous ont paru inexplicables, pas vrai ?

J'étais stupéfaite, et c'est d'une voix faible que je reconnus qu'il avait raison.

— Vous voyez ? Et il me semble que vous aimeriez bien poursuivre sur cette voie, pour comprendre, éventuellement, ce qui vous est arrivé, n'est-ce pas ?

— Oui.

Son évidente sincérité m'inspirait confiance et je ne craignais pas de lui donner raison.

— Voici ma carte professionnelle. Appelez-moi quand vous voulez. Je serai heureux de vous montrer mon laboratoire.

Il me tendit la carte de visite la plus chic que j'aie jamais vue. Son nom était souligné et, en dessous, il était écrit « Directeur du laboratoire de physique ». Bien que je fusse persuadée de ne jamais m'en servir, je la pris et me levai pour partir. C'est alors qu'une dernière question me vint à l'esprit.

— Monsieur Dmitriev, pour quelle raison avez-vous été hospitalisé ? Qu'est-ce qui vous a amené ici ?

— Vous ne devinez pas, docteur ? répondit-il, tandis que le bouffon réapparaissait dans ses yeux.

Nous nous séparâmes là-dessus et, en quittant le service de névropathologie, je me dis qu'il serait peut-être bon que j'y passe moi-même une quinzaine de jours, pour rétablir l'équilibre de mon esprit perturbé.

Enfin, mes visites achevées, je retournai dans mon cabinet. Le service était pour une fois calme et tous ses pensionnaires

dormaient. Au lieu de jeter immédiatement la carte de M. Dmitriev, comme j'en avais eu l'intention, je la rangeai dans le classeur de mon bureau. Puis je fis mon lit sur le divan et me couchai dans l'espoir qu'il n'y ait pas d'urgences avant le matin. Je m'assoupis avec la pensée que c'était peut-être le respect inconscient que m'avait toujours inspiré la physique, depuis mes premiers efforts incertains au lycée pour comprendre la théorie de la relativité, qui m'avait empêchée de jeter la carte de Dmitriev. Mais je n'avais pas pour autant l'intention de saisir son offre.

14

La nuit fut calme et je dormis d'un sommeil profond qu'aucun rêve ne vint troubler. J'aurais dû me réveiller facilement le lendemain, mais je devais être très fatiguée car, quand je me levai, l'heure du petit déjeuner était presque passée. J'avalai rapidement quelque chose, pliai le canapé, rangeai les draps et l'oreiller dans le placard et m'apprêtai pour les visites du matin. Quand le téléphone sonna, je lui sus gré de s'être tu toute la nuit.

Une voix que je ne connaissais pas se présenta :

— Docteur Kharitidi ? Ici Svetlana Pavlovna Zaïtseva. Je suis psychiatre dans un hôpital régional.

— Que puis-je faire pour vous, madame ?

— Il me faudrait certaines pièces du dossier d'un de mes malades. Il s'appelle Victor Isotov et était encore hospitalisé chez vous il y a six mois environ. Depuis, c'est moi qui l'ai soigné. Peut-être que son nom ne vous dit plus rien.

— Si, je m'en souviens bien. J'ai souvent pensé à lui et me réjouis qu'on n'ait pas eu à l'hospitaliser à nouveau. Il va bien ? C'est pour sa réadaptation que vous avez besoin du dossier ?

— Non... En fait il s'est suicidé la nuit dernière. Maintenant il faut que je fasse un rapport. Comme vous le savez, c'était un schizophrène. Il n'a jamais vraiment surmonté sa maladie.

Il ne m'est pas souvent arrivé de pleurer au travail. Je m'étais habituée depuis longtemps à me détacher, sur le plan émotionnel, du sort de mes patients. Mais Victor, c'était un cas à part. Mon premier mouvement fut de reprocher sa mort à cette femme, mais je savais que je n'en avais pas le droit. Peut-être avait-elle été plus compétente que ses paroles ne le laissaient supposer. Quoi qu'il en soit, je ne pouvais plus lui parler et il fallait que je coupe cette conversation le plus vite possible. Je m'entendis lui dire :

— Excusez-moi. Je suis très occupée. Veuillez me donner votre numéro de téléphone ; je vous rappellerai dans une heure environ.

— Ne vous tracassez pas, répondit-elle. Il est inutile que vous perdiez votre temps à ça. Je vais appeler votre infirmière chef et lui demander de s'occuper du dossier. Merci.

Elle raccrocha. Je savais qu'elle avait perçu mon angoisse.

Victor Isotov n'avait que vingt ans quand un hôpital d'un genre spécial nous l'envoya. Ce type d'établissements existaient dans toute l'Union soviétique depuis des dizaines d'années. Ils s'occupaient des malades délinquants, en particulier de ceux que l'on considérait comme dangereux. Nous ne savions pas grand-chose à leur sujet, ces hôpitaux dépendant non pas du ministère de la Santé mais du ministère de l'Intérieur.

De tous les délits sanctionnés en Union soviétique, l'un des plus graves était défini par l'article 70 du Code pénal : « Agitation et propagande antisoviétique ». Une condamnation aux termes de cet article entraînait le plus souvent une quasi-mort, c'est-à-dire que les condamnés n'étaient pas exécutés mais soumis aux horreurs du « traitement spécial ». Beaucoup disparaissaient définitivement, et ceux que le monde revoyait étaient pour la plupart psychologiquement invalides à vie.

Victor Isotov faisait partie du tout petit nombre auquel on avait permis de retourner dans la société. Après deux années d'horreur dans un hôpital spécial du Kazakhstan, il avait été renvoyé chez lui à Novossibirsk et était venu se faire soigner dans notre établissement. Il était arrivé dans mon service avec l'étiquette de « schizophrénie paresseuse », diagnostic à tout faire, susceptible d'être porté sur toute personne qui ne satisfaisait pas aux critères de normalité du gouvernement.

Quiconque se trouvait ainsi étiqueté, même s'il était parfaitement sain d'esprit, était exposé aux conséquences affreuses de tout diagnostic de schizophrénie. Pratiquement tout ce qui comptait dans sa vie lui était arraché. Il perdait son travail et ses amis et n'était pas autorisé à poursuivre des études, ni à appartenir à une quelconque association.

Selon son dernier médecin, Victor souffrait surtout du syndrome de « délire métaphysique ». Il était dit dans son dossier que « le malade manifestait un intérêt anormal pour une littérature particulière de nature philosophique, religieuse et métaphysique. Il

prétend pouvoir passer toute une journée à lire sans s'intéresser à autre chose. Il n'a pas beaucoup d'amis parce qu'en matière d'amitié il est très exigent. Il s'exprime de façon extravagante et compliquée. Il professe des idées antisoviétiques. Il pense que la société soviétique est imparfaite et pourrait être améliorée de bien des façons ».

Son crime — sa folie : avoir décrété à l'âge de dix-sept ans que la société soviétique pouvait être réformée et que la population devait jouir de plus de liberté. Il avait rédigé à la main des affiches simples, où il s'efforçait d'expliquer comment on pouvait changer les choses. Il les avait collées sur les murs de quelques lieux publics de sa petite ville natale.

Les événements suivirent alors leur cours habituel. Les services locaux du KGB l'arrêtèrent, lui firent consulter un psychiatre, le diagnostic de schizophrénie fut versé au dossier judiciaire et le tribunal conclut à la nécessité d'un traitement spécial.

Je m'étonnais qu'on l'eût en fin de compte autorisé à rentrer chez lui. Peut-être avait-on fini par s'apercevoir du ridicule de cette étiquette de «grave menace pour la société » dont on l'avait d'emblée affublé, peut-être aussi avait-on décidé qu'il était guéri. Quand il vint me voir, il n'avait certes pas l'air dangereux. Son cou était blanc et fin et il gardait toujours les yeux humblement tournés vers le sol. Il avait une voix douce et portait tous les stigmates d'une profonde dépression.

Victor était le premier malade qu'on m'eût envoyé d'un hôpital spécial. Je m'aperçus qu'il avait peur de tout. Sa bonne volonté était parfaite et il répondait docilement à toutes mes questions. Malheureusement, il avait soigneusement appris par cœur toutes les réponses, qu'il répétait invariablement sous forme de courtes phrases stéréotypées :

— J'ai été malade. Je le comprends maintenant. Je veux continuer à prendre mes médicaments pour ne pas rechuter.

Une fois seulement je perçus une trace de l'animation d'autrefois sur son visage. Il avait entrevu un livre interdit qu'un ami avait clandestinement recopié à la machine à mon intention. C'était un ouvrage du philosophe mystique indien Sri Aurobindo que je conservais d'ordinaire caché dans un de mes tiroirs. Après qu'il l'eut aperçu, nos relations changèrent petit à petit. Il commença à me faire confiance. La possibilité s'offrit alors d'engager le processus très

long et complexe qui l'aiderait à rassembler le plus grand nombre possible de morceaux de l'homme qu'il avait été avant son « traitement spécial ». Je recourais beaucoup aux antidépresseurs et aux traitements de désintoxication, édifiant ainsi une passerelle délicate qui lui permettrait de retrouver la société et de se retrouver lui-même.

Victor ne pensait plus qu'il fallait réformer la société, peut-être parce qu'il s'était tout simplement résigné à abandonner toute perspective de changement. Je ne l'entendis jamais proférer la moindre idée qui pût passer pour antisoviétique. C'étaient des questions qu'il avait biologiquement appris à éviter. Mais peu à peu, il commençait à entrevoir un vague avenir.

L'idée s'imposa graduellement à lui qu'il avait eu une chance énorme d'échapper à l'hôpital spécial et qu'il allait peut-être pouvoir au moins gagner modestement sa vie et retrouver ses livres bien-aimés. Il comprenait bien qu'il n'était désormais plus question de suivre des études, et je n'essayai pas de le persuader du contraire. Les universités lui resteraient à jamais fermées. Quand il s'en rendit compte, ce fut un choc pour cet esprit brillant et avide d'apprendre. Même après deux années de traitement destructeur, il avait encore un formidable appétit de savoir. C'est par ce biais que je tentai de le ramener à la réalité. Je lui fis observer qu'il lui restait à découvrir bien des classiques et bien des travaux scientifiques passionnants, même s'il n'avait à sa disposition que la bibliothèque de son quartier.

Je craignais qu'il ne lui arrive malheur une fois sorti de l'hôpital et le gardai dans mon service le plus longtemps possible. Mais cette situation ne pouvait s'éterniser. Un jour, sa mère, une femme seule qui travaillait comme comptable dans une usine locale, vint le chercher. Bien que d'âge mûr, elle avait une tenue provocante qui traduisait un effort de rajeunissement aussi visible que vain. Les tentatives que j'avais précédemment faites pour l'associer à la réadaptation de son fils avaient toutes échoué. Elle m'avait clairement signifié qu'elle avait très peu de temps à consacrer à tout ce qui n'était pas sa vie privée et qu'il lui était difficile de concilier les rôles de femme fatale et de garde-malade. Le seul mot de schizophrénie amenait une expression de dégoût sur son visage soigneusement maquillé.

Une fois sorti, Victor m'avait écrit une brève lettre où il me parlait de ses efforts pour trouver du travail. Ses demandes avaient été rejetées, mais il espérait encore. Il m'apprenait aussi qu'en son absence, sa mère avait vendu tous ses livres.

Puis je n'eus plus de nouvelles, même s'il m'arriva souvent de penser à lui. J'avais été à plusieurs reprises sur le point d'appeler son médecin de quartier, mais quelque tâche plus urgente m'en avait toujours empêchée. Ensuite, il y avait eu mon voyage dans l'Altaï et ses conséquences, et je l'avais oublié jusqu'à ce jour.

Maintenant Victor s'était supprimé, et c'était comme si, en même temps, il avait supprimé une partie de ma vie. En fait, une fois le premier choc passé, je m'aperçus que la nouvelle m'avait laissé non seulement un sentiment de tristesse mais une profonde impression de perte que la vive affection que j'éprouvais pour lui ne suffisait pas à expliquer. Je m'efforçai à plusieurs reprises d'analyser ce que je ressentais et de déterminer la nature de ce que je perdais avec lui. Je finis par comprendre. Depuis mon retour de l'Altaï, j'avais essayé de mener ma vie professionnelle exactement comme avant, mettant de côté tout ce qui s'y était passé comme si ces événements ne devaient avoir aucun effet sur le reste. La malheureuse tragédie de la vie gâchée de Victor m'avait donné à comprendre que je ne pouvais plus faire comme si mon existence était divisée en deux.

Il était clair que, même si je ne l'admettais pas consciemment, j'avais changé. Mon voyage dans l'Altaï avait ébranlé nombre de mes convictions les plus solides, et il était absurde de continuer à vivre et travailler comme s'il ne s'était rien passé. Je ne pouvais plus me contenter de mener mon existence prétendument « normale » de psychiatre en milieu hospitalier. Il n'y avait sur ce point aucune alternative si, fidèle au principe que je m'étais toujours fait un point d'honneur d'observer, je voulais rester fidèle à moi-même.

La mort de Victor joua, dans cette prise de conscience, un rôle révélateur, et je me jurai de m'en souvenir à chaque fois que je serais tentée de céder au compromis ou de retourner à ma vie étroite. Ce serait mon dernier hommage à mon ancien patient. Cette décision m'apporta un immense soulagement.

15

Quelques jours plus tard, je sortis la carte de M. Dmitriev de mon bureau et composai les six chiffres de son numéro de téléphone professionnel. C'est lui qui décrocha et il reconnut tout de suite ma voix. Je lui annonçai que je serais ravie d'accepter son invitation, et nous convînmes d'un rendez-vous à son laboratoire deux jours plus tard. Il fallait une autorisation spéciale pour visiter l'Institut et il m'attendrait à la porte principale pour me faire entrer avec lui.

Quand j'arrivai, il se tenait devant l'entrée de l'immeuble blanc de neuf étages où il travaillait. Ce n'était plus du tout le même homme que celui que j'avais vu à l'hôpital. Il portait un long manteau noir, tenait à la main une serviette de cuir et paraissait bien plus grand. Tandis que nous traversions le hall d'entrée, je m'aperçus, à la déférence que lui marquaient ses collègues, qu'il jouissait d'une grande considération. Une fois de plus je m'étonnai de son aptitude à passer si facilement d'un personnage à l'autre.

Nous montâmes en ascenseur jusqu'au septième étage et nous rendîmes à son laboratoire par une série de longs couloirs nus, bordés de part et d'autre de portes identiques. Il s'arrêta à la dernière porte à gauche. Une plaque modeste y avait été fixée, avec ce simple mot « Laboratoire ». Tandis qu'il poussait vigoureusement la porte, je m'aperçus soudain, sans savoir pourquoi, que je ne connaissais toujours pas son prénom.

— Bonjour tout le monde, lança-t-il joyeusement.

Je devinai au ton de sa voix que les trois hommes qui s'avançaient vers nous n'étaient pas seulement ses collègues, mais de bons amis à lui.

— Je vous présente Olga. Nous allons faire des expériences aujourd'hui et nous aurons besoin que tu nous aides, Sergueï, à activer les miroirs.

Sergueï me regarda avec un intérêt bienveillant.

— Je suis prêt, dit-il.

Le laboratoire regroupait deux vastes pièces. L'une était remplie de matériel informatique perfectionné. L'autre était dominée par un énorme appareil tubulaire en un métal brillant semblable à l'aluminium, avec diverses sortes de tuyaux et de raccordements qui faisaient penser à un vaisseau spatial.

— Dites, m'annonça M. Dmitriev avec un sourire, vous pouvez m'appeler Ivan Petrovitch. Et j'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous appeler Olga étant donné que j'ai sans doute deux fois votre âge. Avez-vous entendu parler de l'astrophysicien Kosyrev ?

— Non, j'en ai bien peur.

— Ça ne m'étonne pas. Tout d'abord, je me doute bien que la physique ne fait pas partie de vos préoccupations majeures. N'est-ce pas ?

J'acquiesçai.

— En second lieu, il était interdit de prononcer son nom tout récemment encore. Il a passé des années au goulag. C'était quelqu'un de très intelligent et de très doué. Un de ses collègues jaloux a écrit une lettre de dénonciation et, bien sûr, le KGB est venu le chercher.

— Je sais comment ces choses-là arrivent, dis-je, en l'interrompant. Mon arrière-grand-père était médecin dans l'armée tsariste pendant la Première Guerre mondiale. Il a écrit un rapport au tsar sur les conditions sanitaires indignes dans lesquelles vivaient les soldats. Du coup, il a été déporté pendant des années en Sibérie. Son fils, mon grand-père, était également médecin, dans une grande usine de Sibérie. Dans une lettre adressée à Staline, il a dénoncé les conditions de travail inhumaines réservées aux ouvriers. Le tribunal l'a reconnu coupable de crime politique et l'a envoyé au goulag. Il n'a été libéré qu'à la mort de Staline, près de vingt ans après, et n'a survécu qu'un an. Je ne l'ai jamais connu.

— C'est la même histoire que celle de Kosyrev, semble-t-il. Vous savez donc que les meilleurs esprits ont souvent été enfermés au goulag, avec les prêtres, les chamans et les criminels de droit commun. Kosyrev y a passé de nombreuses années. Au camp, il a pu entretenir des relations privilégiées avec des chamans sibériens, mais il n'en a jamais beaucoup parlé.

« Une fois libéré, il s'est surtout intéressé à la théorie du temps. Il a réalisé de brillantes expériences qui lui ont permis d'élaborer une

théorie complexe, selon laquelle le temps a une nature substantielle. Il aurait sa solidité propre, celle-ci variant selon la configuration de notre planète. Par conséquent, il est plus ou moins solide d'un endroit à l'autre de la Terre. Certes, il nous est absolument impossible de nous en apercevoir avec nos capacités sensorielles normales, mais cet appareil hautement perfectionné nous a permis de mesurer certaines différences, confirmant ainsi les théories mathématiques de Kosyrev sur le changement de substance du temps.

« Vous avez sans aucun doute remarqué cet énorme appareil au centre de la pièce et qui, j'en ai bien peur, est assez bizarre. C'est en fait un tube constitué de métaux polis qui jouent le rôle de miroirs. Nous nous sommes aperçus que l'on pouvait ainsi modifier le sens du temps et de l'espace chez la personne qui est à l'intérieur. Vous me suivez ?

— Il me semble.

En fait, je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'il me disait, mais j'avais confiance en lui et étais prête à approfondir sa théorie.

— Il va falloir que vous m'expliquiez ce que j'aurai à faire, ajoutai-je cependant.

— Certes. Ne vous inquiétez pas. Nous vous dirons tout, au fur et à mesure que nous avancerons.

« Vous allez d'abord ôter vos chaussures et vous installer le plus confortablement possible dans le tube. Sergueï vous donnera des écouteurs où vous entendrez des enregistrements qui vous aideront à vous détendre et vous donner un accès à votre subconscient.

« La forme cylindrique des miroirs et les sons que vous entendrez agiront sur votre perception. Il faut que vous définissiez nettement dans votre esprit le type d'expérience que vous souhaitez susciter. Attendez ensuite sa venue, en restant bien attentive à toutes les nuances de l'état où vous vous trouvez. Nous ne vous parlerons pas, ni n'interviendrons d'aucune façon, sauf s'il nous semble nécessaire de vous aider.

J'enlevai mes chaussures, heureuse d'avoir mis ce jour-là un jean plutôt qu'une robe. À peine entrée dans le tube, j'éprouvai d'étranges sensations. Je compris pourquoi ils appelaient ça un miroir. Je ne voyais que des parois courbes de métal poli, qui reflétaient de vagues images. Je ne m'étais jamais trouvée dans un espace semblable, et j'eus du mal à trouver un endroit où mon corps serait à

l'aise. Après plusieurs essais, j'optai pour la position fœtale, à moitié assise à l'intérieur du tube.

Sergueï me passa les écouteurs. Ma situation ne me permettait pas de voir son visage, et ce fut comme si la main désincarnée de quelque étrange créature se tendait vers moi. Je coiffai les écouteurs et tâchai de me détendre comme on me l'avait dit. Une mélodie lointaine et harmonieuse m'envahit doucement l'esprit. J'avais les yeux encore ouverts mais le rythme particulier de la musique me donnait l'impression de dormir déjà.

J'essayai de me concentrer sur une de mes techniques de relaxation habituelles, mais les murs polis agissaient si puissamment sur mon dialogue intérieur qu'ils le rendaient pratiquement impossible. Ce que j'éprouvais me rappelait les expériences précédentes, où je m'étais sentie pleinement éveillée tout en sachant bien que je rêvais. Au fond du cœur, je retrouvais cette même sensation de plaisir intense mêlé de douleur.

— Olga ! Écoute !

Une voix d'homme qui n'est pas celle de Sergueï, ni celle de Dmitriev, une voix nouvelle, inconnue, m'interpelle.

La mélodie se fond harmonieusement avec elle.

— Je sais que tu aimes les métaphores. En voici une pour toi. Nous avons appris en physique que les particules élémentaires avaient une double nature, qui variait uniquement selon la position de l'observateur. Elles peuvent exister sous forme de particules distinctes et être simultanément une onde. Peut-être que tu le savais déjà, mais ce que tu ne savais pas, c'est que l'on retrouve la même dualité chez les êtres humains. Nous sommes en même temps des particules distinctes et des ondes. Tout dépend de l'endroit où se situe l'observateur en nous. Comme nous croyons être des individus distincts, nous nous voyons comme des particules vraiment séparées. En même temps nous restons des ondes, que rien ne limite.

La pulsation m'envahit l'esprit. La mélodie s'est dissipée en sons étranges et artificiels que je ne peux identifier. La voix me parle sur le rythme d'un cœur qui bat, à l'unisson avec mon propre cœur, comme si mon pouls m'était renvoyé.

— Tu devrais maintenant pouvoir modifier la sensation que tu as de toi pour connaître la nature ondulatoire de ton être. Cette onde participe de tout ce qui existe. Elle peut aller partout et

s'arrêter n'importe où. Laisse ton corps découvrir le rythme de son onde et ne faire qu'un avec elle.

Je sens que les limites de mon corps physique s'amincissent et s'affaiblissent. Puis elles se dissolvent et ma conscience se rue instantanément hors de ses frontières pour occuper tout l'espace qui m'entoure. Je suis maintenant un être sans bornes, lié à l'univers et indiscernable en lui. Le temps linéaire s'évanouit. Comme en un éclair, toutes mes expériences de l'Altaï me reviennent simultanément.

Me voici au milieu d'un jardin planté de marguerites et bordé d'arbres. Des gens vêtus de longues robes blanches s'y promènent en silence.

Un homme s'approche de moi. C'est celui que j'avais suivi dans la salle des forgerons ivres, où j'avais appris pour la première fois que l'on pouvait modifier la réalité. Je reconnais en lui un maître. Son visage paisible d'homme mûr est chaleureux et amical ; en même temps, il émane de tout son être une énergie peu commune et une grande volonté. Il me prend par la main et me conduit à un banc de bois sous l'un des arbres. Nous nous y asseyons en silence.

L'homme semble attendre que je prenne la parole la première, mais je ne sais quoi dire. Nous nous taisons. Enfin je lui demande :

— Que suis-je censée faire ici ?

— Tu es venue de ton plein gré. C'est donc que tu espères obtenir quelque chose.

Je me souviens vaguement de mon intention de trouver réponse à nombre de questions troublantes que mes expériences de l'Altaï avaient suscitées. Dans l'état de confusion où je suis, elles viennent toutes se résumer à cette simple demande :

— Qu'est-ce que tout cela signifie ?

Sa réponse n'est pas faite pour m'éclairer :

— Tout dépend du sens que tu attribues à tes expériences. Sous quel angle veux-tu les considérer ? C'est à toi de voir.

— Je voudrais savoir ce que notre rencontre signifie pour vous. Qui suis-je à vos yeux ? Comment comprenez-vous ma présence ici ? Quel sens a-t-elle de votre point de vue ?

— Et toi, qu'en penses-tu ? demande-t-il calmement.

Une fois de plus je ne sais que répondre et tout ce que je trouve à dire c'est :

— Je ne sais plus où j'en suis.

— Si tu pouvais faire abstraction des causes de ton trouble, pourquoi dirais-tu que tu es ici ?

— Il me semble que c'est pour connaître une partie de ma réalité dont je n'avais pas conscience auparavant. Ma présence en ce lieu revêt une grande importance, non seulement pour moi, mais pour bien d'autres personnes.

— C'est exact. Ta présence ici est importante non seulement pour toi mais pour d'autres. Et il est vrai aussi que tu es très ignorante de bien des aspects de la réalité. Les humains d'aujourd'hui sont l'aboutissement d'une voie qu'une partie de notre espèce a dû parcourir dans son évolution. Ton peuple a développé des qualités particulières de la nature humaine qui ont essentiellement trait à la pensée intellectuelle. Cette évolution vous a amenés à créer une mythologie stricte, où la réalité et ses lois sont très rigides. Les restrictions ainsi apportées à votre perception vous ont permis d'exécuter les tâches qui vous étaient confiées, mais elles vous ont restreints par ailleurs.

— Vous qualifiez mon peuple d'«humains»; n'êtes-vous pas humain, vous aussi ?

— Si, mais j'appartiens à une autre branche. Ton peuple n'est pas le seul représentant de l'humanité. Notre espèce est composée de divers fleuves, chacun avec une mission particulière. Tout fleuve est appelé à creuser un aspect des possibilités humaines. Les façons de voir de chacun ont été séparées de telle sorte qu'ils ne savent rien les uns des autres. Bien sûr, il y a eu des liens. Il est arrivé que des civilisations entières changent d'orientation et, de ce fait, soient amenées à en découvrir d'autres et à s'associer à elles. D'où certaines plages mystérieuses dans l'histoire de ton peuple.

« Ta présence ici est le signe que les relations s'activent entre la réalité de ta civilisation et d'autres. Nos spirales se rapprochent, et l'intégration définitive de tous ces fleuves différents est pour bientôt. L'humanité est sur le point de quitter son cocon. Elle ne le sait pas encore, de même que la chenille n'est pas consciente du corps de papillon qui se forme en elle et ignore tout de ses ailes futures. Même les ailes ne comprennent pas leur raison d'être tant qu'elles n'ont pas volé. Les hommes de ton flux de réalité ont progressivement acquis le corps d'un nouvel organisme, et maintenant le moment est venu pour lui d'émerger et d'intégrer son stade de développement à d'autres branches de l'humanité.

« Ton peuple connaîtra une formidable mutation personnelle. Peut-être croira-t-on que c'est la fin du monde. Par bien des côtés, ce sera vrai, car une grande partie du monde ancien fera place à un nouveau mode d'existence. La structure psychologique de chacun sera transformée, le vieux modèle de réalité étant devenu insuffisant. Ton peuple connaîtra et apprendra à comprendre une autre nature de l'être. Chacun en fera l'expérience personnelle. Pour certains, ce sera facile et quasi instantané. D'autres auront à lutter douloureusement. Il y aura même des gens si profondément enracinés dans vos anciennes lois relatives au réel qu'ils ne remarqueront rien du tout.

« Mais il y a plus encore. Écoute-moi maintenant sans m'interrompre. Je n'ignore pas la somme d'efforts que tu dois déployer pour comprendre et admettre ce que je dis, mais il le faut. Vraiment, tu n'as pas d'autre choix que de reconnaître la vérité.

Dès qu'il m'a demandé de ne pas l'interrompre, ce qu'il y a de rebelle en moi me force à l'interroger. La question est d'importance et exige, selon moi, une réponse immédiate.

— Je m'excuse, mais vous venez de dire que les différents fleuves humains étaient séparés et s'ignoraient. Comment pouvez-vous alors si bien connaître non seulement mon existence et celle de mon peuple mais, apparemment, celle de nombreux autres ?

— Je vois, répondit-il avec un sourire, que tu n'as pas pu attendre.

Bien que, en l'interrompant, j'aie passé outre à sa prière, sa voix et son expression restent cordiales.

— Il y a en chacun d'entre nous, pris individuellement, des aspects différents de notre être qui se développent dans leur direction propre. Mais sou-viens-toi de notre Moi du Cœur, celui qui intègre toutes les intentions de notre existence en une signification globale. Il en va de même à l'échelle de l'humanité. Si tu considères l'humanité comme une entité unique, elle n'en a pas moins de nombreux visages. Mais, en même temps, elle possède aussi un Moi du Cœur qui connaît toutes les directions et les intègre. Et ce lieu, c'est celui où nous sommes.

Un frisson d'émotion me traverse.

— Belovodié, c'est ici ?

— Cet endroit porte des noms divers et a ses propres hiérarchies.

Belovodié n'a pas cessé de croître dans mon esprit depuis le jour où j'en ai entendu parler, et maintenant tout ce que mes expériences de l'Altaï ont eu de mystérieux et de saisissant m'envahit à la seule mention de ce nom. Je suis impatiente d'en apprendre davantage pour pouvoir faire un peu de jour sur la confusion mentale qui persiste en moi. Je bois littéralement chaque parole de cet homme et m'efforce de retenir le moindre détail de ses propos.

— Dans le passé, poursuit-il, il est arrivé que des civilisations appartenant à d'autres flux de réalité que la tienne croisent ton monde. À chaque fois, c'est une évolution nouvelle qui a été lancée. Si tu considérais rétrospectivement l'histoire sous cet angle, ces points de rencontre t'apparaîtraient très nettement.

« Maintenant l'heure de la mutation majeure est proche. Vous allez bientôt croiser et connaître de nombreuses facettes différentes de la nature humaine qui se sont développées dans d'autres structures de réalité. Ces gens-là seront aussi ignorants de vos croyances et modes de vie que vous des leurs. C'est pourquoi ces différences ne seront découvertes que petit à petit. Dans le passé, ton peuple s'est généralement protégé contre ces contacts en donnant à ces différences des noms mystiques et en les qualifiant de mythes. Mais le mysticisme est très différent de ce que vous supposez, et bien plus réel.

« L'une des principales leçons à retenir, c'est que les entités qui viendront à toi d'autres flux de réalité, ou mondes, sont des humains au même titre que toi ; simplement, ils ont connu une évolution différente. Leurs points de vue et leur expérience te sont donc accessibles et chacun d'entre vous pourra intégrer dans sa civilisation les aspects positifs de la civilisation de l'autre. Ce sera une période d'interactions conscientes.

« En ce qui te concerne personnellement, sache que dans chaque flux de réalité, il y a toujours quelques humains capables d'accéder à des dimensions autres que les leurs. Tu es du petit nombre qui a su franchir ces frontières. Tu en franchiras d'autres. De même, d'autres êtres appartenant à des flux parallèles au tien ont appris à s'incarner dans l'espace de ta réalité.

« Comme je l'ai dit, quand ton peuple croisera les habitants d'un autre monde, ce ne seront pas seulement ses croyances qui changeront. La structure même de son être en sera modifiée. Au départ, ton peuple était presque unanimement persuadé

qu'il habitait une réalité totalement indépendante de ses perceptions. Cette conviction lui a apporté un savoir et nombre d'outils importants. Mais au fur et à mesure que votre spirale convergeait vers celles de mondes soumis à une autre évolution, ceux d'entre vous que vous appelez " mystiques " puis vos savants eux-mêmes ont commencé à percevoir des mécanismes qui permettaient d'agir sur la réalité et même sur les événements à venir. Vous avez élaboré de nombreuses théories et toutes sortes d'instruments nouveaux pour expliquer ce phénomène et le rendre compatible avec vos autres convictions.

« Le prochain tournant, ce sera celui que tu es déjà en train de prendre en comprenant qu'il y a un autre moi qui crée la réalité personnelle de chacun d'entre nous : le Moi du Cœur, le moi authentique. Tout homme doit en faire l'expérience s'il veut comprendre.

Bien qu'à un certain niveau je me rende compte que ce qu'il me dit est extrêmement difficile à assimiler pour la raison raisonnante, ses propos me paraissent néanmoins clairs et je les accepte sans mal. Je me demande un instant si ce n'est pas sa présence qui rend la compréhension possible au-delà de la verbalisation.

— Le « moi » n'est pas si haïssable qu'on vous l'a répété. En fait, poursuit-il en souriant, il y a des moi plus ou moins bons. Les gens diffèrent. C'est surtout sur le « Je » que vous vous êtes fondés pour accomplir les tâches propres à votre courant d'évolution. Sans lui, votre civilisation n'aurait pu prendre la forme qui est la sienne. Si tant d'hommes estiment maintenant que le «Je» a eu des effets pervers et devrait être réduit, c'est parce qu'ils pressentent inconsciemment la prochaine étape de l'évolution. C'est seulement en retrouvant son Moi du Cœur et en y pénétrant que votre société pourra reconnaître les autres et s'intégrer à elles. Le Je n'est plus un auxiliaire.

— Comment puis-je accélérer les choses ?

— En y travaillant et en t'entraînant. Dans ton monde, nombre d'écoles ésotériques ont élaboré différents moyens de s'y préparer. Leurs adeptes ont vécu ces transformations. Dans le passé, seuls quelques élus pouvaient accéder à pareil enseignement. L'un des grands changements à venir, c'est que ces transformations seront connues simultanément par de très nombreuses personnes dans le

monde entier. Déjà on peut en voir des signes avant-coureurs, et il faut que votre civilisation s'y prépare.

«Toi, Olga, tu es particulièrement proche de l'un de ces changements. L'événement a eu lieu dans l'Altaï, mais, géographiquement, il est lié à Belovodié. Tu appartiens déjà à cette histoire, même si tu ne t'en souviens pas bien encore. Mais tout viendra en son temps.

Mon pouls s'accélère. J'ai l'impression que cet homme est sur le point de me révéler une vérité très importante pour moi. En même temps, je remarque que le soleil est devenu si brillant que je ne peux le regarder sans fermer les yeux. L'idée ridicule me vient que j'aurais dû apporter mes lunettes de soleil.

S'il a deviné cette pensée saugrenue, il n'en montre rien et poursuit :

— Certains des tombeaux anciens que vos savants ont ouverts remontent en fait à d'autres dimensions, à d'autres flux de réalité. Ce ne sont pas seulement des manifestations matérielles. Leurs occupants, qui paraissent morts, ont en fait des intentions bien vivantes. Ils servent de canaux de communication avec d'autres dimensions humaines. Or ces canaux ont pour mission d'établir un contact avec ton peuple. Cela ne concerne que très peu d'endroits au monde, dont l'Altaï. Ton voyage là-bas n'a pas été une succession de hasards. Le moindre de tes pas était destiné à aviver un souvenir. Et te voilà sur ta voie.

« La tombe trouvée dans l'Altaï ne devait être ouverte que lorsque la mutation à venir serait visible aux yeux de beaucoup. Sa découverte est le signe que la mutation va s'accélérer naturellement, et que de plus en plus de gens éprouveront le besoin d'une existence nouvelle. Nombre de maîtres et d'écoles vont surgir, et tous indiqueront la même direction.

«Pour activer ton cheminement personnel, il faut que tu sois sur la bonne voie. Certaines des bornes de cette route ont été intégrées dans la morale et les religions de ta société, mais à l'époque elles avaient aussi des fonctions sociales élémentaires et servaient à policer les mœurs. Maintenant, il faut que tu en extraies la forme pure, et que tu apprennes ces règles pour pouvoir les enseigner à ceux qui aspirent eux aussi à être transformés.

Agitées par une douce brise, les feuilles vernissées de l'arbre situé derrière notre banc apparaissent dans mon champ de vision. Le

gazouillis des oiseaux me ravit, et je ne puis m'empêcher de remarquer à quel point mes sens sont aiguisés.

— Je vais maintenant te donner la première règle. Elle est essentielle, et il faut que tu la retiennes. C'est que tous les choix que tu fais dans ton existence, des plus importants aux plus ordinaires, doivent être passés au crible de l'interrogation consciente. À chaque décision que tu es amenée à prendre, tu dois te demander si elle satisfera les cinq attributs indispensables. Si un seul vient à manquer, tu dois te tourner dans une autre direction. De la sorte, tu seras toujours sur la bonne voie. Ces cinq attributs sont : la vérité, la beauté, la santé, le bonheur et la lumière.

« Toute décision que tu prendras de la sorte, tu peux être assurée qu'elle sera la bonne. Tu seras en contact avec ton vrai moi, ton Moi du Cœur, et tu susciteras en toi une puissance de volonté invincible. Telle est la première leçon. Suis-la et très vite ta vie changera. Puis, quand tu seras prête, tu apprendras la deuxième règle. Pour l'instant, il est temps que tu t'en ailles.

Avant cela je dois lui poser une autre question, capitale pour moi.

— Qu'avez-vous à me dire d'Oumaï ? Elle m'a parlé du choix entre la mort et l'immortalité. Je veux la revoir pour qu'elle m'en dise davantage sur ce point.

— Le passé d'Oumaï relève de la réalité chamanique, mais elle appartient aussi à Belovodié. Les chamans ont toujours servi d'intermédiaires entre les dimensions humaines. Ce sont des êtres actifs. S'ils n'ont pas tous eu une idée exacte de ce qu'ils faisaient, Oumaï, elle, l'a toujours su. Elle t'a surtout aidée en agissant sur ta nature affective. C'est la raison pour laquelle tu lui es si attachée. Elle t'a parlé de l'immortalité, parce que celle-ci a trait à la deuxième règle de l'évolution. La mort est une des caractéristiques de votre civilisation, et elle sera elle aussi transformée, comme bien d'autres choses. Oumaï te l'enseignera quand tu seras prête, après que tu auras appris à appliquer la première règle.

« Ne t'inquiète pas d'elle. Celui qui t'a annoncé sa mort essayait de te tromper. Elle ne peut mourir. Elle fait partie de Belovodié, et la mort en est exclue.

« Si tu le souhaites vraiment, tu peux la voir maintenant. Mais en raison de l'attachement que tu éprouves pour elle, elle pourrait se

manifester à toi de façon très différente, pour t'apprendre. Tes sentiments risqueraient d'en être blessés. Es-tu prête à renoncer à ton affection pour Oumaï ?

Ne me sentant pas prête à ruiner le profond attrait qu'elle m'inspire, je réponds par la négative.

— Il est bien que tu saches te situer si clairement. Maintenant il est temps de partir.

Il pose sa main sur mon front; une énergie chaude et vivifiante me pénètre. De brefs éclairs me font sursauter et j'ouvre les yeux quelques secondes. Je suis ailleurs mais ne me souviens pas exactement où je me trouve. Ce sont les mains d'un autre homme qui me prennent par les poignets et m'aident doucement à sortir du tube.

Quand je fus mieux réveillée, je vis près de moi Dmitriev et deux de ses collaborateurs ; ils paraissaient graves et fatigués. Dmitriev prit un carnet qui était entre mes mains et qui, je le remarquai, était couvert de mon écriture.

— Vous permettez, Olga ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce sont vos notes. Nous vous avons donné du papier et du stylo quand vous avez commencé votre voyage. Vous n'avez pas cessé d'écrire, même si vous ne vous en souvenez plus.

Je lui laissai le carnet et me dirigeai à pas lents vers les toilettes. Quand je m'aperçus dans le miroir, je me fis peur. Mon visage était recouvert d'un triangle rouge sombre du milieu du front au bout du nez. J'y portai instinctivement les doigts; la marque était chaude. C'était une tache de vin que j'avais à ma naissance et qui, de l'avis des docteurs, était une forme de tumeur vasculaire. Heureusement, elle avait disparu à l'âge d'un an. Il ne m'en restait qu'une légère éruption rosée qui se manifestait quand j'étais très énervée ou sous l'effet d'un choc émotif. Elle était si discrète que personne ne l'avait jamais remarquée. Or je la voyais maintenant d'un violet brun, telle qu'elle était, selon les descriptions de ma mère, à ma naissance.

L'esprit encore troublé, j'ouvris le robinet et me passai de l'eau glacée sur le visage. J'avais toujours détesté l'odeur du chlore, mais cette fois la légère trace que j'en sentais dans l'eau m'aida à retourner définitivement dans mon corps. Je me concentrai sur l'idée que j'étais dans les toilettes de l'Institut de physique nucléaire. Bientôt je prendrais le bus pour rentrer chez moi et me coucherais pour une nuit que j'espérais paisible et sans rêves.

Le temps que je retourne au laboratoire, le triangle de mon visage avait presque disparu. Personne n'en parla. En fait, nul n'avait prêté beaucoup d'attention à mon retour. Ils étaient réunis autour d'un bureau sur lequel ils avaient étalé une carte de l'Altaï. Une croix avait été tracée au sud du massif, et j'y reconnus l'endroit où la momie de la prêtresse venait d'être découverte. Ils en discutaient entre eux.

— Regardez, c'est tout près de Beloutcha. Y a-t-il eu des publications sur cette momie ?

— Pas à ma connaissance; en dehors de quelques brefs articles de journaux, il n'y a rien sur la question. Je crois qu'une équipe de *National Geographic* s'est rendue sur place et a interrogé les personnes qui l'avaient exhumée. Peut-être publieront-ils bientôt un ouvrage.

Ils se tournèrent tous vers moi comme un seul homme. Dmitriev me rendit mon carnet.

— C'était passionnant, Olga. J'espérais obtenir un jour quelque chose comme ça. Ce que vous avez fait aujourd'hui m'a aidé à établir de nouveaux liens entre les phénomènes. Mes travaux sur la physique du réel m'avaient déjà donné à penser que le temps et la matière se trouvaient à un seuil capital, à l'aube d'une période de mutation. Mais je le tenais de mes travaux de mathématique et de l'étude des fluctuations énergétiques, des vibrations si vous préférez. Je n'avais jamais abordé tout cela sous l'angle de la psychologie et de la conscience humaine. Et vous, vous m'avez ouvert un nouvel horizon.

« Vos notes sur la tombe de l'Altaï étaient aussi très intéressantes. Vous savez, cette exhumation a été entourée de toutes sortes de mystères. Certaines gens du pays y étaient tout à fait opposés et annonçaient des calamités au cas où l'on y procéderait. Il en avait été de même bien des années auparavant, quand en ouvrant une tombe on avait découvert les restes d'un homme de la même époque, avec des tatouages analogues. Ce qui rendait leur présence en ce lieu déconcertante, c'était que cet homme et cette femme étaient l'un et l'autre des prêtres d'une religion inconnue, de race mongole, alors que toutes les dépouilles découvertes jusque-là dans l'Altaï étaient celles d'Indo-Européens appartenant à la culture Pazyryk.

« Il ressort donc de vos notes que cette découverte marque peut-être le début de quelque chose de très important. Attendons pour voir ce qui se passera par la suite. Mais vous paraissez épuisée, Olga. Il faut que vous rentriez vous reposer chez vous. Voulez-vous que je vous ramène ?

Tout en lui sachant gré de son offre, je la déclinai. J'étais certes fatiguée, mais, surtout, j'avais besoin de solitude pour pouvoir réfléchir. Les événements de cette journée me dépassaient. Je n'étais sûre que d'une chose, j'avais bien fait de venir là. J'eus le sentiment que ce n'était peut-être pas la dernière fois, car il n'était plus question désormais de retourner en arrière, ni de refuser la nouvelle orientation que ma vie avait soudain empruntée et qui l'amplifiait à tel point qu'il me faudrait sans doute des années, voire des décennies, pour commencer à assimiler tout cela.

16

Le long retour en bus vers Novossibirsk me parut court, absorbée que j'étais encore par mon étrange vision dans les miroirs de Dmitriev. Sans comprendre vraiment tout ce qui s'était passé, j'avais saisi une chose importante : si les chamans détenaient une clé du savoir qui mène à Belovodié, ce savoir lui-même était universel et pouvait s'acquérir de différentes façons. J'étais toute excitée à cette idée et je savais que je m'étais encore rapprochée de mon rêve.

Il était très tard quand le bus arriva en ville, et je pressai le pas à travers les rues sombres et désertes. En dépit de l'heure, j'étais toujours en proie à cette étrange excitation. Comme il m'était impossible de dormir, je pris rapidement un sandwich au fromage et une tasse de thé. Puis je m'assis à mon bureau, allumai la petite lampe à l'abat-jour émeraude et sortis les notes que j'avais prises au laboratoire.

Je relus ces quelques feuilles froissées, couvertes de notes griffonnées à la hâte. Étalées sur la table, elles me fascinaient. L'écriture était bien la mienne, mais je ne me rappelais absolument pas les avoir écrites. C'était une matérialisation de l'immense mystère qui me submergeait. Des souvenirs de l'Altaï et d'Oumaï se pressaient dans mon esprit. Tout ce qui m'était arrivé depuis qu'Anna m'avait téléphoné pour me parler de Nicolaï me revint en mémoire, comme si cela s'était passé la veille. Je pris mon stylo et me mis à écrire.

Pendant des heures, les mots me vinrent sans même que j'eusse à y penser; j'étais comme en transe. C'est seulement quand je vis le jour poindre que je m'arrêtai. J'avais complètement oublié que mes volets étaient ouverts et que la fenêtre à côté du bureau n'était munie que d'un mince voilage de dentelle. Je fermai les volets et allai me coucher.

Le lendemain, le surlendemain et pendant de nombreux jours encore, la mise par écrit de mes expériences de l'Altaï constitua la partie la plus agréable et la plus importante d'un emploi du temps par ailleurs chargé. Cet exercice m'ouvrait aussi une perspective entièrement nouvelle sur mon voyage. Au départ, je ne cherchais qu'à rapporter les éléments extérieurs des événements étranges qui m'étaient arrivés; mais petit à petit, je compris que les contrariétés, la confusion et la tension que j'avais ressenties pendant et après le voyage étaient directement liées au fait que je m'en tenais à la surface des choses.

Le véritable point de départ de mon voyage avait été ma première expérience directe avec Oumaï, quand elle m'avait révélé l'emplacement du Lac spirituel. Je m'aperçus alors que je ne maîtrisais pas bien encore l'art sacré et difficile de l'équilibre entre les tâches externes et internes. Plus je m'efforçais d'interpréter mes expériences du point de vue de leur signification profonde pour mon moi intérieur, mieux je percevais les niveaux cachés de mon voyage. À chaque fois, Oumaï m'avait donné une nouvelle leçon pour m'aider à explorer une dimension différente de cet espace intérieur.

L'enseignement d'Oumaï avait été excellent, et continu, comme elle l'avait promis. J'en prenais conscience à chaque page de mon nouveau journal. La trame de ses premières leçons intégrait logiquement toutes mes expériences ultérieures, pour peu que je les arrache au regard extérieur pour me tourner vers l'intérieur. Je pus alors admirer la puissante sagesse et le profond savoir dissimulés derrière les images et les symboles, tantôt plaisants, tantôt effrayants, qui avaient marqué mes voyages.

Je compris le concept de Lac spirituel, et m'aperçus que, chez la plupart, cet espace avait été envahi et détruit par leur attachement au monde matériel. Il était important de reconnaître que nous sommes à la fois capables et tenus de créer, non seulement notre propre réalité, mais aussi le moi qui l'habite. De même, je compris le processus du dialogue intérieur, à travers lequel nous formons notre personnalité. Je vis que la première règle était un instrument puissant pour trouver, dans cette situation, une métaposition, c'est-à-dire une position indépendante des influences extérieures, et qui ne reflète que la pure essence de l'observateur intérieur.

Chacun de ces concepts vint merveilleusement enrichir ma formation initiale de psychiatre. Je constatai qu'ils englobaient et

même développaient le plus naturellement du monde les théories les plus modernes sur la structure du psychisme humain. Le plus étrange pour moi, c'était l'idée qu'il existait un autre moi, que j'appelai dans mon journal moi ontologique ou central, et auquel on pouvait rattacher l'art difficile du choix. Je sentis que ce concept ouvrait d'immenses possibilités nouvelles pour comprendre l'énigme de la nature humaine, de son évolution et de sa fin.

Après avoir relaté une à une toutes mes expériences, j'en vins à mon travail avec Dmitriev. J'eus le sentiment que c'était la clé de tout le reste, même si je ne comprenais toujours pas tout. Je me demandais encore si le mystérieux Belovodié était un endroit réel ou s'il n'existait que dans quelque recoin de notre esprit. Je ne pouvais pas non plus comprendre le lien qui semblait exister entre la découverte des tombes de l'Altaï, les spirales du temps et la diversité des flux évolutifs de l'homme. Et que signifiait la phrase « les occupants de ces tombes ont en fait des intentions bien vivantes» ?

Ces questions demeuraient sans réponse faute de connaissances suffisantes ; aussi mon journal s'acheva-t-il provisoirement là. C'est avec un sentiment de gratitude vis-à-vis d'Oumaï que je reposai le cahier en haut de la bibliothèque. Cependant, je sentais toujours qu'une énergie me rattachait à ces notes et me donnait à entendre que les choses n'en resteraient pas là, que ce n'était peut-être même qu'un commencement.

Quelques nuits plus tard, je fis un rêve étrange.

Je me vois entrer dans une pièce étroite. Au milieu de celle-ci, se trouvent une table de bois ciré et plusieurs bibliothèques rangées en demi-cercle le long des murs. Je regarde autour de moi, essayant de comprendre où je me trouve.

Une grande et mince jeune femme entre et me sourit, sans mot dire. Elle a la peau noire, avec d'étranges reflets ambrés, comme je n'en ai jamais vu. Son visage est ovale, avec des traits fins et gracieux. Son épaisse chevelure noire est remontée en un chignon compliqué qui renforce la grâce de son corps. Elle s'avance vers moi avec un sourire mystérieux.

Je sais que son langage m'est totalement étranger, mais nous pouvons communiquer par l'énergie de notre pensée, sans recourir aux mots.

En esprit, je formule des questions :

— Qu'est-ce que je fais ici ? Qui êtes-vous ?

Immédiatement, sa réponse retentit en moi :

— Tu es ici pour subir une importante opération, et moi pour t'aider.

Le mot « opération » me met mal à l'aise. De lointains souvenirs d'enfance se dessinent sur mon écran intérieur. Je revois l'immense salle blanche avec une grande lumière au plafond, j'entends les voix assourdies des infirmières qui, sous leur masque, étaient devenues d'inquiétantes étrangères. Je sens l'odeur repoussante de l'éther qui imprègne mes vêtements et qui, pendant des jours, me rappela ce souvenir désagréable. Enfin, je revois la silhouette de ma mère en train d'opérer le visage du patient ou, plus exactement, de procéder à une sorte de magie technique et précise à l'endroit qui devait être le visage du patient mais qui, pour moi, n'était qu'un emplacement blême, déformé et couvert d'un sang écarlate qui sourdait par en dessous.

J'avais environ neuf ans quand ma mère m'avait amenée à l'hôpital où elle exerçait. Ce jour-là, elle avait dû faire de la chirurgie du visage; les infirmières, qui étaient toutes mes amies, m'avaient permis d'entrer dans le bloc opératoire avec une blouse de chirurgien. Cachée derrière elles, j'avais assisté à toute l'opération.

La pensée de la jeune femme me pénètre l'esprit :

— N'aie crainte, cette opération est différente.

Comme dans tout rêve, les liens entre les différentes parties de mon expérience ont leur logique propre. Je ne suis donc pas surprise de me retrouver, sans transition, allongée sur une table et entourée d'hommes et de femmes. Tous ont la même peau noire et les traits géométriquement réguliers de la première femme, qui se tient maintenant derrière moi. Elle leur dit quelque chose dans sa langue. Puis je sens ses doigts longs et fins me toucher le front, et je me détends.

J'ai l'impression que tout mon corps est fait d'une substance malléable. Les doigts de la jeune femme dansent rapidement devant mes yeux et m'effleurent parfois. Je sens qu'une énergie se crée en moi. Mon corps commence à tourner, à pivoter sur lui-même. Le mouvement s'accélère et je deviens une spirale qui s'enroule jusqu'à ne plus être qu'un point. Puis c'est la fin. Les milliards de cellules qui forment mon corps se sont réorganisées et se regroupent en une

grande et unique cellule ronde qui contient toutes les informations à mon sujet.

J'ai vaguement l'impression que ces gens s'occupent de moi. Je ne résiste pas, car je comprends qu'ils soignent quelque chose au tréfonds de mon être. Cela dure un certain temps, puis je me sens couchée sur une surface dure. L'obscurité est complète. Je sais que je rêve encore et que c'est la logique onirique qui domine encore; je ne suis donc pas surprise d'entendre rire doucement, sur ma droite.

— Qui est là ?

Le son de ma voix paraît agir sur la luminosité de la pièce, qui s'éclaire quand je pose ma question.

Une femme est accroupie par terre dans un coin ; elle tient une pipe à la main. C'est Oumaï, et sa pipe est la même que celle que je l'avais vue fumer dans l'Altaï. Pourtant, je ne sens aucune odeur de tabac. Je ne sais pourquoi, ce détail me frappe plus que la présence proprement dite d'Oumaï.

Sans me saluer, elle me demande d'emblée :

— Te souviens-tu de la raison pour laquelle tu es venue me voir dans l'Altaï ?

— Je crains que non.

— Allons, fais un effort, m'enjoint-elle doucement mais fermement.

Tout d'abord je me rappelle la cause première de mon voyage:

— Il me semble qu'Anna m'avait priée de l'accompagner.

Puis d'autres éléments me reviennent en mémoire.

— Ah oui ! je voulais aussi que vous m'appreniez des méthodes thérapeutiques.

Oumaï ne cesse de rire doucement tandis que nous parlons, balançant légèrement son corps de gauche à droite, en rythme. Curieusement, j'ai la nette impression qu'elle peut s'évaporer à tout moment si elle le souhaite.

— Pouvez-vous demeurer un peu ici ?

Je ne veux pas qu'elle parte et souhaite qu'elle m'assure de son intention de rester.

— Et toi ? répond Oumaï.

Elle plisse ses yeux étroits de Mongole et souffle vers moi un nuage de fumée.

— Je crois que je peux.

— Moi aussi.

Soulagée, je souris, tout en m'efforçant néanmoins de garder suffisamment de sérieux pour entendre la leçon que j'attends.

Oumaï pouffe de rire, comme si elle avait sous les yeux un spectacle désopilant. Puis elle semble se souvenir d'autre chose et reprend son sérieux ; elle se met à parler plus vite et paraît maintenant pressée.

— Bon. Tu dis que tu es venue dans l'Altaï pour apprendre à guérir. C'est parfaitement exact. La guérison, c'est bien ta voie.

« Tu penses que tout a commencé pour toi par l'expérience du Lac spirituel. Ce n'est pas tout à fait juste. La leçon donnée en cet endroit a été en vérité la deuxième étape. Le vrai commencement, c'est quand je t'ai permis de faire tourner les poissons sculptés dans le bois. Tu as alors pu faire la première expérience du pouvoir de guérison. Mais je reconnais que tu as eu raison d'intégrer ces deux leçons à celles qui ont suivi.

« Maintenant, je vais répondre à une question que tu n'as pas encore posée, sauf en pensée. Je le fais parce que je pense que ça peut t'aider dans ton travail de thérapeute. Écoute.

« Les maladies de l'esprit n'ont que deux causes, qui sont parfaitement opposées l'une à l'autre. Une personne peut devenir folle si son âme, ou une partie de son âme, est perdue. Cela se produit d'habitude quand son âme lui a été volée. Mais il se peut même parfois que cette personne décide inconsciemment de s'en défaire, peut-être en échange d'autre chose. La deuxième façon de devenir fou, c'est de se laisser envahir par un pouvoir étranger.

« Il n'y a que deux causes, et c'est tout. En apparence, c'est simple, mais il peut falloir beaucoup de temps pour apprendre à déterminer correctement la source d'un mal, et donc à le guérir. Si tu te trompes de cause, tes soins vont nourrir le mal et l'aggraver. Tu dois être prête à beaucoup apprendre pour devenir une bonne thérapeute.

« C'est pour cette raison que la leçon du Lac spirituel t'a été donnée presque au tout début. C'est là que se trouve le pouvoir de guérir. C'est la demeure du thérapeute en chacun de nous. De plus, cet endroit est aussi ta route vers Belovodié. Plus tu approfondiras ta source interne de vie, plus tu te rapprocheras de Belovodié. N'ai-je pas raison de penser que c'est là ce que tu recherches ?

— Si !

Une fois de plus, je sens une étrange émotion s'emparer de moi, dans l'attente que me soit révélé un savoir important. Comme un chasseur à l'affût, tous mes sens sont aiguisés.

— Tu te demandes si Belovodié est un pays réel ou pas. Tu en apprendras plus à ce sujet par la suite, et cela importe peu pour l'instant. L'important, c'est de te souvenir que personne ne trouvera jamais Belovodié, ni dans ce monde, ni dans l'autre, que par l'exploration de son propre moi intérieur. La seule route vers Belovodié, c'est celle de l'espace intérieur, du renforcement de la connaissance de soi.

«Par là, je n'entends pas ces vaines théories dont tant de gens font leur pitance, et qui sont très éloignées du Lac spirituel. Je parle de travail pratique, sérieux. Dans ton cas, ce sera un travail de guérison.

« Écoute bien ce que je vais te dire, c'est capital. Chaque être humain a en lui une entité particulière qui demeure dans l'espace de son Lac spirituel. Cette entité existe dans cet espace intérieur et attend à l'entrée de Belovodié. Elle se nomme Esprit jumeau, mais on peut aussi l'appeler Auxiliaire spirituel, Guetteur de l'ombre, Guide spirituel ou Gardien intérieur. Ces entités peuvent en effet être bien des choses à la fois.

« Elles ont d'abord un lien très étroit avec le but ultime assigné à tout homme à sa naissance. Ce sont aussi des observateurs purs, mis à part et imperméables aux influences du monde extérieur. Elles regardent et examinent en silence chacun de nos gestes. Ce sont elles qui détiennent l'essence première de ce que nous sommes à la naissance. Quand nous les appelons de la manière et dans les circonstances requises, elles peuvent nous aider grandement et nous rapprocher de notre but authentique. Pour finir, elles peuvent nous guider vers Belovodié. Il y a sept types différents d'Esprits jumeaux. Sept, pas plus : Thérapeute, Mage, Enseignant, Messager, Protecteur, Guerrier et Exécuteur. Ce dernier, rassure-toi, n'est pas chargé de tuer mais de provoquer les événements.

« L'une de nos premières tâches est d'apprendre le nom de notre Esprit jumeau, puis de nous intégrer pleinement à lui. De la sorte, nous ne faisons plus qu'un avec notre but ultime. Une fois que notre vie est illuminée par la pure clarté de notre observateur intérieur, tout ce que nous faisons devient beaucoup plus facile. C'est seulement en découvrant la nature de son Esprit jumeau et en

réalisant une véritable osmose avec lui que l'on peut véritablement trouver et ouvrir la porte de Belovodié.

« Toi, Olga, tu es destinée à devenir Thérapeute. L'opération que tu viens de subir était une première étape, car tel qui n'a pas été guéri lui-même ne saurait venir en aide à autrui. Tu as été initiée.

— Merci. Je vous suis très reconnaissante, Oumaï, du savoir que vous m'avez transmis…

Aussitôt Oumaï m'interrompt :

— Peu importe, Olga. Nous sommes en quelque sorte consœurs maintenant. Moi-même, je ne suis pas mauvaise thérapeute, comme tu as pu le constater.

Elle rit, toujours accroupie sur le sol, et recommence à se balancer. Cette fois, elle oscille de façon plus marquée, et je sais qu'elle va disparaître.

Oumaï s'efface déjà, et ses dernières paroles sont :

— Je veux t'offrir un dernier présent avant de partir. Sache que tu es désormais capable de communiquer directement avec le Thérapeute qui est ton Esprit jumeau. Si tu as besoin d'aide pour guérir autrui, demande-lui de se manifester et de réaliser le travail à ta place. Ne t'étonne pas de ce que tu feras à ce moment-là, même si tes actes te semblent étranges ou stupides. Essaye demain, et tu verras par toi-même.

Il ne restait plus d'Oumaï qu'un petit nuage de tabac dans le coin de la pièce. Il flottait encore dans ma mémoire quand j'ouvris les yeux dans la pénombre de ma chambre et essayai de m'arracher au sommeil.

Il me sembla que le journal se réjouit que je le reprenne sur l'étagère ; je me mis à écrire tout ce dont je me souvenais de mon rêve. J'étais particulièrement intriguée par la dernière suggestion d'Oumaï :

— Essaye demain, et tu verras par toi-même.

Je n'étais pas passée au pavillon des femmes depuis quelques jours ; de ce fait, je décidai le lendemain matin de commencer par là mes visites. Je partageais mon cabinet avec Georges, le chef de service. Quand j'arrivai, il était déjà à son bureau, et son sourire affable n'augurait rien de bon.

— Tu m'as l'air en pleine forme, Olga ! Fraîche et pleine d'énergie face à la tâche ! s'exclama-t-il, renforçant ainsi mes soupçons.

— Merci, ça va. Qu'as-tu pour moi ?

— Rien de particulier, sauf un cas que je voudrais te confier. Je crois que tu seras contente, car tu pourras en tirer quelques enseignements. C'est une patiente très intéressante. Je fais presque un sacrifice en te la cédant. Mais je pense qu'il faut donner aux jeunes médecins toutes les occasions possibles d'apprendre notre difficile métier. Non, je t'en prie, pas d'objections. Elle est à toi. Voici une épicrise.

Il me tendit le dossier de la patiente. Je la pris à contrecœur, pressentant quelque mauvaise surprise. Effectivement : Patiente Lioubov Smetchova. Admise pour la première fois il y a environ un mois. Diagnostic actuel: schizocarie; syndrome parano-dépressif.

Schizocarie: cela signifiait qu'elle souffrait d'une forme particulièrement maligne et foudroyante de schizophrénie.

Passé médical : après une longue dépression qui n'a fait qu'empirer, la patiente a commencé à manifester des symptômes paranoïaques, notamment un délire d'interprétation et de persécution. Raisons de l'hospitalisation : comportement social bizarre et incongru. Durant sa première semaine dans le service, a connu une brève période d'excitation psychomotrice aiguë. Aucune inhibition ni maîtrise de soi. Aboyait comme un chien; ensuite, s'est complètement refermée sur elle-même, de sorte qu'il n'est plus possible d'entrer en contact avec son moi conscient. L'excitation psychomotrice a été réduite par de fortes doses de neuroleptiques en injections intraveineuses. Par la suite, amnésie totale sur cet épisode.

Actuellement, les symptômes négatifs prédominent. L'émotivité et la volonté de la patiente sont régulièrement nulles. Reste sur son lit, indifférente à son environnement, à sa famille, à son métier et à son avenir. Déficience cognitive. Pronostic : négatif. Recommandation : demande immédiate d'inscription en groupe II d'invalidité mentale.

Dans la plupart des cas, il fallait huit ou dix ans pour qu'un patient atteint de schizophrénie soit inscrit au « groupe II d'invalidité mentale », c'est-à-dire qu'il soit considéré incurable et incapable de subvenir à ses besoins. Dans le cas de Lioubov Smetchova, la progression fulgurante de la maladie témoignait de sa virulence. La classer dans le groupe II signifiait aussi qu'il y aurait d'innombrables formulaires à remplir, d'interminables discussions avec des confrères et des groupes d'experts,

une recommandation circonstanciée à rédiger, puis une dernière audience devant une commission.

— Oh, non ! Ce n'est pas juste ! Tu ne peux pas me faire ça. Je suis déjà surchargée de travail, avec quatre criminels dans le pavillon des hommes, et toutes les évaluations, diagnostics et recommandations que cela suppose et que je dois soumettre au tribunal avant la fin du mois. Je ne peux pas me charger d'un cas supplémentaire. Tu veux que je passe mes nuits ici ?

Je criais presque, mais je savais que Georges ne changerait pas d'avis. C'était un vieux monsieur charmant, compétent et serviable, mais bien connu de tout l'hôpital pour son horreur de la paperasserie, des tribunaux et des diagnostics compliqués. De plus, en tant que chef de ce service, il était parfaitement en droit de me confier des patients. Je n'avais donc pas vraiment le choix. J'allais effectivement devoir m'occuper de cette Lioubov Smetchova.

Avec une infinie compassion, Georges me regardait silencieusement ramasser les pièces du dossier ; en sortant, je fermai la porte plus bruyamment qu'il n'est d'usage pour signifier mon irritation. Je devinais son bon visage paternel qui, sans aucun doute, me souriait encore gentiment.

Comme d'habitude, je m'aperçus que je ne pouvais pas lui en vouloir plus de quelques minutes. Le temps d'arriver au bureau réservé à l'évaluation des patients, j'avais recouvré mon calme. L'infirmière de service était Marina; je la priai de m'amener Liouba.

En attendant leur arrivée, je lus l'ensemble du dossier. C'était un cas désespéré. Le diagnostic de schizocarie signifiait que le psychisme de Liouba s'était entièrement consumé, bien plus vite que chez la plupart des autres schizophrènes. J'étudiai de près les évaluations psychologiques et psychiatriques préliminaires, notamment ce qui était dit de ses antécédents familiaux, et dont il ressortait que certains de ses proches avaient été atteints de la même maladie.

Ce diagnostic semblait parfaitement cohérent. Il ne lui accordait pas la moindre chance de rémission et, dès le début de sa maladie, elle allait donc être placée dans le « groupe II », sous la tutelle de l'État. En dépit de mon emploi du temps surchargé, je ne voyais aucune raison plausible de différer son examen.

L'infirmière frappa discrètement à la porte.

— C'est Liouba, docteur. Pouvez-vous la recevoir ?

— Oui; s'il vous plaît, faites-la entrer, répondis-je.

Je remarquai avec quelles précautions l'infirmière guidait ma nouvelle patiente dans le bureau. C'est avec une profonde compassion qu'elle l'aida à s'asseoir en face de moi.

— Voici votre nouveau médecin, ma petite ; avec elle, je suis sûre que vous irez mieux.

Les propos de Marina étaient tellement déplacés qu'ils m'irritèrent. Qu'est-ce qu'elle raconte ? me dis-je. Pourquoi donne-t-elle de faux espoirs à cette femme ? Mon irritation première devant la perspective d'avoir Liouba comme patiente était revenue, mais cette fois, elle était dirigée contre l'infirmière. Après trente ans de psychiatrie, elle aurait dû savoir quoi dire aux schizophrènes incurables en phase terminale. Aller mieux ? Tu parles !

Je foudroyai Marina du regard et la congédiai.

— Merci, ce sera tout. Je vous rappellerai pour ramener Liouba quand j'aurai fini.

Marina sortit en silence, me laissant seule avec cette femme de quarante ans qui me faisait face, immobile comme une statue. Ses cheveux, noirs et courts, étaient hirsutes et ses grands yeux en amande si vides d'expression qu'on les remarquait à peine. Le seul mouvement que son corps semblait s'autoriser était un léger tremblement des mains. Sans une impulsion venue de l'extérieur, elle ne pouvait ni marcher ni bouger.

— Bonjour, Liouba. Je suis votre nouveau médecin.

Elle ne manifesta pas le moindre intérêt.

— Bon, que vous me répondiez ou non, je dois vous informer de votre situation actuelle et de ce que nous allons faire pour vous aider.

Elle était tellement absente que j'avais l'impression de parler toute seule.

— Peu importe.

Sa voix mécanique était dénuée de toute trace de personnalité ou d'intérêt.

Je parcourus de nouveau son dossier. Elle avait été institutrice, était mariée et mère de deux adolescents. Rien que de très normal. Pourtant, en relisant ces pages, je me répétais machinalement la remarque saugrenue de Marina : « Avec elle, je suis sûre que vous irez mieux. »

Cette phrase ne cessa de me trotter dans la tête, jusqu'à ce qu'elle bute soudain sur les dernières paroles qu'Oumaï m'avait dites :

— Demande à ton Thérapeute de se manifester et de réaliser le travail à ta place. Ne t'étonne pas de ce que tu feras à ce moment-là, même si tes actes te semblent étranges ou stupides. Essaye demain, et tu verras par toi-même.

Les deux phrases se fondirent en une seule et la tentation monta en moi de faire un acte qui n'avait aucun sens pour la partie rationnelle de mon esprit. Quelque chose — peut-être était-ce le vide total qui semblait avoir investi Liouba — me suggérait que sa maladie n'était pas due à la présence envahissante en elle d'une entité étrangère, mais à la perte, pour une raison ou pour une autre, de son âme intime. La seule chance de la sauver était de trouver un moyen de l'amener à sortir d'elle-même, dans l'espoir qu'elle puisse alors trouver et recouvrer ce qu'elle avait perdu. Je me demandai si j'en étais capable.

Il n'y a aucun risque, me dis-je; de toute manière, elle est perdue. Fais comme Oumaï te l'a suggéré. Essaye seulement, à titre simplement expérimental. Quoi que tu fasses, son état ne saurait empirer.

Liouba était assise en face de moi, avec la même absence d'expression sur son visage. Je n'avais aucun besoin de lui communiquer mes pensées car je savais que je n'existais pas dans sa conscience. Je consultai encore un peu son dossier sans rien dire, puis je me lançai.

De peur quand même de paraître idiote, ce n'est que mentalement que je prononçai ces mots :

— Je demande au Thérapeute qui est en moi de se manifester et de guérir cette femme.

Un bref instant, mes sens cessèrent bizarrement de fonctionner. Ce fut comme si mon visage, mon identité quittaient leur siège habituel pour venir s'arrêter dans mon cœur. Pendant quelques secondes, il me sembla réellement voir le monde depuis le centre de mon corps, comme si mon cœur avait acquis des yeux et pouvait voir. Cela s'accompagna d'une puissante onde de chaleur et d'émotion, qui me traversa la poitrine comme un éclair pour s'évanouir aussitôt. Ensuite, mes réflexes thérapeutiques habituels se déclenchèrent.

Je me levai, contournai mon bureau, pris une chaise et m'assis face à Liouba, tout près.

— Écoutez-moi bien. Peu importe que vous réagissiez ou non à ce que je dis : je sais qu'il y a de toute façon une part de vous qui va m'entendre et reconnaître la vérité de mes propos. Je n'ignore pas non plus que vous avez choisi la maladie pour une raison très grave, Liouba. Je n'ai aucune idée de ce que vous vouliez fuir à l'époque, mais je suis sûre que vous avez pris une décision très courageuse. Comme vous, je suis reconnaissante à la maladie d'être venue au bon moment, et d'avoir accompli une tâche très importante. Nous sommes bien d'accord ?

« Maintenant, Liouba, il faut que vous m'écoutiez plus attentivement.

Tout cela me semblait vraiment pitoyable, tant Liouba était insensible à mes paroles, voire à ma présence. Je poursuivis malgré tout.

— Je veux insister sur une chose essentielle. Même si votre maladie vous a été utile à un certain moment, vous ne vous étiez alliée à elle que momentanément. Malheureusement, vous l'avez oublié. Vous attendez encore que la maladie agisse pour votre profit. Mais vous vous trompez. Vous vous trompez du tout au tout parce que vous n'avez plus besoin d'elle. Elle ne peut rien pour vous, hormis vous détruire.

Au fur et à mesure que je lui parlais, mon émotion grandissait, comme si j'avais été de sa famille, comme si j'avais éprouvé la même angoisse, la même peur, le même amour, la même haine et la même honte que son mari et ses fils. Je sentais que j'étais sur le point de perdre la maîtrise de moi-même.

— Le prix à payer est trop élevé. Votre maladie vous a trompée, Liouba. C'est un monstre qui vous détruira, vous, les vôtres, votre vie entière. Savez-vous ce qui va arriver ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien moi, je vais vous le dire. J'en suis certaine. Votre avenir, je l'ai vu, et je vais vous le montrer !

Je criais presque et lui étreignais très fort la main.

— Regardez-moi, voilà ce qui va vous arriver.

Je lui secouai violemment la main pour tenter d'obtenir son attention, mais elle se contenta de me jeter un coup d'œil indifférent. Puis elle détourna le visage et se mit à regarder par la fenêtre. Je continuai pourtant.

— Vous allez devenir exactement comme Larissa Tchernenko. C'est tout ce que vous serez. Si c'est ce que vous voulez, continuez comme ça. À bon entendeur salut.

Tout le monde dans le pavillon des femmes connaissait la Tchernenko. Elle y était depuis vingt ans. Ancienne chanteuse, veuve d'un général et ex-beauté, c'était maintenant un monstre de violence et de délire qui semait la terreur parmi les patients et le personnel de tout l'hôpital. Son esprit avait été entièrement détruit. Elle ne prenait aucun soin d'elle-même, riait hystériquement sans la moindre raison, intimidait même les pires psychotiques qui l'approchaient et passait le plus clair de son temps sanglée sur son lit car elle connaissait des crises de démence très dangereuses. On ne détachait les sangles qui lui entravaient les mains et les pieds que pour changer ses draps ou son bassin ou lui donner à manger.

Liouba ne réagit aucunement à mes paroles et resta assise sur sa chaise comme un monument de pierre. Je me levai, vaincue, et sortis dans le couloir, où Marina attendait.

— Ramenez-la dans sa chambre, s'il vous plaît.

Depuis la porte, je vis avec quelle attention elle aidait Liouba à se lever et à marcher. Marina referma la porte derrière elle, me laissant seule dans le bureau. Sous le poids de la lassitude, je plongeai mon visage entre mes mains, essayant d'oublier la honte et l'insatisfaction que m'inspirait mon échec. Mais ces sentiments étaient trop forts pour que je puisse les écarter, et je me mis à me reprocher ma stupidité et mon incompétence.

Je me demandais ce que j'avais bien pu espérer en priant mon Thérapeute intérieur de se manifester. En tout cas, je ne m'attendais pas à ce qui s'était passé. Le seul « remède » que j'avais tenté était la technique banale de dissociation, qui consistait à suggérer que la maladie avait cessé de remplir une fonction positive. On n'aurait pu trouver un cas auquel cette technique était moins adaptée. Son psychisme avait déjà été totalement détruit par la maladie, et elle n'avait évidemment ni l'énergie ni la capacité d'accepter de nouvelles explications ou de nouveaux symboles.

Je tentai de me consoler et de me calmer à la pensée que mon Thérapeute intérieur n'avait peut-être pas voulu se manifester cette fois, ou que je n'avais pas su l'appeler.

Le soir même, je notai tout cela dans mon journal et m'aperçus, ce faisant, que décrire ses échecs n'était pas un mauvais exercice,

dans la mesure où il aidait à les accepter et procurait au moins un certain soulagement.

Pendant les quatre jours qui suivirent, je ne revis pas Liouba : il y eut le week-end et quelques tâches urgentes qui m'attendaient au pavillon des hommes. Le cinquième jour, je finis par me rendre au pavillon des femmes. J'avais décidé d'y rester trois heures, notamment pour remplir les formulaires du transfert de Liouba. Je n'avais aucune raison de remettre cette corvée à plus tard, et plus vite ce serait fait, moins j'aurais de travail de dernière minute à la fin du mois.

Marina était encore de service ce jour-là. Elle était visiblement contente de me voir, et je constatai avec plaisir que mon récent fiasco avec Liouba n'avait laissé en moi ni gêne ni rancœur.

— Bonjour, docteur, dit-elle. Je craignais que vous n'ayez disparu. Si vous n'étiez pas venue aujourd'hui, je vous aurais appelée.

— Pourquoi cette hâte ? Y aurait-il du nouveau ?

— Ça oui, il y a du nouveau !

Elle arborait un large sourire et semblait tout émue tandis que nous marchions dans le couloir. Elle s'arrêta devant la chambre que Liouba partageait avec trois autres patientes.

— Que se passe-t-il ? demandai-je, intriguée par le comportement bizarre de Marina.

— Liouba voulait vous voir, docteur.

Marina m'indiqua la chambre; j'y entrai.

Liouba ne m'avait pas remarquée. Elle était assise sur son lit et lisait un journal local. Son beau visage à l'expression vive manifestait de l'intérêt et de l'attention. Ses cheveux étaient soigneusement peignés. Elle s'était même très légèrement maquillé les lèvres. Elle portait une robe de laine à elle, privilège qu'on n'accordait qu'aux patients sur le point de rentrer chez eux. Je n'en croyais pas mes yeux. Je restai dans l'embrasure de la porte, stupéfaite, et la considérai avec un mélange d'effroi et d'admiration.

Soudain, elle m'aperçut. Elle reposa immédiatement son journal, sauta au bas du lit et courut vers moi avec un grand sourire, comme si elle accueillait une amie perdue de vue depuis longtemps.

— Oh, je suis si contente de vous voir, docteur ! Je vous attendais avec tant d'impatience ! Merci de ce que vous avez fait ! Merci, merci mille fois !

Elle s'arrêta, guettant ma réaction.

J'étais muette de stupéfaction.

— Bonjour, Liouba. Je suis contente de vous voir moi aussi. Suivez-moi dans mon cabinet. Tout de suite, si vous voulez bien.

Ce furent les seuls mots que put trouver mon esprit perturbé.

Nous nous rendîmes dans cette même pièce où, quelques jours auparavant, elle était restée devant moi aussi passive et inerte qu'une pierre. Maintenant, c'était quelqu'un de tout différent, une personne vive et expansive, qui avait du mal à contenir son énergie et son enthousiasme.

— Vous avez beaucoup changé, Liouba. Incroyablement. J'imagine que vous allez mieux aussi ?

Je m'exprimais lentement, pour me laisser le temps de m'habituer à la voir ainsi.

— Vous m'avez guérie, docteur. Je suis redevenue moi-même, de malade que j'étais. Vous ne pouvez imaginer ma joie.

Je l'écoutais, réfléchissais à ce qu'elle me disait et essayais de comprendre ce que je voyais et entendais. Liouba était entrée dans une phase de rémission nette et totalement inattendue, presque impossible. En même temps, je savais que mes efforts dérisoires de l'autre jour n'avaient en aucun cas pu produire pareil résultat. C'était rigoureusement exclu. Quelque chose d'autre avait dû l'aider, et je penchais à croire qu'un cycle biochimique endogène, obéissant à une loi inconnue, avait provoqué cette guérison.

— Eh bien ! Liouba, je vous sais gré de penser que j'ai pu vous aider. Cela dit, je ne crois pas que mon rôle ait été si déterminant. Je pense que votre corps s'est guéri tout seul, et que je n'y ai pas été pour grand-chose. Je voudrais bien pouvoir m'en attribuer le mérite, mais il faut voir la vérité en face.

— Vous n'y êtes pour rien ? ! Oh ! ne dites pas ça ! C'est vous qui m'avez arrachée à ce cauchemar !

Elle était bouleversée.

— Laissez-moi vous raconter ce qui s'est passé la semaine dernière après que vous m'avez quittée. Marina m'a ramenée dans ma chambre et je suis restée allongée sur mon lit, comme tous les jours. Avant cela, mon état d'esprit avait été très bizarre, sans que cela entraîne de différence pour moi. Je n'étais plus « moi ». J'étais devenue quelque chose d'étranger, vide de toute pensée, de toute

émotion et même de tout mouvement. Je n'étais qu'un morceau d'enfer mort et desséché.

« Quand Marina m'a laissée dans votre bureau, je vous ai entendue me parler. Je comprenais vos paroles, mais je leur étais complètement indifférente. Bien sûr, à ce moment-là, j'étais absolument détachée de tout, même de mes propres enfants. Mais vous avez déposé en moi un minuscule germe d'intérêt quand vous m'avez dit que j'allais devenir comme Larissa Tchernenko. Cet intérêt était au départ trop faible pour que je me lève et parte à la recherche de cette femme. Mais cette pensée est restée agissante dans le vide presque absolu de mon cerveau, établissant un lien ténu avec la réalité extérieure. Lentement, je tournai et retournai dans mon esprit la question de l'identité de cette personne et, à un moment, j'ai demandé à Marina qui était Larissa Tchernenko.

« — Il n'y a personne sous ce nom dans notre service, m'a-t-elle répondu.

«C'est alors que j'ai véritablement commencé à changer. Sa réponse m'avait étonnée, et ce sentiment de surprise a été la première émotion qui me soit revenue.

« J'y ai pensé quelque temps. Puis je me suis mise à observer les autres malades au petit déjeuner, au déjeuner et au dîner, essayant de deviner laquelle pouvait bien être Larissa Tchernenko. En fin de compte, je me suis aperçue que Marina m'avait dit la vérité. Il n'y avait pas de Larissa Tchernenko chez nous. Ce mystère a intensifié mes émotions, et mon intérêt s'est accru à mesure.

« Je tenais tellement à comprendre ce que vous aviez voulu dire que mon attention en est devenue obsédée. Je ne pouvais penser à rien d'autre, je ne pouvais rien faire qu'aller et venir dans le couloir de l'hôpital et chercher encore et toujours Larissa Tchernenko. À tel point que mon existence entière semblait dépendre de la découverte de cette femme. Mais elle n'était pas dans le service.

« Le dimanche est le jour des visites. Mes proches avaient été tellement déçus et bouleversés la dernière fois qu'ils avaient tenté de me parler que personne n'était venu me voir. Je déambulais donc parmi les autres patientes et leurs parents, brûlant toujours du désir de trouver Larissa Tchernenko.

« Soudain, j'ai entendu la voix d'un infirmier qui annonçait une visite. “ Larissa attend pour voir sa mère. ” Ce nom m'a fait l'effet

d'une décharge électrique. Je me suis précipitée vers la porte et ai attendu sa venue.

« — Pauvre fille, elle vient encore voir sa mère, a dit un autre infirmier.

« — Une mère reste une mère quoi qu'il arrive, mais on ne peut plus rien pour elle, a ajouté une autre voix.

« Puis j'ai vu l'infirmier introduire une jeune fille dans la salle où se trouvent les patientes les plus violentes.

«— Tamara Tchernenko, voici votre fille ! a hurlé l'infirmier en direction de la chambre où se trouve celle que tout le monde ici appelle "Tamara la terrible".

«On l'avait temporairement débarrassée de ses sangles, et quand elle a vu sa fille, elle s'est mise à l'injurier violemment, à déverser sur elle des tombereaux d'obscénités.

« Larissa se tenait au seuil de la chambre et pleurait en silence; elle n'osait pas s'approcher de sa redoutable mère. Tamara continuait à proférer des injures. Soudain, elle s'est précipitée sur sa fille et lui a assené un violent coup de poing sur le visage. Larissa s'est enfuie tandis que plusieurs infirmiers s'emparaient de Tamara et la rattachaient sur son lit. On lui a immédiatement fait une piqûre pour la calmer, mais elle a continué de hurler, de cracher et de jurer pendant presque une demi-heure, jusqu'à ce que le calmant agisse enfin.

« Je n'ai pas vu Larissa quitter le service. J'étais restée sur place, stupéfaite. J'ai enfin compris de qui vous vouliez parler, et pourquoi vous aviez utilisé le nom de la fille au lieu de celui de la mère. C'était un piège pour m'intriguer, pour que j'aie un petit quelque chose auquel je puisse me raccrocher en dehors de moi-même.

« Au moment précis où je m'en suis aperçue, il s'est passé quelque chose en moi. C'était comme si l'on me tirait par les cheveux pour m'arracher à la maladie. Toutes sortes de pensées m'ont submergée : mon mari, mes fils, ce qu'ils avaient pensé de ma maladie. C'était comme si une digue avait brusquement cédé et que le flot d'énergie qu'elle avait libéré rentrait dans mon corps pour l'emplir. Je me suis sentie complètement guérie en quelques instants, toujours immobile là, près du mur.

« Et je sais que sans vous cela ne serait jamais arrivé, docteur. C'est pourquoi je vous suis si reconnaissante.

J'étais sidérée. Mon lapsus sur «Larissa» Tchernenko avait été parfaitement involontaire. Consciemment, j'aurais été bien incapable d'élaborer pareille stratégie thérapeutique. Mais peu importait : les choses s'étaient passées comme ça, et ça avait marché. Liouba en était la preuve. Elle était assise en face de moi, guérie et magnifique. La prochaine étape serait très agréable : j'allais pouvoir annuler la procédure de transfert et, dispensée de toute cette paperasserie, m'occuper de la sortie de Liouba.

Mon émotion, mon soulagement et ma joie étaient tels que j'eus du mal à me retenir de pleurer. Le conseil d'Oumaï avait été vraiment opérant. Mon Thérapeute intérieur s'était effectivement manifesté et avait aidé cette femme. J'avais envie d'embrasser Liouba, de danser avec elle et de courir par tout l'hôpital raconter ce qui s'était passé.

En même temps, la perspective de révéler la vérité aux autres médecins suffit à doucher mon enthousiasme. Il m'était impossible d'imaginer seulement que je puisse faire partager la notion mystique de Thérapeute intérieur à mes confrères psychiatres. Alors, au lieu de courir dans tous les sens pour répandre la bonne nouvelle, je causai quelque temps avec Liouba de son retour chez elle, de son travail et de son avenir, et l'envoyai se préparer au départ.

Munie de son dossier, j'allai trouver Georges dans son bureau. Dans le couloir, je vis la porte blanche des urgences. Je m'aperçus que, depuis toutes ces semaines qui avaient suivi le décès de ma patiente dans cette salle et tous les événements mystérieux associés à cette mort, c'était la première fois que je pouvais regarder cette porte sans peur, ni sentiment de culpabilité. Jusqu'alors, je l'avais simplement évitée, faisant comme si elle n'existait pas. Maintenant j'étais de nouveau capable de la regarder en face, victorieusement. Je savais que Liouba et cette femme avaient été l'une et l'autre les proies d'une même maladie insatiable. Avant, elle avait pu s'emparer de ses victimes et les dévorer. Mais, cette fois, je l'avais vaincue.

Quand j'arrivai, Georges venait juste de revenir de déjeuner et accrochait son grand manteau de laine dans le placard.

— Ah, Olenika — c'était le surnom qu'on me donnait — je suis content de te voir. J'ai entendu dire que tu avais de très bonnes nouvelles à m'annoncer.

— C'est exact; Liouba rentre chez elle.

— Oui, oui. Je l'ai vue. C'est quasi miraculeux. Que dis-je ? C'est un authentique miracle. Je ne vois pas comment expliquer sa guérison autrement. Je ne pense pas m'être trompé dans mon diagnostic initial. Tout était parfaitement clair. Et maintenant, voilà. Eh bien ! La seule chose que je puisse dire c'est que, même pour un ancien comme moi, ça ne fait pas de mal de s'instruire encore.

Liouba retourna dans sa famille. Elle dut abandonner l'enseignement. Son séjour dans la « maison de fous » ne lui laissait pas d'autre choix. Elle trouva néanmoins un emploi de conservatrice à la bibliothèque locale et sembla bien s'en trouver. Je la suivis pendant trois ans encore, au bout desquels sa guérison me paraissait toujours aussi certaine.

17

En dépit de la guérison spectaculaire de Liouba, mes expériences de l'Altaï continuèrent à me troubler sur le plan professionnel pendant un certain temps. Notamment, j'avais désormais beaucoup de mal à distinguer nettement l'irréalité théorique de la psychose et la prétendue normalité de la santé mentale. Puis, grâce à l'écriture et à la découverte de mon pouvoir de guérison interne, mon trouble fit place à une meilleure compréhension de la nature humaine, qui m'aida à devenir plus sûre de moi et plus efficace dans mon travail.

Je me mis à étudier les rituels et les cérémonies de guérison des populations indigènes et tentai de les appliquer parallèlement aux traitements classiques, élaborant ainsi de nouvelles thérapies. Les anciens peuples de Sibérie étaient animistes, c'est-à-dire que pour eux tout ce qui existait était vivant et doué d'un esprit avec lequel il était possible de communiquer. Cette croyance devint l'un de mes principaux outils psychiatriques. J'appris ce que les chamans voulaient dire en affirmant que chaque maladie a son propre esprit.

Un exemple parmi des centaines : les populations de l'Altaï croyaient que la cire avait la propriété d'absorber les énergies négatives. Le guérisseur tournait autour du patient avec un pot de cire fondue en psalmodiant des incantations pour expulser la maladie, tandis que le patient se trouvait dans un état proche de la transe, les yeux fermés. Quand le guérisseur avait chassé toutes les énergies négatives, il demandait au patient de bien regarder la cire chaude qu'il versait dans de l'eau froide. En se refroidissant et en se solidifiant, la cire formait d'étranges motifs, d'après lesquels le patient interprétait à sa manière la nature du mal dont il venait de guérir.

Pour éviter toute polémique, je décrivis cette méthode à mes patients et à mes collègues comme une nouvelle technique

expérimentale, et ne la pratiquai que dans l'intimité de la salle d'hypnose. J'eus recours à la même ruse pour toutes les autres pratiques ésotériques que j'introduisais. Je fus étonnée de constater combien les réactions dépendaient de la façon de présenter les choses. Je déguisai donc toutes les techniques traditionnelles sous un jargon moderne, et mes confrères les acceptaient automatiquement.

Ces méthodes aussi nouvelles qu'anciennes se montraient efficaces et renforçaient la nouvelle source de pouvoir thérapeutique qui était en moi. Grâce à elles, je parvins à arracher quelques-uns au moins de mes patients aux ténèbres de leur folie. Ma conception de la schizophrénie avait complètement changé. La maladie n'était plus pour moi une vague abstraction, mais une entité hostile distincte, un être très intelligent et malveillant. Je devins capable de deviner ses intentions et de prédire leur mode de manifestation; je pus donc commencer à la combattre plus efficacement. Je savais dorénavant que même la schizophrénie pouvait être vaincue, et je n'éprouvais plus la même sensation d'impuissance et de peur quand j'apercevais son regard féroce dans les yeux d'un patient.

Au fur et à mesure que j'en apprenais davantage sur ces méthodes thérapeutiques non orthodoxes, mon champ d'action dépassa le travail avec les malades mentaux pour s'étendre au domaine des maladies physiques graves.

J'avais décidé de tenter de vivre selon la première règle. Je me mis à mesurer chaque décision, importante ou pas, à l'aune des critères de vérité, de beauté, de santé, de bonheur et de lumière. Cette règle fut la pierre angulaire sur laquelle je m'appuyai pour prendre des décisions qu'il m'aurait été impossible de prendre auparavant. Certes, elles me furent parfois très difficiles, mais elles s'avérèrent toujours bonnes.

La pratique de la première règle modifia aussi considérablement mon action politique, jusque-là, à vrai dire, quasi inexistante. La tragédie de la mort de Victor m'avait donné à comprendre que je devais faire tout ce qui était en mon pouvoir pour éviter à d'autres de connaître le même sort. En dépit du risque que cela représentait, j'adhérai à un petit groupe de Novossibirsk rattaché à l'Association internationale des psychiatres indépendants. En tant qu'experts psychiatres, nous suivions les cas de personnes comme Victor qui, pour des raisons politiques, avaient été soumises par l'État à des traitements psychiatriques pervertis. Nous parvînmes à

aider plusieurs de ces pauvres gens, qui purent retrouver une place dans la société, alors même que certains d'entre eux avaient été catalogués comme schizophrènes.

C'était encore dangereux, en ce temps-là, de s'opposer au système, et beaucoup d'entre nous payèrent fort cher leur militantisme politique. Très vite, tous les membres de l'Association furent interrogés, puis renvoyés de l'hôpital. J'attendais mon tour. Cependant, en dépit des risques encourus, je ne revins jamais sur mon engagement. Je savais qu'en prenant cette décision j'avais choisi la vérité, la beauté, la santé, la joie et la lumière, et que j'avais bien fait.

Finalement, je fus à mon tour convoquée chez le directeur de l'administration hospitalière. Je m'attendais à connaître le même sort que mes confrères mais, avant de franchir le seuil de son bureau, je demandai à mon Esprit jumeau d'être à mon côté et de m'aider à garder mon poste à l'hôpital, qui était toute ma vie. De nouveau, l'onde de chaleur qui m'était devenue si familière me traversa la poitrine et, l'espace d'un éclair, j'eus l'impression de percevoir le monde depuis mon cœur. J'ouvris la porte et entrai.

L'entrevue fut très brève. J'étais très calme intérieurement mais, pour une raison que j'ignore, j'oubliai tous les arguments sensés que j'avais préparés pour ma défense et me mis à parler sans frein, racontant comme une idiote presque tout ce qui me passait par la tête.

Au bout de quelques minutes, l'expression de gravité qu'affichait son visage commença à disparaître et il se mit à s'agiter. Puis son impatience se mua en irritation et, enfin, en une sorte de hâte panique à se débarrasser de moi. Il finit par m'interrompre en plein milieu d'une phrase pour me dire que j'étais une jeune femme bien naïve en politique mais qu'il ne se mêlerait pas de ma vie en dehors de l'hôpital et que je pouvais retourner travailler. Puis il me désigna la porte avec une expression de soulagement gêné.

J'étais moi aussi soulagée par le miracle qui venait de se produire. Mais cette entrevue m'avait tellement secouée que je tremblais des pieds à la tête. Incapable de me concentrer, je quittai l'hôpital une heure plus tôt et rentrai chez moi.

Presque aussitôt après, je m'aperçus que, dans ma hâte, j'avais oublié d'annuler la prise d'un neuroleptique chez l'un de mes patients. C'était une omission grave, car ce malade risquait

d'acquérir un syndrome neuroleptique malin si ce médicament réagissait sur son métabolisme et l'accélérait, causant ainsi une forte fièvre. Dans ce cas, il faudrait prendre immédiatement des mesures d'urgence, et cela pouvait même lui coûter la vie.

J'essayai sur-le-champ de joindre le service, mais toutes les lignes étaient occupées. Bien que cela fût interdit, les infirmières profitaient des heures tranquilles de la soirée pour passer leurs coups de fil personnels. Finalement, je renonçai à appeler directement mon pavillon et parvins à obtenir le service des admissions. Je demandai le médecin de garde, mais aucune des infirmières présentes ne semblait savoir où il se trouvait.

Après une demi-heure de tentatives de plus en plus désespérées, je renonçai : à contrecœur, j'enfilai mon manteau et retournai à l'hôpital. La perspective du long aller et retour en bus m'était exécrable, mais il n'y avait pas d'autre solution. Et puis je devais aussi reconnaître que j'étais au moins en partie fautive.

Tout était en ordre et tranquille quand j'arrivai au service. Le patient qui m'avait tant inquiétée dormait paisiblement dans sa chambre. Il n'avait pas de fièvre, ce qui était bon signe. J'inscrivis les changements à apporter au traitement sur sa feuille de température, m'entretins quelques minutes avec l'infirmière de nuit, puis repartis.

L'air nocturne me rafraîchit le visage. Les bâtiments avaient un air mystérieux sous la lumière de la nouvelle lune qui brillait à l'ouest, au-dessus de l'horizon. Il avait plu récemment et le sol était boueux. Je me réjouis d'avoir pris mon long manteau de cuir, qui protégerait mes vêtements des inévitables projections noires que lançaient mes bottes à chaque pas.

La silhouette surréaliste du vieux trolley cassé se dessinait sur mon chemin, et j'eus l'étrange sentiment qu'il m'attendait. Ralentissant le pas, je remarquai que son cadavre rouillé semblait grandi au clair de lune et qu'il était penché sur le côté. Sa vieille porte était ouverte, et l'idée folle me vint qu'elle m'invitait.

Cette épave m'attirait fortement, tant par son vide sombre et mystérieux que par son existence symbolique, qui était devenue si liée à mon existence quotidienne. Je m'en approchai silencieusement. Il était presque impossible de distinguer quoi que ce fût dans les ténèbres ; je tendis donc les bras et trouvai à tâtons les montants de la porte. J'entrai.

La clarté pâle de la lune n'éclairait que l'avant du bus ; je m'installai donc à la place du conducteur. Le siège était dur et inconfortable. Je posai les mains sur le volant et m'imaginai en train de conduire cette vieille carcasse bleue. Puis je regardai le ciel à travers le pare-brise fêlé. Le mince croissant de la lune était entouré de milliers d'étoiles brillantes et lointaines. Je me sentais partir avec le trolley à travers l'espace sidéral, dans un univers étrange, illimité et lointain.

L'adéquation de cette métaphore à ma situation actuelle ne manqua pas de me frapper. J'étais en effet au volant, et devais déterminer la nouvelle direction qu'allait prendre ma vie. Je pouvais choisir où aller et quels horizons explorer, maintenant qu'Oumaï m'avait libérée de l'étroite cellule de réalité dans laquelle j'étais enfermée.

Soudain, un léger frôlement derrière moi me mit sur le qui-vive.

— Bonsoir, dit une voix d'homme.

Mon corps entier se raidit de peur. Dans l'obscurité profonde de l'arrière du bus, quelqu'un était assis. J'étais absolument sans défense et pensai avec effroi aux détenus évadés de la prison voisine contre lesquels on nous mettait en garde. Quelle meilleure cachette pour la nuit que ce vieux trolley ? J'étais glacée de terreur et n'osai pas même me retourner.

— Alors, tu nous emmènes loin de nos illusions ?

La question fut suivie d'un rire familier.

— Anatoli ? m'écriai-je, soulagée. C'est toi ?

Je me retournai et vis l'extrémité incandescente d'une cigarette. Elle s'aviva brièvement le temps d'une bouffée, faisant apparaître une paire de lunettes teintées que je connaissais bien et, par-dessus, me laissant deviner le visage avenant d'Anatoli.

— En personne.

— Que fais-tu ici ?

— Je pense que c'est plutôt à moi de te poser cette question en premier. Moi, je suis de garde cette nuit et je me suis éclipsé quelques minutes, le temps de fumer une cigarette. Maintenant, c'est sans conteste mon tour de te demander ce que tu fais ici ?

— Je le sais bien que c'est toi qui es de service. J'aurais dû le deviner quand j'ai essayé si longtemps de joindre le médecin de garde et que personne ne savait où il se trouvait. Tu as une excellente réputation en tant que médecin, mais tu es aussi connu pour ne pas

pouvoir respecter la moindre règle. Qui d'autre aurait pu être à ce point injoignable alors qu'il est de garde ?

Anatoli rit de nouveau. Apparemment, tout ce qui le différenciait des autres médecins le réjouissait.

— À vrai dire, j'étais venue changer les prescriptions de l'un de mes malades et telle que tu me vois, je suis sur le chemin du retour, expliquai-je.

— Tant mieux pour toi. Moi, je suis bloqué ici jusqu'au matin. Mais si tu comptes sur cette épave pour te ramener chez toi, je crois que tu es bonne pour rester jusqu'à l'aube, voire plus longtemps encore. Au fait, puis-je te poser une autre question, étant donné que nous sommes en un lieu où l'on en pose et où l'on reçoit des réponses ?

— Tu peux, mais je ne te promets pas d'y répondre, répliquai-je.

Je quittai le siège du conducteur pour me diriger vers l'arrière. Peut-être à cause des ténèbres, j'eus la curieuse impression que le trolley bougeait. Je dus même empoigner la barre un instant pour me retenir, comme si un arrêt brusque avait risqué de me faire tomber.

— Tu sais, j'ai remarqué que tu avais changé depuis ton retour de l'Altaï. Je ne saurais dire exactement en quoi, mais tu n'es plus la même. C'est comme si tu détenais maintenant un secret, quelque chose de très important. Je t'ai observée alors que tu rédigeais tes diagnostics et que tu descendais en flammes tel ou tel de ces fous furieux avec tes prescriptions d'une précision mortelle, ou simplement quand tu t'entretenais avec tes patients ou avec les infirmières. Sérieusement, c'est comme si tu étais au centre d'un pouvoir qui dansait tout autour de toi.

« Tout le monde parle de tes succès prodigieux avec certains de nos cas les plus désespérés, que tu obtiens parfois avec des thérapies peu ordinaires ; ces méthodes, tu les qualifies de techniques expérimentales nouvelles, mais je les soupçonne pour ma part d'appartenir à l'ancien monde plus qu'à la modernité.

« Tu connais mon désir obsédant de toujours trouver des explications à tout comportement humain ; mais là, je n'en trouve vraiment pas. Sans doute cela ne me regarde pas, mais ma question est celle-ci : est-ce que tout cela a un rapport quelconque avec l'Altaï ? C'est vraiment important pour moi. Si tu veux, je t'expliquerai pourquoi.

Grâce à la lueur de la cigarette, mes yeux s'étaient graduellement accoutumés à l'obscurité. Je le distinguais maintenant en face de moi.

— Oui, c'est en rapport avec l'Altaï, répondis-je, mais je ne pense pas pouvoir te raconter ce qui m'est arrivé là-bas. Non que je me méfie de toi. Tu sais que ce n'est pas le cas. C'est juste que je ne me sens pas encore prête pour les explications.

— Je le comprends parfaitement. Alors, au lieu de t'interroger plus avant sur les changements qui se sont produits en toi, je te dirai deux mots de ma propre expérience de l'Altaï. Si tu as le temps, bien sûr.

— Oui. Je dois prendre le dernier bus pour Novossibirsk, mais nous avons encore un peu de temps devant nous.

Anatoli ne m'avait encore jamais parlé de l'Altaï, et j'étais curieuse d'entendre ce qu'il avait à en dire.

— Bon, comme tu le sais, je suis chasseur. Pas seulement parce que, symboliquement, j'aime à débusquer le sens des choses, mais aussi littéralement : il m'arrive d'aller dans la taïga pour des parties de chasse.

« Ma grand-mère vit dans l'Altaï. Mais, comme il faut deux jours entiers pour atteindre son village, j'ai rarement l'occasion de lui rendre visite. Or, il y a un peu plus d'un an, j'ai décidé de prendre quelques jours de congé et d'aller chasser dans les environs de son village. J'ai pris mon meilleur fusil et m'y suis rendu le cœur léger.

« Quelques jours après mon arrivée au village, je suis sorti avec mon fusil. L'hiver avait pris fin et la neige avait en grande partie fondu, laissant derrière elle le tapis brun-jaune et humide que faisait l'herbe de l'année précédente. Bientôt, les jeunes pousses vertes du printemps allaient en sortir. La marche était aisée et je me suis enfoncé dans la forêt.

«Tu n'ignores pas combien un simple changement de perspective peut influer sur notre esprit. À mesure que j'avançais dans la forêt, je me rendais compte qu'en laissant derrière moi tous les bruits de la ville et en pénétrant dans ce silence des premiers temps je laissais mon psychisme subir une transformation bien plus radicale que celle que connaissait l'esprit de certains de mes patients lors des séances d'hypnose profonde. Je marchais dans un silence complet, à la fois détendu et absorbé par une méditation particulière. Je conservais toutefois les instincts aiguisés du

chasseur. C'était exactement ce que j'avais espéré en venant là, et je m'en réjouissais.

« Un léger bruit sur ma droite a attiré mon attention. J'ai tourné la tête, et je l'ai vue. Une magnifique jeune biche se tenait là, sous les arbres. Elle m'a paru quelque peu étrange, et j'ai spontanément deviné qu'il faudrait m'y prendre de façon particulière pour l'abattre.

« Elle restait là, à me regarder, dans le silence. Elle ne faisait aucun mouvement, mais je savais qu'elle n'était immobilisée ni par la surprise, ni par la peur. On aurait dit une statue. La grâce de son attitude, la beauté de ses formes suggéraient les plus grands chefs-d'œuvre de l'art. La moindre ligne de son corps était d'une élégance indicible.

« Auparavant, j'avais considéré les animaux que je chassais sous un angle purement utilitaire. Ce n'était jamais à mes yeux qu'un gibier impersonnel : si je savais me montrer plus malin qu'eux et viser juste, ils finissaient sur ma table. J'ignore pourquoi je n'y voyais rien d'autre; toujours est-il que, jusqu'à ce jour, je n'avais jamais imaginé qu'une bête puisse receler tant de beauté.

« Un instant, nos regards se sont croisés. Elle m'a regardé droit dans les yeux. J'ai perdu toute notion du temps. J'étais plongé dans les doux yeux noirs de la nature même. Puis il s'est passé en moi quelque chose d'étrange. Je me suis aperçu que c'étaient mes yeux qui me rendaient mon regard. Entre l'homme que j'étais et la biche, la frontière s'était évanouie et nous ne formions plus qu'un. J'étais devenu à la fois le chasseur et la proie. J'éprouvais un puissant sentiment de réalité et savais que ce n'était pas là un effet de mon imagination. Par tout mon être, depuis la moindre molécule jusqu'au tréfonds de mon âme, j'étais lié à cet animal. Alors, ma maudite rationalité a cessé de peser sur moi. Je n'éprouvais plus le besoin continuel de tout expliquer par la logique, de tout traduire en symboles. J'ai connu un instant d'existence pure, concentrée.

« Puis, sans même que je réfléchisse, ma main a armé le fusil. Ce mouvement s'inscrivait dans le même flot d'énergie qui me reliait à la biche. Il n'y avait là rien que de naturel et de juste, car j'avais conscience des deux faces de ce qui se passait. Prêt à tuer, j'étais prêt aussi à être tué. Tout cela participait du même continuum, du même équilibre.

« J'ai visé et ai pressé sur la détente d'un même mouvement. Tout d'abord, je n'ai rien entendu. J'ai seulement vu le superbe

animal chanceler doucement, puis s'enfoncer. Chaque fraction de mouvement formait le motif d'une chorégraphie compliquée et parfaite en soi, comme une succession de photos magnifiques. En même temps, je sentais que moi aussi je m'écroulais, que j'étais projeté hors de cette vie. Enfin ses yeux se sont fermés et le contact a été rompu.

« C'est seulement à ce moment que j'ai entendu la détonation, ce son primordial de vie et de mort, et qu'un tonnerre a empli l'espace autour de moi. J'ai levé les yeux vers le sommet des grands pins et ai regardé le ciel. Aussi incroyable que cela paraisse, il y avait un bel arc-en-ciel juste au-dessus de nous. C'était trop pour moi. Je me suis assis sur l'herbe morte et humide et me suis mis à pleurer.

« J'avais toujours cru être fort, et voilà que je sanglotais comme un enfant. Mes larmes étaient à la fois de douleur et de ravissement. Mon esprit comme mon corps étaient en état de choc. Je me sentais complètement transformé. C'est probablement le seul fait de ma vie consciente que je n'aie jamais tenté d'interpréter ou d'expliquer.

« Je suis rentré à Novossibirsk, mais j'avais changé. Le sentiment que j'avais éprouvé à la mort de la biche, ce déchirement du cœur sous le coup d'une douleur sublime causée par le contact avec le monde qui m'entourait, tout cela faisait désormais partie de ma vie.

« Tu m'as demandé un jour pourquoi je n'avais pas cherché à aller plus loin dans ma vie professionnelle. Je ne t'avais pas répondu à l'époque, mais j'ai l'impression que c'est chose faite ce soir. Quand je suis revenu de l'Altaï, l'idée de carrière avait perdu toute importance pour moi. Ce qui comptait, c'était uniquement d'aider les gens par mon travail. Depuis lors, chaque fois que je vois un patient, je retrouve cette même sensation d'être à la fois chasseur et victime. C'est une perspective qui marque mes relations professionnelles. Je crois que cela fait de moi un psychiatre un peu différent des autres et, je l'espère, meilleur.

En tant que confrères, Anatoli et moi n'avions pas coutume de nous dévoiler nos sentiments trop ouvertement. J'étais contente qu'il ne pût deviner mon visage dans la pénombre. Son récit m'avait tellement bouleversée que je ne sus pas même quoi lui répondre.

— Merci de m'avoir raconté ton histoire, Anatoli.

Ce fut tout ce que je pus lui dire. Il y eut un temps de silence.

— Merci de m'avoir écouté, ajouta-t-il enfin. Si je t'ai raconté tout cela, c'est parce que je sentais que l'Altaï t'avait beaucoup marquée, toi aussi.

— C'est exact; et, comme pour toi, cette influence dure encore.

Le son de sa voix avait changé aussitôt qu'il avait achevé son récit. C'était de nouveau le personnage habituel.

— Tu sais, par la suite, j'ai beaucoup lu sur cette région. J'ai trouvé d'excellents livres chez un bouquiniste, de très vieux ouvrages. L'Altaï est une des régions du monde les plus mystérieuses et les plus curieuses, tant par sa géographie que par sa géologie, son histoire et les multiples cultures qu'on y rencontre. Il semblerait que bien des civilisations et des traditions y soient nées, avant de se répandre à travers l'Asie sous l'effet des migrations. Les linguistes ont en fait établi l'existence de liens entre l'altaïque et de nombreuses autres langues, parfois très éloignées. L'altaïque est lié au mongol — parlé en Mongolie, au nord de la Chine, en Afghanistan et en Sibérie orientale — et au toungouze, parlé dans d'autres parties de la Sibérie. Les anciennes langues turques — répandues sur toute une bande qui traverse le continent asiatique depuis la Turquie, à l'ouest, jusqu'au nord-est de la Sibérie, en passant par l'Asie centrale et la Chine occidentale — appartiennent elles aussi à la même famille altaïque.

« Imagine ces allers et retours incessants, ces migrations sans fin, ces essors et déclins d'innombrables civilisations inconnues qu'il aura fallu pendant des millénaires pour constituer cette vaste zone linguistique sédimentaire. Je crois qu'on finira par s'apercevoir qu'il y a dans l'Altaï quelque chose de très particulier, et que son rôle culturel dans l'histoire de l'humanité n'a pas encore été pleinement compris.

« Je suis révolté par tout le mal qu'on a fait à cette région. Nombre d'autochtones ont sombré dans l'alcoolisme. Comme les magasins sont vides, les gens sont obligés, en dehors de leurs heures de travail, de cultiver un jardin pour se nourrir. La pollution ne cesse d'empirer, et j'ai entendu dire qu'on allait bâtir une nouvelle centrale nucléaire sur la rivière Katoun. Je ne serais pas surpris de voir ce monstre sans tête, qu'est notre société, détruire en quelques dizaines d'années, ou même avant, ce trésor que constitue l'Altaï.

Il poussa un profond soupir et parvint, je ne sais comment, à déchiffrer l'heure sur sa montre.

— Bon, il y aurait encore beaucoup à dire sur le sujet, mais je crois qu'il te faudrait alors passer la nuit ici. Le dernier bus part dans cinq minutes.

— Merci Anatoli. J'aurais aimé rester, mais je suis de garde demain soir et je ne tiens pas particulièrement à passer deux nuits d'affilée ici. Bonne nuit, donc, et merci encore de m'avoir raconté ton histoire.

Je partis en direction de l'arrêt du bus. En me retournant, j'aperçus la pointe rougeoyante de la cigarette d'Anatoli dans la sombre carcasse du trolley. D'une certaine manière, cette petite lueur donnait à tout ce qui l'entourait vie et signification.

Je me rappelai du coup que les noirs bâtiments de l'hôpital qui encadraient le trolley et semblaient même le protéger abritaient bien des vies humaines. Des centaines de patients dormaient paisiblement sous la lune, et jamais plus je ne douterais que leur vie ait autant d'importance que celle des autres. Nous étions tous liés, même si cette grande vérité était cachée à tant de gens dits « normaux ».

Puis j'entendis un moteur, et courus vers l'arrêt du bus. Sachant que le chauffeur ne s'attendrait pas à trouver des voyageurs ici à une heure si tardive, je m'avançai au milieu de la chaussée pour qu'il ne passe pas sans me voir. Le bus était vide ; je voyageai donc dans un silence opportun, qui me permit de penser au miracle inattendu de cette soirée.

18

Le récit d'Anatoli m'amena à penser que ma quête de savoir et de développement personnel était une aspiration présente en tout être humain, qu'il en soit conscient ou non. Ceux qui ne s'en rendaient pas compte ou qui, peut-être, ne l'éprouvaient que de temps en temps pouvaient entrer brutalement en contact avec cette réalité à l'occasion d'un événement insolite, comme Anatoli dans les forêts de l'Altaï. Je me mis à observer les gens autour de moi en me demandant quelle circonstance pourrait les amener à rencontrer leur Esprit jumeau, et leur donner de connaître le miracle de la vie dans toute sa signification.

À force d'observer, je me convainquis que chacun avait sa propre route vers Belovodié. Il suffisait qu'il y ait été éveillé. Malheureusement, chez l'immense majorité des hommes, cette voie se trouvait en dehors des préoccupations quotidiennes. Leur Lac spirituel disparaissait entièrement sous les besoins extérieurs, qui étouffaient toute leur énergie vitale et ne laissaient pas la moindre place à la recherche intérieure.

Je me rendis compte que c'était là la source de bien des souffrances. Par les yeux de mon Esprit jumeau, je constatai combien de maladies et de troubles psychologiques avaient pour cause les efforts inconscients mais néanmoins acharnés que le corps déployait pour se tourner vers les besoins intérieurs. Seulement, la plupart des gens s'obstinaient à combattre cet important transfert d'énergie, même en cas de grande détresse, et y résistaient obstinément pour garder un mode de vie déficient.

Il fallait parfois un choc terrible, qui ébranlait leur équilibre imparfait, pour que ces gens, désormais bouleversés, puissent être ramenés à un état de santé stable. Je m'aperçus que c'était ainsi qu'Oumaï avait traité Anna. Bien qu'ensuite celle-ci n'ait jamais

semblé beaucoup s'intéresser à ce qui lui était arrivé, sa santé physique avait été pleinement rétablie.

Mon travail thérapeutique différait selon les patients, mais je commençai à m'efforcer de leur ouvrir l'esprit sur l'espace intérieur qui existait en eux. Beaucoup finissaient ainsi par trouver des possibilités nouvelles, qui non seulement les guérissaient mais leur permettaient parfois de venir en aide à autrui.

Pendant tout ce temps, Belovodié continua de m'inspirer comme un symbole mystérieux et riche de signification. J'étais certaine qu'il y avait là plus qu'une légende, et quelque chose de plus beau qu'un simple conte populaire. Je ne cessais de réfléchir au lien particulier que j'entretenais avec la culture préhistorique de l'Altaï, qui m'avait d'abord été révélée par la vision de la femme tatouée. L'existence historique de celle-ci avait été ensuite confirmée dans la réalité « normale » quand, de leur côté, des archéologues en avaient découvert la momie. Je savais que ce lien vivait en moi, et qu'il était important.

Je ressentais le désir croissant d'avancer encore dans ma quête de Belovodié. Comme mon emploi du temps ne m'autorisait pas à retourner dans l'Altaï, mes pensées se tournèrent vers Dmitriev. Je ne l'avais pas revu depuis l'expérience des miroirs, même si je lui avais parlé plusieurs fois au téléphone. À chaque fois, bien que notre conversation ait été courtoise, l'échange avait été étrange. Le courant d'énergie restait sous-jacent à nos paroles, comme si, à un niveau semi-conscient, nous cherchions encore à donner forme et équilibre à notre relation naissante.

Ce qui compliquait encore les choses, c'était que Dmitriev était habitué à son rôle de sommité scientifique nationale, faisant autorité dans son domaine. Or, à notre première rencontre, c'était moi qui avais exercé l'autorité, en tant que médecin, et lui qui avait été le patient, hospitalisé dans un établissement psychiatrique. Bien qu'il eût été doté de beaucoup plus de personnalité que la plupart des gens, je pouvais néanmoins constater que Dmitriev tenait à ce qu'on tienne compte de ses recherches et de sa position universitaire. De ce fait, je devais donc lui témoigner du respect et me tenir à une certaine distance professionnelle, en dépit de notre amitié grandissante et du sentiment que j'avais que nous allions évoluer vers une sorte de partenariat dans notre commune exploration des réalités « différentes ».

Dans nos conversations, Dmitriev s'était toujours gardé de m'associer de plus près à ses activités, mais j'étais la bienvenue si je désirais passer au laboratoire. Un jour, je composai son numéro de téléphone professionnel et lui dis qu'avec son accord j'aurais aimé reprendre mon travail avec les miroirs. Il accepta immédiatement, et nous convînmes d'un rendez-vous à l'Institut pour le lendemain.

Le printemps touchait à sa fin. Les arbres avaient reverdi, les marchands de glaces étaient réapparus sur les trottoirs et, dans l'air, on pouvait sentir les signes avant-coureurs du torride été sibérien. La rumeur de la ville semblait plus sonore que durant l'assouplissement hivernal, et on aurait dit que les passants marchaient plus vite, plus énergiquement.

Quand j'arrivai à l'Institut, je constatai avec surprise que Dmitriev portait une courte barbe, visiblement récente, qui lui donnait plus l'allure d'un poète débutant que d'un scientifique éminent.

Le soleil inondait son laboratoire, qui me parut du coup plus petit. Je ne vis qu'un seul de ses assistants, assis à son bureau et occupé à remplir des papiers ; je ne l'avais pas rencontré auparavant. Je me rendis compte que j'étais plus à l'aise quand il y avait moins de monde.

Tandis que nous entrions dans la salle des miroirs, je remarquai l'air très sérieux, presque tendu, de Dmitriev.

— Je serai seul à travailler ici avec vous aujourd'hui, dit-il.

Puis il marqua une pause.

— Avant de commencer, puis-je vous donner quelques informations ?

J'acquiesçai.

— Olga, les résultats de votre expérience ici m'ont vraiment étonné. J'y ai pensé et repensé après votre départ. Dans vos notes, j'ai trouvé de nombreux éléments en relation avec le travail que j'ai moi-même fait à l'aide de mon système d'investigation, en utilisant des techniques expérimentales et des méthodes classiques. Ce système m'a offert des aperçus très intéressants sur la nature subjective du temps et de la réalité, mais votre approche purement intuitive vous a immédiatement haussée à un niveau que nous n'avions jamais atteint auparavant. J'ai donc éprouvé le besoin de poursuivre votre exploration subjective et non

structurée. Quelques jours après vous, j'ai décidé de procéder à ma propre expérience dans les miroirs, en utilisant votre technique.

« J'ai obtenu des résultats captivants, très différents de tout ce que j'avais connu précédemment. Contrairement à vous, je n'avais pas pris de quoi écrire mais, aussitôt sorti du tube, je me suis assis pour tout noter. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais que vous lisiez mes notes avant de faire quoi que ce soit dans les miroirs aujourd'hui. Je crois que ce que vous y trouverez sera en rapport direct avec ce que vous êtes venue chercher ici.

— Comment pouvez-vous savoir pourquoi je suis venue ici ?

— Oh ! Je ne peux pas en être sûr, mais je pense que le mystère de Belovodié vous fascine.

— Certes, vous avez raison. C'est exactement pour cela que je suis ici, et je suis impatiente de lire vos notes.

— Les voici, dit-il en me tendant un carnet recouvert de cuir. Je pense que vous serez plus à l'aise à l'intérieur du miroir.

Il me désigna le tube métallique que je connaissais bien.

— Je vous laisse, mais je serai dans la pièce à côté. Appelez-moi quand vous aurez fini.

Il sortit précipitamment, avant que je puisse ajouter quoi que ce fût, comme s'il avait craint que je change d'avis.

La porte se referma, et je me retrouvai seule dans la pièce. Celle-ci était entièrement insonorisée ; j'étais donc dans un silence absolu, entourée de bureaux qui croulaient sous les livres et les papiers. Je ne savais pas où commencer, et mon indécision flottait comme un brouillard autour de moi.

Le tube aux miroirs me parut soudain intimidant. On aurait dit un petit vaisseau spatial, prêt à m'emporter dans un lieu et dans un temps très éloignés de mon existence actuelle. À moins que ce n'ait été un bizarre utérus mécanique, placé là pour recueillir mon corps et le renvoyer à son lieu de naissance.

Dans un cas comme dans l'autre, l'endroit ne me semblait guère propice à la lecture des notes de Dmitriev. Je restai en silence devant le tube, jusqu'à ce que la partie rationnelle de mon esprit ait repris le pas sur mon imagination. Dmitriev devait avoir de bonnes raisons de me suggérer d'y entrer ; c'est ce que je fis donc, prenant avec moi son carnet.

Je me lovai en position fœtale, comme la première fois. Par les extrémités ouvertes du tube, il entrait assez de lumière pour que je

puisse lire sans difficulté.

Vendredi, 20 heures. Je viens de sortir du tube.

L'expérience a duré une heure et quinze minutes. Le compte rendu qui suit sera écrit au présent pour que les souvenirs me reviennent plus facilement.

J'entre dans le tube, sachant que ma mission d'aujourd'hui est de retrouver et de suivre les traces d'Olga, et d'en apprendre le plus possible pour étendre encore le champ qu'elle a exploré. Je m'assieds dans la position habituelle, les jambes croisées. Je dois utiliser les techniques de chronométrage que j'ai apprises pour reculer et retrouver exactement le canal de perception qu'elle a emprunté.

Je ferme les yeux et imagine mon double. Il a adopté la même pose que moi, les jambes croisées, mais il est assis la tête en bas, au-dessus de mon crâne, et regarde dans la direction opposée. Nos têtes se touchent par leur sommet. Je répartis mon attention également sur les deux images et emplis ainsi mon double de la même énergie et de la même conscience que mon moi habituel. Bientôt nos images jointes se mettent à tourner autour du point de contact de nos deux crânes. Selon mon image visuelle, nous tournons dans le sens des aiguilles d'une montre. Vues de côté, nos deux images ressemblent à une croix gammée en rotation. Je tourne de plus en plus vite.

L'espace de temps que j'occupe recule vers le passé. Ma tâche n'est pas de suivre exactement Olga, mais de retrouver le même niveau de vibration, pour voir ensuite où cela me mènera. Mon horloge interne sait intuitivement où il faut s'arrêter, et je m'y fie. Toute mon attention est concentrée pour assurer le mouvement de mon image entière.

À un moment, je la sens s'arrêter. Une série d'ondes énergétiques traverse différentes parties de mon corps, jusqu'à ce que l'une d'elles me passe directement au travers du cœur. Je ressens un choc, comme si l'on m'avait heurté. Je me souviens d'un verset d'un vieil évangile copte : « Tu dois me prêter attention pour me voir », et maintenant je dois diriger toute mon attention sur cette porte de vibration-là. Je dois m'y attacher, sans m'en laisser distraire un seul instant.

J'éprouve la sensation familière d'une réalité nouvelle désormais perceptible. Comme des formes visibles se révèlent sur un cliché au fur et à mesure des opérations de développement, des

silhouettes commencent à se dessiner devant mes yeux. Je ne perçois d'abord que des contours d'arbres, avec leurs feuilles bercées par le vent. Puis apparaît une grande cour, entourée de bâtiments peu élevés en pierre d'un brun rougeâtre. Je me tiens au centre de cette cour, près d'un vaste parterre étoilé planté de fleurs rouges et blanches.

Au premier abord, il semble n'y avoir personne. Je sens que les bâtiments grouillent de gens, qui travaillent très dur à une œuvre très importante. Puis, à ma droite, je remarque un homme assis sur un banc. Il dessine quelque chose sur le sol à l'aide d'une longue baguette.

Il ressemble à nos contemporains. Son visage m'est familier, mais je ne parviens pas à me rappeler où je l'ai déjà vu. Je sais par expérience qu'il ne faut pas se laisser distraire par les détails, notamment en essayant de se remémorer un visage. Je dois me concentrer exclusivement sur l'expérience en cours. Je m'approche de lui. Il lève la main et m'accueille avec un sourire. On dirait qu'il sait qui je suis ; il m'invite d'un geste à prendre place sur le banc à son côté. Je sais que je dois être économe de mon énergie si je veux rester ici ; j'évite donc de parler et lui transmets mes pensées en le regardant simplement droit dans les yeux.

Ma pensée est une question, et il hoche la tête en signe d'acquiescement. Puis il prend la parole. Je le comprends comme s'il parlait ma langue.

— Veux-tu entendre l'histoire d'une légende ? me demande-t-il.

J'acquiesce mentalement.

— Eh bien, tout d'abord tu dois considérer le concept de légende, et essayer de déterminer en quoi celle-ci se distingue de la réalité. Y a-t-il une différence entre les deux ? Je n'ignore pas que, personnellement, tu as pris tes distances avec ton ancienne conception des choses, mais tu restes trop rigide pour pouvoir admettre que ta recherche scientifique est une sorte de légende racontée par d'autres.

Je ne suis absolument pas d'accord avec ce qu'il vient de dire car je me sens libre de tout attachement à ma position de chercheur. Il ne prête aucune attention à ma pensée et poursuit.

— Maintenant, je vais te raconter la légende de Belovodié. Seulement, je ne vais pas la présenter comme un conte fantastique,

mais comme une histoire vraie. Libre à toi de la prendre comme tu veux. Mais ce que je vais te raconter est l'exacte vérité.

Tandis qu'il parle, l'homme se penche et ajoute un ou deux petits symboles au motif qu'il a dessiné sur le sol.

— Il y a très longtemps — si longtemps qu'il serait inutile de préciser quand — une grande catastrophe secoua le continent qu'on appelle maintenant l'Eurasie. L'éventualité de cette catastrophe avait été prévue par la petite élite d'une civilisation très raffinée qui avait fleuri au nord de la Sibérie. Le climat y était alors très doux, au contraire de ce qu'il est maintenant dans la région. Certains des progrès accomplis par cette civilisation ont été plus tard repris par ta culture à toi mais, d'une manière générale, leurs techniques et leurs réalisations différaient beaucoup plus de celles de ton monde que tu ne l'imagines.

« Cette catastrophe a notamment eu pour effet immédiat de modifier radicalement le climat. Les températures douces et favorables firent d'emblée place au gel. Bientôt, toutes les terres ont été recouvertes de glace, et la civilisation n'a pu survivre. Mais, même après cet effondrement, son élite dirigeante a fait tout ce qui était possible pour préserver le savoir acquis.

« Leur culture n'était pas technologique, comme la tienne. Ils s'étaient surtout appliqués à développer la dimension intérieure de l'esprit. Avant la catastrophe, leur société tout entière était dotée d'une merveilleuse intensité spirituelle, qu'on ne retrouve, dans ta culture matérialiste, que chez très peu de gens. Ils détenaient une sagesse psychologique incroyable. Ils savaient maîtriser leur sens personnel du temps et avaient appris à communiquer par télépathie sur de grandes distances. Ils possédaient l'art de prévoir l'avenir, et leur structure sociale était la plus efficace qui ait jamais existé.

« Après la catastrophe, ceux qui en étaient physiquement capables ont émigré vers le Sud. L'élite spirituelle, elle, choisit de rester en arrière. Ces hommes et ces femmes connurent une série de transformations intenses. De ton point de vue, ils sont morts. Pourtant, ils continuaient de former un noyau collectif, toujours lié au reste de leur peuple parti pour le Sud.

« Ceux qui avaient émigré ne comprenaient pas tout ce qui s'était passé, mais ils savaient que leurs anciens et leurs sages vivaient encore quelque part au Nord, et leur vie était réglée par des rites, sous la direction de prêtres.

« Avec les années, les migrants en vinrent à se laisser complètement absorber par les impératifs de la survie. Leurs souvenirs du passé s'effacèrent progressivement. Comme leur attention collective était tournée vers les besoins urgents de l'existence quotidienne, l'orientation de leur culture s'en trouva changée. Mais le fil qui les reliait au savoir et au pouvoir de l'ancienne élite n'a jamais été rompu.

« Ce lien demeure vivant, aujourd'hui encore. Mais peu à peu, avec le passage de ces milliers d'années, il est devenu de plus en plus caché. Même pour la plupart de leurs prêtres, son souvenir se manifeste essentiellement sous la forme de légendes et de mythes. On donne maintenant différents noms au lieu vénérable où le savoir sacré est conservé. " Belovodié " en est un.

« Depuis le début de la migration, l'élite a eu pour objectif de préserver le savoir spirituel. C'est pourquoi elle est restée en arrière. Mais, bien sûr, pour que ce pouvoir soit parfaitement vivant, il doit être continuellement intégré dans la vie sociale des cultures nouvelles. C'est ce qui s'est passé pendant fort longtemps.

« La migration de la première civilisation a été suivie d'autres, et de nombreuses peuplades sont passées par la Sibérie, recevant ainsi l'influence mystique de la civilisation disparue. L'Altaï devint le creuset de cultures nouvelles. Des flots d'humanité en ont essaimé dans toutes les directions.

« L'un de ces courants a atteint le territoire de l'Iran moderne, où le savoir spirituel dont il était le détenteur s'est manifesté avec le zoroastrisme. Plus tard, cette même branche a transmis au christianisme beaucoup de son savoir. Un autre groupe a émigré vers l'Inde et le Pakistan actuels et, en même temps qu'il y établissait une société, a donné le jour au trésor de la tradition védique. Le bouddhisme tantrique, qui appela Shambala le lieu du savoir primordial, fut en communication directe avec celui-ci pendant des siècles. Ceux qui sont partis vers l'Ouest sont entrés dans l'histoire sous le nom de Celtes, liés à la source commune par le biais des cérémonies druidiques. Ainsi, la postérité mystique de cette ancienne civilisation a fait de l'Altaï la source première de bien des grandes civilisations du monde.

« Il y a toujours eu, dans chacune de ces traditions, des gens en contact direct avec Belovodié. De temps en temps, un peu du savoir de Belovodié a été communiqué à ta civilisation. Par exemple

quand l'humanité était très menacée, comme pendant les deux guerres mondiales. Cette science vous est communiquée maintenant encore en raison du pouvoir que vous avez accumulé, et qui peut engendrer toutes sortes de catastrophes. Belovodié se rend accessible à vos consciences pour vous protéger et vous montrer d'autres modes d'existence.

Puis l'homme se tait et recommence à dessiner des figures géométriques sur le sol, à ses pieds. Ma perception est tellement surchargée par les nombreuses perspectives étourdissantes que ses propos viennent d'ouvrir que j'ai du mal à me concentrer suffisamment pour rester ici. Je lutte contre la tentation quasi invincible d'engager une discussion avec lui sur tout ce que je viens d'entendre et retiens les centaines d'arguments que je voudrais lui présenter ; pour cela, j'essaie de concentrer tout mon être sur le lieu où je me trouve.

À son expression, je constate qu'il saisit parfaitement le combat qui fait rage en moi. Il reprend, à voix très basse cette fois.

— C'est à toi de décider en fin de compte si ce que j'ai dit est légende ou vérité. Mais, en fait, il n'y a pas d'autre choix que d'y voir la vérité. Cette vérité est une fleur qui a ouvert ses pétales un à un, rendant accessible et renforçant le merveilleux trésor de la spiritualité humaine sur toute la planète.

« Cette fleur est maintenant prête à s'épanouir, à se montrer et à se faire reconnaître comme l'aboutissement de tout savoir. C'est pour très bientôt. Vous êtes libres d'adopter face à elle l'attitude de votre choix. Vous pouvez la combattre ou, au contraire, accueillir son essence divine et sa beauté vivante.

Ici s'achevait le récit de Dmitriev; il n'y avait plus que quelques dessins géométriques bizarres esquissés au bas de la page. Ses notes ne mentionnaient pas les circonstances de son retour une fois l'expérience achevée, ni sa réaction. Elles s'arrêtaient brusquement, me laissant ébahie et écrasée. Je comprenais maintenant pourquoi Dmitriev m'avait priée de m'installer dans les miroirs pour lire : son expérience m'avait ainsi tant frappée que c'était comme si je l'avais accompagné tout le long de son voyage.

Je me rendis lentement dans la pièce où il m'attendait, assis à son bureau en train de lire un gros volume de physique. Il se leva et me ramena immédiatement dans l'intimité de la salle aux miroirs.

— Alors, qu'en pensez-vous ?

Il était agité et nerveux.

— Je suis abasourdie. Je ne sais vraiment pas quoi dire, sauf que ces informations m'ont ôté tout besoin de procéder moi-même à une expérience dans les miroirs aujourd'hui. J'ai reçu la réponse exacte aux questions qui m'avaient amenée ici. Vous aviez raison sur ce point.

Il respira profondément.

— Vous savez, reconnut-il, je me suis battu avec acharnement contre la vérité que cette expérience a révélée. Je n'ai même pas essayé de noter mes réactions. J'étais trop désorienté et accablé pour cela. J'ai d'abord cherché à le minimiser. Je me suis dit que c'était une pure création psychologique de mon inconscient. Mais cette explication ne m'a pas convaincu. Puis j'ai tenté d'échafauder une réfutation intellectuelle du concept entier, en faisant appel à toutes les données de la science moderne.

«Bien sûr, je ne suis spécialiste ni d'histoire, ni d'anthropologie, mais j'ai beaucoup d'amis dans ces disciplines, et je pensais en avoir suffisamment appris à leur contact pour pouvoir nier que la Sibérie ait jamais été le berceau d'une grande civilisation ésotérique disparue depuis longtemps. J'ai moi-même fait de nouvelles recherches sur ce point, et ai lu de nombreux livres et articles.

«Et savez-vous à quoi j'ai abouti ? Je n'ai trouvé aucune preuve véritable que les choses se soient passées ainsi, mais aucune preuve du contraire non plus. En fin de compte, le seul argument opposé à cette théorie était de type tautologique : puisque ce n'était pas vrai, ça ne pouvait pas être vrai. Et c'est tout.

« En revanche, j'ai trouvé de nombreuses présomptions en faveur de l'existence de Belovodié, qui allaient dans le sens de ce qui m'avait été révélé dans ma vision. Il y avait l'existence avérée de la grotte de Denisov, l'un des sites archéologiques les mieux connus de l'Altaï, où l'on a dégagé des traces de vie humaine qui remontent à trois cent mille ans av. J.-C. Puis je me suis souvenu des travaux comparatifs étonnants qui avaient été faits sur la tradition védique et le paganisme slave ancien. Entre autres, leurs dieux avaient les mêmes noms et des fonctions similaires.

« J'ai même remarqué que la coiffure traditionnelle des anciens cosaques ukrainiens était la même que celle des modernes adeptes de Krishna, qui viennent de l'Inde. Les uns et les autres ont le crâne rasé, à l'exception d'une longue touffe au sommet de la tête. Les

adeptes de Krishna croient que leur dieu les arrachera au péché en les agrippant par cette queue. Un ami anthropologue vient de m'apprendre que des expéditions japonaises avaient été envoyées dans l'Altaï pour vérifier l'hypothèse selon laquelle les anciens Nippons seraient originaires de cette région.

«Ce qui m'a particulièrement fasciné, c'est le lien que j'ai pu établir entre le nom de la déesse principale de la région altaïque, Oumaï, et d'autres divinités comme la Kali hindouiste ou la Tara bouddhiste. J'en ai été amené à conclure que c'était une seule et même déesse. Oumaï était incarnée en Uma, l'ancien esprit féminin des hindouïstes qui, en tant qu'épouse de Shiva, représente le pouvoir de la lumière, condition de la perception. Uma se manifeste en Kali dans le système de la Kalavada et dans le tantrisme du Kalaçakra.

« Les deux systèmes partageaient la même croyance en une roue du temps. Les aspects les plus sacrés de leurs rituels étaient comme des portes cérémonielles qui ouvraient sur les racines du temps et à travers lesquelles les initiés pouvaient atteindre Shambala ou Belovodié et toucher au mystère de l'immortalité. Il y a aussi des similarités frappantes avec la tradition zurvanite de la Perse ancienne, dans laquelle la capacité de comprendre et de manipuler le temps constituait l'essentiel de la pratique spirituelle.

« On retrouve les mêmes parallèles fascinants avec le soufisme. Pendant de nombreuses années, mon bon ami, le docteur Vassiliev, a dirigé un groupe de chercheurs qui étudiaient les œuvres de Gurdjieff et de ses prédécesseurs. Il m'a confié récemment que, dans les travaux de Gurdjieff consacrés aux maîtres soufi, il avait découvert la même idée d'une roue du temps dans laquelle on pouvait entrer et qui servait alors de passage vers la porte mystique à la frontière de la terre sacrée d'Hurqalya. Ce nom peut être considéré comme l'équivalent soufi de Belovodié.

«Vassiliev s'est aperçu que Gurdjieff avait aussi appris chez les maîtres soufi que la roue du temps représentait une loi primordiale stable, que l'on pouvait appréhender et comprendre par divers modes de perception. Par exemple, le disciple qui approche cette loi par la méditation sur les mandalas ouvre les yeux de son corps à l'aide du sens de la vue. Celui qui écoute la musique des sphères, en particulier selon la méthode enseignée par Gurdjieff, connaît la

même expérience par l'entremise de son ouïe. On peut atteindre le même état par la danse, le corps de l'adepte devenant alors l'instrument d'accès aux portes sacrées.

« Les disciples de Gurdjieff qui sont restés en Russie ont approfondi ce concept. Ils ont confirmé que, indépendamment du moyen retenu, et pourvu que celui-ci soit convenablement utilisé, la roue du temps se mettrait à tourner. Et elle nous mènerait inévitablement à notre destination finale, le pays mystique de Belovodié. intéressant, pas vrai ?

« Pourtant, s'il y a vraiment eu une ancienne civilisation très évoluée quelque part dans le nord de la Sibérie, pourquoi n'en avons-nous pas encore découvert les vestiges physiques ? Quelle que soit l'époque reculée à laquelle elle a existé, pourquoi reste-t-elle mystérieusement cachée à nos yeux ? Peut-être que la réponse se trouve dans les théories de l'éminent historien et ethnologue Lev Goumilev, dont je considère la mère, Anna Akhmatova, comme le plus grand poète que la Russie ait jamais produit.

« Alors même qu'il était détenu au goulag, Goumilev a pu étudier les effets des lois cosmiques de transformation de l'énergie sur l'évolution des cultures. Selon l'une des nombreuses idées nouvelles qu'il a introduites, chaque civilisation est caractérisée par les matériaux sur lesquels repose son existence — que ce soit le bois, le cuir, le métal, l'os, la pierre ou autre chose. Du fait des grandes différences entre les matériaux utilisés et entre les climats, les vestiges des civilisations doivent nécessairement, selon lui, se trouver dans des états de conservation fort inégaux.

« Des civilisations qui s'appuient essentiellement sur la pierre et se sont développées sous des climats chauds et secs laissent derrière elles beaucoup de ruines et d'objets pour les archéologues. Il n'est pas rare de trouver des corps humains momifiés par des processus naturels et bien conservés, par exemple dans certaines parties d'Afrique, d'Amérique du Sud ou dans le sud-ouest des États-Unis.

« En revanche, des cultures qui utilisaient surtout des matières périssables comme le bois, le cuir et le tissu, et qui ensuite ont connu un climat froid et humide pendant des milliers d'années comme en Sibérie ne laissent que peu de traces. Si de surcroît une civilisation de ce type est exceptionnellement ancienne et ne remonte pas à quelques dizaines, mais à des centaines de milliers d'années, on ne

peut guère espérer trouver beaucoup d'indices matériels de son existence.

« Donc, si je ne peux encore arriver à une conclusion absolument certaine, de nombreuses présomptions suggèrent que le berceau initial de la culture protoindoeuropéenne ne se limitait pas à la périphérie de la mer Noire, comme beaucoup de scientifiques le pensent, mais pourrait s'être étendu jusqu'à la région de l'Altaï.

«Vous savez, Olga, tout cela a aussi beaucoup contribué à dissiper mon scepticisme de scientifique à l'égard des théories nouvelles qui contredisent les conceptions admises et qui peuvent d'abord sembler peu orthodoxes. Je ne pense plus qu'il soit historiquement impossible que Belovodié ait existé et que, d'une manière mystérieuse, elle continue d'exister et de modeler la civilisation.

« Peut-être en trouvera-t-on un jour la preuve définitive, qui balaiera les doutes de nos esprits pratiques, logiques et scientifiques. Pour moi, l'intuition me suffit d'ores et déjà. Mon cœur est si joyeux et tellement satisfait de ce qu'il a appris que je suis prêt à l'accepter et à y croire. Voilà où j'en suis à présent. Quand vous m'avez demandé si vous pouviez revenir, j'ai accepté, dans l'espoir, notamment, que mon expérience pourrait vous aider dans votre quête.

Heureusement, je n'avais jamais été conditionnée, comme il semblait l'avoir été, à ne croire qu'aux preuves scientifiques empiriques, et nombre des idées toutes faites que j'avais quant au monde prétendument réel avaient déjà été renversées par mes expériences de l'Altaï. Je n'avais donc aucun mal à voir et comprendre spontanément Belovodié selon la perspective suggérée par Dmitriev. En fait, cette idée me fascinait. Ce fut comme si, après une longue attente, une promesse de protection et d'aide venait enfin de m'être faite.

Je remerciai chaleureusement Dmitriev et partis, émue et satisfaite. Cette visite m'avait apporté tout ce dont j'avais pu rêver. Pendant le trajet de retour, je n'accordai que peu de réflexion à tous les éléments qu'il m'avait fournis. Ils ne semblaient pas de nature à faciliter l'analyse rationnelle. Tout simplement, ils formaient un tout adéquat, un concept intuitif qui résolvait immédiatement nombre de mes conflits antérieurs, et qui me comblait de bien-être spirituel.

Une fois encore, il était tard quand j'arrivai chez moi, mais je décidai de veiller, suffisamment au moins pour pouvoir noter tout ce que j'avais appris à l'Institut de physique nucléaire tant que les choses étaient encore claires dans mon esprit. Quand je posai la plume, j'étais plus consciente que jamais du fait que mes expériences suscitaient en moi une nouvelle identité. Celle-ci croissait progressivement et prenait de plus en plus conscience d'elle-même. Je savais que cette identité était liée à mon Esprit jumeau et que j'étais en train de devenir véritablement moi-même.

C'était comme si j'étais enfin parvenue à relier entre eux deux extrémités d'un cercle très important dans ma vie. Plus tard, j'apprendrais que la quête du savoir suivait en fait une série de cercles liés en une spirale ascendante. Dès que nous avons parcouru un cercle et qu'il fait partie intégrante de notre expérience, nous nous retrouvons à la circonférence du cercle qui suit. Alors nous sommes prêts à emprunter la spirale qui nous mènera au niveau supérieur.

Comme je l'ignorais encore, je fus totalement prise au dépourvu quand le téléphone sonna et que mes pensées furent interrompues par la voix rauque d'un homme qui me demanda, assez abruptement:

— Je voudrais parler à Olga. C'est vous ?

— Oui, répondis-je. Qui est à l'appareil ?

J'essayai en vain d'identifier la voix dure qui m'appelait à cette heure si tardive.

Il poursuivit sur le même ton grossier et condescendant, comme s'il ne m'avait pas entendue.

— On m'a dit que vous faisiez toutes sortes de choses intéressantes; c'est vrai ?

Il finit quand même par me donner son nom, Mikhaïl Smimov, tout en laissant entendre que, bien sûr, je devais savoir de qui il s'agissait. Ce nom ne me rappelait rien du tout, mais j'allais très vite apprendre que Smimov était un personnage très controversé et immensément cultivé, qui avait séjourné quelques années en prison comme dissident, et qui passait pour l'initiateur de toutes les chapelles ésotériques clandestines de Novossibirsk. Il avait même constitué un réseau international de correspondants qui le tenaient informé du dernier état des recherches sur la conscience humaine aux quatre coins du monde.

Son appel marqua pour moi le début d'un nouveau cycle, qui devait me ramener dans l'Altaï, puis m'emporter en Ouzbékistan et dans le Kazakhstan, formant ainsi une longue boucle qui m'apporterait son lot d'épreuves, de tentations et de bienfaits. Certaines personnes y perdraient la raison, et quelques-unes la vie même. Mais, à d'autres, ce voyage apporterait beaucoup d'amour et de paix. Quant à moi, il m'éclairerait davantage sur les mystères fascinants des spirales du temps et les voies de l'évolution humaine, sur la signification des anciennes tombes dont les occupants « avaient des intentions bien vivantes », et sur la place centrale de l'Altaï dans l'antique réseau qui est à l'origine de tant de religions du monde. Tout cela m'apporterait un savoir qui me permettrait de parcourir un nouveau cercle dans ma quête de Belovodié.

EPILOGUE

Le ciel nocturne était redevenu normal, mais le vent et l'air humide étaient encore si rafraîchissants que je restai longtemps sur le balcon à songer au cercle d'hommes et aux yeux d'Oumaï à la fin de ma vision; je continuai de regarder les étoiles et de réfléchir aux événements de l'Altaï qui, en fin de compte, avaient bouleversé mon existence de bien des façons.

Plus d'un an s'était écoulé depuis ma première rencontre avec Oumaï à Koubia et j'avais beaucoup voyagé en Asie centrale en quête de savoir, rencontrant à cette occasion d'autres maîtres. Néanmoins, le souvenir d'Oumaï restait bien vivant et m'apportait toujours autant de joie et d'allégresse. Peut-être parce qu'il y avait là plus que ces images mentales floues et lointaines que nous conservons d'ordinaire de ce que nous avons vécu. Ces souvenirs constituaient le fondement de la transformation qui avait eu lieu en moi.

Bien que je n'aie pas fini d'assimiler et d'intégrer à ma vie tout ce qui s'était passé dans l'Altaï, ni mes expériences dans les miroirs de Dmitriev, j'avais déjà commencé d'autres voyages en Asie centrale, en quête d'un savoir plus étendu.

Quand j'ai commencé à écrire ce livre, je me suis rendue dans l'Altaï pour demander à Oumaï sa permission et quelques conseils. À la fin de notre rencontre, Oumaï m'a prise dans ses bras pour la première fois.

Puis elle m'a offert un peu de tabac et m'a fait observer qu'en langue altaïque le grand esprit s'appelait Ulgen, nom dérivé d'Ulkar, qui désignait la constellation des Pléiades. Quand je lui ai demandé pourquoi elle me disait cela, elle m'a répondu qu'elle ne me donnerait aucune explication.

— Réfléchis-y !

Ce fut tout ce qu'elle me dit.

Avant de publier le présent ouvrage, je suis également allée rendre visite à des maîtres d'Ouzbékistan et du Kazakhstan. L'un d'eux, connu sous le nom de Maître des rêves lucides, m'attendait dans la petite maison où nous nous étions déjà rencontrés.

Le sol était couvert d'un épais tapis de laine orné de motifs ouzbeks rouges et blancs. Je me sentais particulièrement bien dans cette pièce et, quand il me dit que je devais me préparer à partir en voyage, je m'assis calmement près du mur, dans la position particulière qu'il m'avait enseignée, et fermai les yeux.

Le voyage est court ; j'entends d'abord sa voix hypnotique et profonde :

— Je vais t'apprendre quelque chose de très important sur ton livre.

Immédiatement, je sens quelque chose de froid et de mou qui se tortille dans ma main droite. Je suis sur le point de le rejeter. Il m'arrête.

— Tiens-le bien. N'ouvre pas les yeux ! C'est un serpent que tu as en main.

La bête se tord furieusement. Je suis quasi paralysée de peur et me retiens à grand-peine de crier. Je veux le lâcher mais crains qu'il ne soit venimeux et ne me morde à ce moment-là.

— Serre le serpent dans ta main, dit-il, c'est un pouvoir. Serre-le, et souviens-toi que tu l'as tenu. Tu dois trouver le juste équilibre entre toi-même et ce pouvoir que tu détiens. Si tu le serres trop fort, tu lui feras mal et il risque de te mordre. Si tu ne le serres pas assez fort, il t'échappera. Tu dois trouver l'équilibre et le conserver.

J'ai tâché de retenir cette leçon et de l'appliquer en écrivant ce livre. Beaucoup de gens cherchent le pouvoir, sont en quête de nouvelles qualités à développer en eux ou s'évertuent à faire éclore leur magie intérieure. Certains parviennent à établir le contact avec leur pouvoir interne, parfois avec succès. Mais, faute d'une base solide, ils ne savent ni gérer ce pouvoir, ni le maîtriser; ils le serrent trop fort, et il les mord. Le pouvoir prend le dessus et ils en deviennent les serviteurs au lieu de l'utiliser.

Ceux qui tombent dans l'autre extrême sont peut-être capables d'utiliser leur pouvoir quelque temps, mais ils ne peuvent pas le retenir, et il disparaît. Si j'ai pu donner à comprendre au lecteur de ces lignes en quoi consistait le juste équilibre, l'une de mes tâches aura été accomplie.

Sous peu, je vais partir pour mon prochain voyage. Il me mènera de l'Altaï en Asie centrale puis en Amérique du Nord. Ce sera le même chemin que celui que parcoururent jadis les hommes qui apportaient le feu de la vérité et de la lumière partout où ils allaient.

C’est cette même vérité et cette même lumière qui reviennent maintenant à l’esprit et à la mémoire des hommes de notre temps.

Remerciements

Je tiens à dire toute ma gratitude et ma reconnaissance à ceux qui m'ont encouragée dans mon travail et qui ont contribué, chacun à sa façon, à la parution de ce livre. Je remercie de tout cœur Andrey Kogumayan, William H.Whitson, Marion Weber, Paula Gunn Allen, Maki Erdely, Wendy Gilliam, Dee Pye, Ansley, Kathy Sparkes, Rebecca Latimer, Winston O. Franklin, Barbara McNeil, Carol Rachbari, Elisabeth Hebron, Jane Ann Dow, Douglas Price-Willams, Carol Guion, et tous ceux qui ont participé à l'élaboration de cet ouvrage.

Je remercie tout spécialement Douglas H. Latimer qui, avec sa compétence professionnelle et son inépuisable sens de l'humour, a su faire du dialogue d'ordinaire difficile et psychologiquement éprouvant entre l'auteur et son directeur littéraire une collaboration féconde.

J'embrasse avec reconnaissance tous les membres de ma famille.

OLGA KHARITIDI

La chamane blanche

Alors qu'elle combat sans relâche la puissance et l'efficacité du chamanisme, une jeune et brillante psychiatre russe, Olga Kharitidi, est appelée à partir au cœur de la Sibérie à la rencontre d'une véritable chamane Oumaï. En l'initiant aux secrets de la guérison mentale, celle-ci lui fait découvrir la nature véritable de l'âme humaine. Transformée, confrontée à des expériences de plus en plus profondes, Olga Kharitidi finira par faire sienne cette magie et aussi à l'intégrer à l'exercice quotidien de son métier.

« De la médecine traditionnelle aux pouvoirs surnaturels, de l'hôpital de Novossibirsk au fin fond de la Sibérie, Olga Khariditi a accompli un étrange parcours, qu'elle relate dans *La chamane blanche.* »

ELLE

Texte intégral

ISBN 978-2-266-07769-9

9 782266 077699

CATÉGORIE 5

Photos : © Imagebank et © Ernie Brunholzt, *portrait de O. Kharitidi.*

DKE

www.pocket.fr

Notes

[←1]

En russe, « Pays des eaux blanches », contrée légendaire de liberté et de justice située en Orient *(N.d.T.)*.